This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

N2PL
13 1/1 a

MÉMOIRES HISTORIQUES

SUR

LA VIE DE M. SUARD,

SUR SES ÉCRITS,

ET SUR LE XVIII^e. SIÈCLE.

(Suard)

SE TROUVE AUSSI, A PARIS,

Au Cabinet de Lecture, rue Neuve-St.-Roch, n°. 18.

IMPRIMERIE DE A. BELIN.

MÉMOIRES

HISTORIQUES

SUR LA VIE DE M. SUARD,

SUR SES ÉCRITS,

ET

SUR LE XVIII^E. SIÈCLE;

PAR DOMINIQUE-JOSEPH GARAT.

Dans ma jeunesse j'ai été frappé d'un vers de Stace,
Ingenium probitas, artemque modestia vincit.
J'ai eu l'ambition de mériter un jour un tel éloge. Je suis bien loin de m'en croire digne; et une telle ambition exclut même le mérite de la modestie: mais qu'on me pardonne de dire que j'en ai eu la pensée. SUARD, *Mes Souvenirs.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ A. BELIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Rue des Mathurins-St.-J., hôtel Cluny.

1820.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
318206A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1927 L

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

C'est la nièce de madame Suard, la fille de M. Panckoucke, c'est madame Agasse qui a eu la première l'idée de placer les Mémoires sur la vie et sur les écrits de M. Suard dans des Mémoires sur le dix-huitième siècle.

Le lecteur en les lisant, comme l'auteur en les écrivant, croira plus d'une fois qu'ils ont été mis à cette place, non par le coup-d'œil juste d'une femme de goût, mais par la nécessité.

C'eût été déchirer les plus belles pages de la vie de M. Suard que de les séparer du tableau de son siècle.

Quoique, incontestablement, l'un des meilleurs écrivains de son âge, M. Suard, qui a trop peu écrit, a été plus encore homme

du monde qu'homme de lettres. Il a assisté et figuré avec honneur à toute LA RÉVOLUTION DES IDÉES ; il a assisté et figuré à toute LA RÉVOLUTION DES ÉVÉNEMENS ; c'est toute sa vie ; et c'est aussi tout son siècle.

Dans la différence assez grande de nos principes, sans être une opposition, pour mieux exposer les siens, j'ai presque toujours oublié les miens entièrement. Quand il ne m'a pas été permis d'oublier mes opinions, j'ai combattu les siennes.

Je prie qu'on lise avec quelque attention, dans le second volume, son opinion, celle de l'anglais Wilke, et la mienne, sur cette maxime généralement adoptée en Angleterre et en France, *qu'un ministère doit toujours être sûr de la majorité.*

Je certifie, à l'avance, que l'accord était parfait entre nos pensées, nos vœux et nos espérances, sur le fonds de tout ce que je dis, au même volume, des biens immenses qui sortiraient pour l'espèce humaine d'une alliance de cœur et d'esprit entre le peuple anglais et le peuple français, si les puis-

sances qui les gouvernent pouvaient vouloir sincèrement et fortement cette alliance.

Nul caractère d'homme, cependant, n'a eu moins d'analogie avec le caractère de Thomas Morus : nul au monde n'a pu être moins que M. Suard, faiseur d'UTOPIES.

Ce qui distinguait éminemment son esprit, c'était un éloignement naturel, invincible, de tout ce qui a de l'exagération dans les idées : exagérer et innover, toutefois, était loin d'être pour lui la même chose; dans les arts, dans la philosophie, dans l'ordre social, les innovations étaient beaucoup de son goût, elles tenaient une grande place dans ses espérances. Mais alors même que la vérité toute entière était pour les innovateurs, il en exigeait rigoureusement deux choses, de *la mesure* et de *la patience : rien de trop, rien de trop vite*, étaient ses deux mots favoris, comme ceux ou de Cicéron, ou de Tacite, ou de quelque autre Romain. *Ne quid nimis, ne quid citò.*

AVERTISSEMENT

Les révolutionnaires l'ont plus compté parmi leurs ennemis que parmi leurs amis ; et, en cela, ils ont beaucoup manqué, à son égard, de cette mesure qu'il réclamait toujours et qui est un devoir, mais qui ne paraît pas pouvoir être un attribut révolutionnaire.

Dans la mécanique sociale, comme dans la mécanique physique et céleste, paraissent également nécessaires, des ressorts qui accélèrent les mouvemens, des ressorts qui les modèrent et les retardent, des ressorts même qui semblent les arrêter. Le caractère total de M. Suard était composé, en quelque sorte, de ces trois espèces de ressorts; mais ceux qu'il faisait ou laissait agir le plus souvent, étaient ceux qui modèrent le mouvement.

On pourra voir dans ces mémoires combien je me suis appliqué à bien déterminer, à cet égard, la trempe de son esprit et celle de son âme : on n'a pas tant de scrupules pour peindre de fantaisie ; on les a tous pour peindre ressemblant.

Combien, au moment où j'écris ces lignes, les peuples et les gouvernemens de l'Europe auraient besoin de tels caractères, et combien ils en ont peu! C'est le modèle qu'il faut le plus leur offrir; et si je n'ai pas écrit un bon ouvrage, je suis bien sûr, ce qui vaut mieux, d'avoir fait une bonne action.

M. Suard a été beaucoup accusé, même auprès de moi, d'avoir provoqué ou multiplié ces ÉPURATIONS qui ont enlevé à de grands corps des membres qu'ils paraissent regretter et rappeler : je n'ai pu et je ne pourrai jamais le croire. Mis par ses fonctions en rapport, inévitable, avec un ministre, on aura attribué au secrétaire perpétuel de l'Académie, ce qui n'était l'ouvrage que d'un homme qui traversait le ministère.

Je regrette infiniment les entretiens de plusieurs collègues chers à mon cœur, nécessaires à mes écrits. Je n'ai jamais eu un autre regret; je ne formerai jamais un autre vœu. Eh! qu'il me serait plus doux d'être rendu à leur amitié et à leurs entretiens

dans mes vallées de l'Oursouya ou sur les sommets du *Grindelwald*, que dans les salles de l'Académie Française, ou à la Chambre des Pairs!

Quant aux inquiétudes qu'on essaie de m'inspirer sur mon existence isolée, le Ciel m'a sauvé dans de plus grands dangers, et il y a peu d'alarme qu'on puisse donner à celui qui, placé par l'âge au bord de sa tombe, aime à y porter les yeux, à en contempler la sombre nuit et les rayons d'espérances immortelles qui y brillent.

Eh! quelle âme peut être assez étroite, assez personnelle, pour songer beaucoup à sa propre sûreté, lorsqu'après tant de catastrophes, tant d'autres grondent encore sur toutes les nations de l'Europe!

Ces Mémoires, achevés depuis plus d'un an, attesteront que ce sont là les dangers que j'ai beaucoup craints, dont je me suis beaucoup occupé pour les éloigner également et de ceux qui pensent comme moi, et de ceux qui pensent autrement; pour les éloigner, non par le glaive et le feu

des guerres civiles, non par la hache des bourreaux, non par des déportations qui sont très-souvent la mort et très-souvent plus cruelles; mais par des mesures qu'il suffit de croire possibles pour les rendre honorables à ceux qui les provoquent, douces à ceux qui les subissent, utiles à tous les progrès de l'espèce humaine vers la raison et vers le bonheur.

Ils n'y verront qu'un rêve ceux qui, à la moindre dissension, visitent leurs armes et regardent si elles sont prêtes : mais c'est dans des rêves que l'humanité, ainsi que les dieux de la Mythologie et le dieu des Juifs, inspire souvent aux mortels les pensées et les sentimens qui les sauvent le mieux.

Une maxime atroce a été prononcée ou supposée : *il n'y a que les morts qui ne reviennent pas;* et si on fait attention aux choses plutôt qu'aux mots, cette maxime est aussi fausse qu'elle est atroce. Ils reviennent; les morts sont les revenans les plus terribles : ils reviennent couverts de

leur sang et demandant le sang de ceux qui ont versé le leur.

Les massacres naissent les uns des autres, ils ont leurs générations, et ils fauchent les générations humaines.

Les déportations ont eu dans leurs origines la bonne intention de tarir dans leurs sources ces écoulemens du sang des peuples : il y va également aujourd'hui de la vie des peuples et des princes, de bien voir, de bien juger, si c'est là un moyen sûr, si c'est le meilleur moyen de prévenir tant de sanglantes tragédies. Cette question qui semble environner de tant de périls celui qui la traite, est du petit nombre de celles que j'ai traitées avec quelque étendue; elle est celle que j'ai traitée avec le plus de confiance et de sécurité.

Paris, 7 mars 1820.

TABLE ANALYTIQUE

DE

CES MÉMOIRES.

LIVRE PREMIER.

Hommages rendus à M. Suard dans son convoi funèbre.

Coup d'œil général sur la vie de M. Suard, qui a beaucoup plus vécu dans le monde que dans son cabinet, et sur le dix-huitième siècle où les plaisirs même d'un monde plus léger que frivole étendaient le goût des talens et servaient aux progrès de la raison.

De la naissance de M. Suard, de son éducation, de ses succès dans les études et dans les exercices du corps. Il met l'épée à la main avec un officier du régiment du Roi. Il assiste, comme témoin, à un autre duel, où le neveu du ministre de la guerre est tué. Il est trahi et livré par celui qui lui a donné un asile. De son cachot. Premier interrogatoire par un grand-prévôt. Second interrogatoire par le gouverneur même de la province. Autre cachot à côté de deux scélérats condamnés à mort. Intérêt que prend à M. Suard toute la ville de Besançon, et le régiment

même du Roi, Bienveillance et jugement du parlement de Besançon. Un ordre arbitraire du ministre l'enlève à sa prison légale et le fait conduire aux prisons d'état du fort Sainte-Marguerite, dans la Méditerranée. Il ne peut apprendre à sa famille ce qu'il est devenu. De l'étroite ouverture par laquelle il peut voir la mer. Des tempêtes et des fêtes de la Méditerranée; effets que les unes et les autres produisent sur un jeune homme qui n'a pas vingt ans.

Les sons d'une flûte, qui lui arrivent dans un demi-sommeil, le consolent, lui donnent des espérances et du courage. Il demande des livres; le gouverneur du fort lui envoie la *Bible* de don Calmet et le *grand Dictionnaire* de Bayle. Combien il s'attache à ces deux lectures.

On lui permet des communications avec le chevalier de L***, prisonnier dans le même fort. Caractère et intrépidité du chevalier, déjà échappé de tous les châteaux-forts du royaume. Il vole M. Suard. Il s'échappe du fort en plongeant dans la mer de toute la hauteur du château, et un couteau à la main. Le ministre de la guerre est disgracié; et la prison où M. Suard est resté treize mois, lui est ouverte. De ses impressions au premier moment de sa liberté. Vues sur les prisons; qu'elles ont comme les empires, leur histoire générale et leurs anecdotes liées par les rapports les plus frappans aux grandes époques, aux grands personnages, et même aux améliorations des sociétés humaines. Court dialogue à ce sujet entre

M. Suard et Marmontel, qui avait été deux fois prisonnier au château de Vincennes. Retour de M. Suard à Besançon. Espèce de triomphe au milieu duquel le reçoivent l'université et la ville.

LIVRE DEUXIÈME.

Arrivée de M. Suard à Paris en 1750; il n'a aucune fortune; il accepte le traitement d'un surnumérariat, et y renonce au bout de quelques mois, parce qu'on n'y attache pas de travail. Une intelligence très-rare de l'anglais lui procure la traduction bien payée d'une feuille hebdomadaire in-folio. Succès de ce journal au plus fort de ce qu'on a appelé *l'anglomanie*. Ce travail l'oblige à des études nouvelles de la littérature et de la philosophie anglaises. Influence qu'elles ont eue sur toute sa vie.

Dans ce moment se développaient en France tous les germes de l'esprit philosophique du dix-huitième siècle; de Fontenelle, de Montesquieu, de Voltaire.

M. Suard remporte le premier prix de prose dans une académie de province par un éloge de Montesquieu.

L'auteur de l'Esprit des Lois exprime partout le désir de connaître son jeune panégyriste. M. Suard trouve, auprès de Montesquieu, Helvétius, l'abbé Raynal, M. Darcet, jeunes encore. Comment Montesquieu leur parle de la philosophie, de lui-même et d'eux.

Portrait de l'abbé Raynal, dans lequel on reconnaît encore l'auteur de *l'Histoire philosophique et politique du Commerce dans les deux Indes*. Son amitié pour M. Suard. Il le présente à Fontenelle chez madame Geoffrin. Caractère de cette dame, presque vouée à l'ignorance au milieu des gens de lettres, des savans et des artistes qu'elle rassemblait chez elle, comme pour ne dérober aucun moment à son premier besoin, la bienfaisance. Si son salon était présidé, et s'il l'était par elle ou par Fontenelle.

Comment ce philosophe faisait servir son extrême surdité à rendre la conversation plus piquante et plus instructive, et comment le salon de madame Geoffrin était devenu pour lui, à l'âge de près de cent ans, un cabinet où il travaillait à un *Traité de la raison humaine*, dont l'abbé Trublet a conservé des fragmens admirables.

Quoique très-jeune et très-timide, M. Suard se mêle un jour à ce travail, et reçoit les applaudissemens de tout le salon et de Fontenelle. Opinion de Fontenelle sur ce que pourrait être un jour la métaphysique. Opinion de M. Suard sur la grande influence de Fontenelle, même sur Montesquieu et sur Voltaire.

De l'abbé Trublet, défini par madame Geoffrin *un sot frotté d'esprit*, et de ce que pensait M. Suard de cette définition. *Du pauvre Diable*, de l'effet prodigieux de cette satire à l'instant même où elle entra dans Paris, de la conversation de M. Suard

avec l'abbé Trublet, qui y est si gaîment et si cruellement traité.

Dans ce monde des lettres, des arts et des sciences, M. Suard et l'abbé Arnaud se rencontrent pour ne plus jamais se quitter, et les deux vont vivre avec l'avocat Gerbier comme trois frères. Combien ils se convenaient et par les ressemblances, et par les différences de leurs caractères et de leur genre d'esprit.

Portrait de l'abbé Arnaud.

Portrait de M. Suard.

Portrait de Gerbier.

Ignorance de Gerbier, presque aussi grande que celle de madame Geoffrin, et qu'il a rendue bien plus étonnante par l'éclat et par la sublimité de ses talens oratoires.

Méditations et longues préparations de Gerbier pour ses improvisations si belles, et cependant très-réelles.

Gerbier puisa dans l'érudition grecque de l'abbé Arnaud tout ce qu'il a besoin de savoir sur les lois civiles et criminelles de la Grèce, devenues en partie les nôtres, et dans l'érudition anglaise de M. Suard tout ce qui peut lui servir dans les lois de ce peuple pour enrichir ses vues et son éloquence.

L'abbé Arnaud l'entretient des improvisateurs qui opéraient tant de prodiges dans la Grèce à l'époque où il n'y avait plus de tribunes nationales, et M. Suard des improvisateurs du parlement d'Angle-

terre, qui ne portent guère dans les deux chambres que ce qu'elle a pensé, dit et discuté dans mille réunions et mille tavernes.

Combien l'amitié d'un avocat employé dans toutes les grandes causes peut fournir de lumières à un homme qui pense. Combien M. Suard en a recueilli dans celle de Gerbier. L'échange de tant de richesses entre trois esprits donne à l'abbé Arnaud et à M. Suard l'idée d'un journal étranger qui établirait des échanges entre toutes les nations littéraires. Les quatre volumes des *Variétés littéraires*, dont le succès fut si prompt et s'est toujours accru, en ont été les résultats. Que le croisement des esprits a les mêmes effets que le croisement des races.

Nouvelle explosion de l'esprit philosophique du dix-huitième siècle. De Buffon et des premiers volumes de son Histoire naturelle. De Condillac et de son Essai sur l'origine des connaissances humaines ramenées à un seul principe. De l'Encyclopédie et de ses deux éditeurs, d'Alembert et Diderot. Espérances d'une rénovation totale de l'esprit humain. Apparition de Jean-Jacques au milieu de toutes ces espérances; de ses paradoxes contre les arts, les lettres, les sciences et l'institution des sociétés humaines. De Vauvenargues, d'Helvétius, et de l'opposition des principes sur lesquels ils fondent la morale. Que ce grand mouvement imprimé aux esprits doit se propager en bien et en mal, moins par les livres encore que par les conversations.

LIVRE TROISIÈME.

Notions générales sur les livres comparés aux conversations. Nécessité de connaître l'histoire des conversations en France depuis le dixième siècle qu'elles sont connues pour bien apprécier celles du dix-huitième. Voltaire a écrit quelques pages de cette histoire dans son tableau des mœurs et de l'esprit des nations. Peu d'écrivains étaient aussi propres à l'écrire tout entière que M. Suard, qui en a eu plusieurs fois l'intention. Il l'aurait renfermée dans cinq ou six tableaux assez resserrés.

Écoles, académies, cercles institués dans son palais impérial et sous sa présidence, par le fondateur de la seconde de nos dynasties. Cette faible lumière, bientôt éteinte, venait au retour des croisades. On découvre déjà quelques rayons du génie du Tasse et de Quinault dans les fêtes et dans les *cours d'amour* des châteaux. De Saint-Bernard, d'Héloïse et d'Abailard. Le système électoral en vigueur dans plusieurs États et dans toute l'église offre aux talens, avec les couronnes de la gloire, celles de plusieurs trônes. L'éloquence, sans élégance encore et sans grâce, mais non pas sans chaleur et sans véhémence, partout où l'on parle et où l'on a de l'ambition veut mêmes apprendre la place des protocoles si hideux et des syllogismes si stériles. Les querelles des républiques du moyen âge en Italie, et celles

de religion dans l'Europe, nourissent dans les conversations cette flamme qui féconde les esprits, en attendant qu'elle les éclaire. De la renaissance des lettres, ou plutôt de la langue grecque du seizième siècle. Deux grands noms historiques, sans être nobles : Olivier et l'Hôpital, fondateurs d'une société privée de magistrats, d'évêques et d'archevêques, de guerriers et de savans illustres. Établie dans l'une de nos époques les plus désastreuses pour chercher un terme aux calamités des peuples, aux erreurs et aux crimes du gouvernement et des lois, cette société et ses réunions sont des conseils où s'agitent et se décident sous la présidence de la raison, les questions législatives, administratives, judiciaires; des conseils où tout est dit pour la vérité, et où rien n'est dit sous la foi du secret, sont tenus à côté du conseil d'État de Médicis, de son mari et de ses enfans; qui vont y prendre quelquefois leurs conseillers, leurs ministres, leurs gardes-des-sceaux. Les membres de cette ligue, lorsqu'ils sont appelés autour du trône, n'opèrent pas le miracle de donner des vertus à un gouvernement profondément corrompu; ils donnent des lumières à la nation. C'est de cette vraie et sainte ligue du bien public, comme elle fut nommée, que sortit en grande partie le génie de Henri IV, si mal connu avant d'être adoré. De la fronde, du cardinal de Richelieu, de l'hôtel de Rambouillet, et de l'influence de

cette époque de troubles, de conversations et de mauvais goût sur le magnifique siècle de Louis XIV, dont elle fut l'ouverture.

Du siècle de Louis XIV. De ce prince, dont le génie, abandonné à l'ignorance par la politique de Mazarin, se développe et s'élève dans les conversations de ses maîtresses, nièces du cardinal, et dans celles de trois ou quatre hommes de lettres, de son siècle, où tout est *conférences*, *colloques*, *conversations*, *controverses*; où de *petites lettres* étaient sublimes de raisonnement et d'éloquence, et de *petits billets* pleins de raison et de grâce; où l'on parlait de tout pour ne rien conclure, autour d'un trône absolu, avec autant d'indépendance et d'influence que du haut des tribunes aux harangues des républiques antiques.

Le dix-huitième siècle qui, à beaucoup d'égards, forme un si grand contraste avec le dix-septième, en est pourtant une suite, non-seulement dans l'ordre des temps, mais dans celui des progrès des idées et des sciences. Ici M. Suard aurait été trop mêlé à l'histoire pour n'être pas très-embarrassé en l'écrivant.

L'auteur de ces mémoires historiques ne peut l'être en publiant les vues de M. Suard. Elles étaient toujours très-sages, quoique toujours tracées sur la même ligne que les opinions les plus hardies; il les adoucissait, il ne les affaiblissait pas; il y mettait des bornes et non des termes. Rarement des conversations du dix-septième ou du dix-huitième siècle, sur les

questions de littérature et de goût, de morale, d'ordre social et de culte. Combien très-divers et souvent très-opposés sur tout le reste, dans les deux siècles, les grands esprits, les chefs des uns et des autres, s'accordaient sur les vraies lois de la morale, et sur leur accord avec la morale des évangiles. Ces conversations, qui avaient lieu partout où l'on était réuni par les goûts de l'esprit, se tenaient avec plus de suite, plus de science et plus d'influence dans trois ou quatre maisons où l'on voyait ensemble, ce qui est si rare, une grande fortune et un grand amour de toutes les connaissances.

Du baron d'Holbach, auteur du *Système de la Nature*; son caractère, sa vaste érudition, son zèle de missionnaire, pour la cause de Dieu, ses égaremens ensuite et sa prédication du matérialisme; son amitié pour M. Suard, qui ne pensait pas du tout comme lui, mais dont il consultait le goût littéraire comme l'un des plus purs et des plus sûrs du siècle. Inutilité de ses efforts pour lui faire accepter un présent de dix mille francs. Relations plus intimes encore de M. Suard avec Helvétius et avec toute sa famille. Succès prodigieux du livre de l'*Esprit* au premier moment de sa publication. Causes de ce succès. Les premiers écrivains de la nation sont les apologistes de ce livre, lorsque la persécution menace Helvétius. Ils en sont les juges les plus sévères, lorsque Helvétius est rentré en France, après avoir recueilli, dans une partie de l'Eu-

rope, les applaudissemens des nations et des puissances. C'est de M. Suard, qu'il interroge de préférence à tous, qu'Helvétius apprend les vraies causes de ses changemens. L'auteur de l'Esprit remet en question, devant sa raison et sa conscience tout ce qu'il croyait avoir décidé pour tous les siècles. Il fait agiter les mêmes questions dans les dîners où il rassemblait ce qu'il y avait de plus distingué en France et en Europe. Il refait son livre de l'Esprit au milieu, pour ainsi dire, des états-généraux de la philosophie de l'Europe; mais le traité de l'Homme, avec les mêmes doctrines et un autre style qui n'était pas le même, ne pouvait ni produire le même scandale, ni obtenir le même succès. M. Suard, dans un de ces dîners, où il prenait peu la parole, combattit tour à tour avec succès une opinion d'Helvétius et une opinion de Diderot. De ces deux opinions et de leurs débats. Attributs particuliers de l'esprit philosophique, et de la manière de parler qui [illegible] M. Suard dans ces discussions importantes.

LIVRE QUATRIÈME.

De l'union des lettres dans la jeunesse. C'est encore une passion dans ceux dont il doit faire la gloire; mais en eux comme dans tous les hommes, la plus forte à cet âge, c'est toujours l'amour des femmes, et c'est aussi de la manière dont ils ont senti cet amour que leurs talens reçoivent les [illegible]

tères qui les distinguent. Le génie de l'homme, dans les beaux-arts, naît de l'amour, comme l'homme lui-même.

A l'époque où M. Suard entrait dans le monde, le commerce des hommes et des femmes aimables y rapprochait plus que jamais toutes les conditions. Les grâces de l'esprit et les avantages de la fortune faisaient oublier l'orgueil des généalogies. La morale, long-temps bannie de ce commerce, y rentrait comme la seule longue garantie de la fidélité et du bonheur. De madame Krud*** délaissée de son mari, qui avait disparu. Dans quel monde elle vivait, et de quelle estime elle y jouissait. Elle était abandonnée, et M. Suard n'était pas marié : tous les deux étaient libres. Le cœur de madame Krud*** se partagea entre son amant, une sœur religieuse dans une abbaye aux environs de Paris, et le Dieu qui lui avait *donné sa sœur et son amant*. Le peu d'années qu'elle a de plus que M. Suard la lui rend d'abord plus chère ; il continue de l'aimer tendrement, il cesse d'en être amoureux. Combien les inégalités d'âge les plus légères, quand c'est celui de la femme qui est le plus avancé, placent le bonheur suprême près de l'extrême malheur. Comment devait se terminer le malheur de madame de Krud*** et celui de M. Suard, plus malheureux qu'elle encore, parce que c'était lui qui avait cessé d'aimer.

M. Panckouke vient s'établir à Paris avec deux sœurs, toutes les deux jeunes, et une seule jolie,

la plus jeune. Grandeur qu'il donne à un commerce de librairie et à l'existence personnelle d'un libraire. Elle était en France sans exemple avant lui ; elle a beaucoup concouru au développement du dix-huitième siècle, et à l'affranchissement des gens de lettres, esclaves de la pauvreté. Sa sœur, qui voit en lui un père, ne veut point se marier sans son consentement, ni M. Suard sans celui de madame de Krud***. Comment cette femme généreuse accorde le sien comme unique moyen d'être consolée, et comment celui de M. Panckouke est obtenu dans un dîner chez M. de Buffon.

Le ménage de M. et madame Suard, formé sous les auspices du grand monde, y est appelé le *petit ménage* ; et bientôt, des hôtels les plus magnifiques, du pavillon même de Flore, se rendent à la porte du *petit ménage* des hommes puissans et de grandes dames qui viennent enlever le mari et la femme dans leurs voitures pour les conduire à leurs salons. Rencontre tout-à-fait dramatique entre madame Suard et madame Geoffrin, qui, en femme excessivement prudente, s'était opposée au mariage *sans dot*.

Comment madame Suard, femme très-jeune et élevée en province, voyait ce grand monde, et comment elle y était vue. Ce que disaient d'elle, à ce sujet, et son mari, et Condorcet, long-temps son meilleur ami. De madame de Marchai, depuis femme de M. d'Angivilliers, ministre de Paris et des

Ante, de la vie de cette dame à Versailles et à Paris, au pavillon de Flore et dans ses jardins de Montreuil. Des doctrines d'économie politique qu'elle entendait aussi bien que Quesnai leur fondateur, et qu'elle professait avec plus de clarté et plus d'esprit. De l'éloge de Sully, qu'elle fit proclamer par l'Académie Française pour prêter à ces doctrines l'appui d'un grand ministre et du plus aimé des rois, de l'éloquence de Thomas. De l'éloge de Colbert, prôné ensuite par l'Académie, comme pour remettre un peu la balance en équilibre entre Sully et Colbert, entre Henri IV et Louis XIV, entre les économistes et leurs antagonistes. Indécision de M. Suard entre ces doctrines. Lié avec les chefs des deux partis, il leur est également utile.

Sacrifice généreux de M. de Guibert. Admiration de madame Suard, et dédain de madame du Deffant pour la sottise de madame de Maréchal. Des quatre gros volumes de lettres de madame du Deffant, et de ce fleuve contre le dix-huitième siècle, qui ne lui donnait pas la première place de femme qu'elle croyait mériter par quelques impiétés piquantes, citées et louées par Voltaire. M. de Malesherbes, pour elle, est un sot, M. Turgot *un sot et un animal*. L'abbé Morellet, qu'elle maltraite pas mieux, a bien raison de la tancer, mais n'a pas raison de la mettre, pour l'esprit et le talent, au-dessus de madame Geoffrin. La censure envers les femmes doit être plus polie, mais la vérité ne doit entousiasmer pas plus par cour-

toine, et même par générosité, quelques lettres de madame Geoffrin comparées aux meilleures lettres de madame du Deffant.

Espèce de traité entre M. et madame Suard, par lequel ils conviennent qu'il sera seul habituellement dans le monde, et qu'il ne manquera jamais à passer ses soirées chez lui depuis la fin des spectacles. Tableau de ces soirées, les momens les plus heureux de leur vie, et ceux où M. Suard était le plus aimable. Cadeaux des chasses de Versailles, de celles du prince de Beauveau et du marquis de Châtellux, qui mettent le petit ménage en état de donner des fêtes à ce que d'autres que M. Suard appelaient la *haute littérature*. Qu'on voit quelque chose de semblable dans *la maison d'Horace*, livre d'érudition et lecture charmante.

Robertson envoie à M. Suard les épreuves de son *Histoire de Charles-Quint*, à mesure qu'il les corrige. L'ouvrage et la traduction paraissent en même temps, et mettent l'auteur au premier rang des historiens, et le traducteur au rang des meilleurs écrivains français. Comment l'on peut expliquer cette espèce de phénomène dans la destinée des traductions en prose.

L'abbé Delille et M. Suard sont nommés à l'Académie Française. Le duc de Richelieu, qui y portait Le Mierre, obtient de Louis XV le refus de sa sanction. M. Suard n'avait jamais écrit une ligne pour l'*Encyclopédie*; l'abbé, probablement, n'en avait jamais lu une page. Ils sont refusés tous les deux.

comme encyclopédistes. On s'en afflige, et surtout on en rit. Ils sont bientôt réélus et acceptés.

Réception de M. Suard très-remarquable par son discours, par la réponse de Gresset, par l'extrait qu'en donna La Harpe dans le Mercure, et par une lettre de Voltaire, publiée ici pour la première fois. La vente de l'*Histoire de Charles-Quint* et celle de l'*Exposé succinct de la querelle entre Hume et Rousseau* répandent de l'aisance dans la vie de M. et de madame Suard. Établissement de soirées très-régulières entre trois ou quatre maisons où l'on s'occupe également des lettres, du monde, et des intérêts de l'humanité. Les mêmes sociétés, dans la belle saison, se rendent régulièrement à Moulin-Joli, chez M. de Watelet, à Saint-Ouen, chez M. et madame Necker, à Aubonne, chez M. de Saint-Lambert. Les déjeuners de l'abbé Morellet, établis plus tard, deviennent pour les arts comme des fêtes attiques : on y entend pour la première fois l'*harmonica*, le *poëme des Jardins* et l'*Orphée* de Gluck.

LIVRE CINQUIÈME.

Major rerum mihi nascitur ordo.

Beaucoup d'étrangers de toutes les nations de l'Europe se mêlaient à ces réunions. On leur a ici consacré un livre tout entier, et ce sera le plus important, par le sujet au moins.

Jamais, en aucun temps, tant d'étrangers illustres ne visitèrent la France, et tous semblaient se donner rendez-vous au cabinet de M. Suard et au salon de sa femme. On ne vit point un pareil concours au beau siècle de Louis XIV. Pourquoi. Il semblait réservé à agrandir et à embellir le règne de Louis XV. Par quelles causes. On en fut beaucoup redevable à ce qu'on vous au qu'on croyait voir de nouveau dans les principes de la littérature et de la philosophie françaises; à plusieurs ambassadeurs de l'Europe qu'on aurait cru choisis par la France elle-même, et surtout à l'heureuse facilité du caractère de Louis XV, qui semblait dire à ses ministres, à propos des négocians, *laissez-les passer*, et à propos des philosophes, *laissez-les penser*. Les persécutions mêmes, toujours courtes et presque douces, étaient sous ce prince, des égards pour les erreurs plutôt que des appuis.

D'un ambassadeur suédois qui, par sa manière de sentir et de peindre les beautés de son pays, le représentait, sous les glaces même, comme l'Italie du Nord. Ses rapports avec Marmontel, qui en a fait un personnage très-noble et très-attachant d'un de ses meilleurs contes, du meilleur peut-être; du goût très-connu de cet ambassadeur pour la société de M. Suard. Mots très-piquans d'un ambassadeur du Danemarck, venu à Paris avec son roi.

Des allemands qui créaient, à cette époque, une littérature puisée, sans doute, dans leurs mœurs et

dans le génie propre de leur langue, mais qui semble aussi avoir pris pour lois poétiques plusieurs des vues de Diderot sur les arts en général, et sur le théâtre en particulier.

De Grimm entre Diderot et Jean-Jacques. De leur plan d'un voyage en Italie, à pied, une carabine sur l'épaule, et une bourse commune où la mise de chacun eût été de cinquante louis. Ce qu'auraient pu être ou trois voyages d'Italie écrits par ces ces trois hommes, ou un seul voyage rédigé par les trois ensemble. Mot plaisant de Grimm qui parut menaçant à Jean-Jacques, et qui le dégoûta à jamais de ce projet. D'un mot terrible de Jean-Jacques sur Grimm. Le caractère de ce diplomate devenu suspect à beaucoup de gens sur des faits très-peu appréciables de leur nature. Noblesse et générosité de ses dispositions testamentaires. Sa confiance en M. Suard dans ses derniers momens.

Qu'il est infiniment à regretter que les Wieland, les Goëtts, les Shiller, et les Kant ne soient pas venus à Paris, lorsque les premiers talens de l'Europe y venaient. Des bons effets qu'attendait pour nous M. Suard de la littérature allemande, par cela même qu'elle était naissante. Le peu de goût ou plutôt le dégoût qu'il avait de la philosophie de Kant. De l'ouvrage de madame de Staël sur l'Allemagne. De la nouveauté et de la richesse des vues littéraires des deux premiers volumes. Entretien de l'auteur de ces mémoires avec M. Suard sur le troisième, et

sur la philosophie allemande, préférée par madame de Staël à toutes les autres. De Kant, et de la nécessité de le réfuter depuis que madame Staël en est devenue le disciple et l'apologiste. Service que pourrait rendre celle de nos académies qui ouvrirait un concours sur les philosophies allemandes, anglaises, françaises et sur leurs titres à la prééminence. Que ce service serait à coup sûr éminent, si des talens tels que ceux de madame de Staël et de M. de La Romiguière entraient dans le concours, l'un demandant la prééminence pour Kant, l'autre pour Bacon, pour Descartes, pour Locke et pour Condillac. De M. de La Romiguière et de son ouvrage.

Les Anglais, de tout temps, sont venus en beaucoup plus grand nombre en France que les autres peuples; jamais les Anglais illustres en aussi grand nombre qu'au dix-huitième siècle.

Qu'on a trop pris les guerres de ces deux nations pour leurs haines, et que leurs guerres ont été allumées par des traditions plus que par des intérêts. Il n'y a pas de peuples que leur proximité, les diversités et les analogies de leurs génies dans les arts, dans les sciences, dans les lois, dans les prospérités publiques, appellent autant à devenir, par l'alliance la plus intime, les modèles, les instituteurs, les bienfaiteurs de l'espèce humaine : qu'ils peuvent l'être ensemble sans d'autres prodiges de talens et de vertus que ceux dont ils ont déjà donné beaucoup d'exemples : qu'ils ne peuvent d'aucune manière

l'être séparément : unis, ils seront pour la terre le génie du bien ; divisés, ils le seront du mal. Faits connus ou faciles à connaître, qui prouvent ces vérités.

Que la gloire des plus belles créations de l'esprit humain, depuis trois siècles, se partage avec une grande égalité entre ces deux nations, et que leurs créations sont tellement simultanées ou si rapidement successives, qu'on les croirait ou toutes faites par des Français, ou toutes faites par des Anglais. Exemples choisis entre celles qui ont le plus contribué à perfectionner l'art de penser, la morale, l'ordre social, l'art de mettre les plus grandes forces de la nature à la disposition de l'homme.

Espérances magnifiques pour l'espèce humaine conçues sur ces fondemens. On a pensé que, par l'action combinée de l'Angleterre et de la France, auxquelles on adjoindrait successivement les autres nations, suivant le degré de leur avancement, il ne serait ni impossible, avec du temps et de la suite, ni même très-difficile, de relever, sur tout le globe, les empires dont on étudie les ruines, d'imprimer un mouvement de progrès aux barbares stationnaires dans leurs commencemens d'une fausse civilisation, de faire sortir de leurs forêts, par des lois plus belles que l'harmonie d'Orphée, les sauvages dont nous ne rougissons pas, quoiqu'ils nous montrent notre espèce, et par conséquent nos premiers pères vivant avec les animaux et comme eux ; de civiliser enfin réellement, non pas quelques parties de l'espèce humaine,

mais l'espèce humaine toute entière. On a pu penser et on a cru qu'un propriétaire doit perfectionner son domaine, un roi ses États, et l'Europe le globe. Sur ces vues, M. Suard, l'abbé Raynal, M. de Fleurieu, quelque temps ministre de la marine, et deux ou trois hommes de lettres, jetèrent les bases d'une nouvelle Histoire générale des Voyages. On désirait qu'il y en eût aussi une nouvelle écrite en même temps en Angleterre. Ce travail fut commencé et abandonné. Il en existe des traces en France dans plusieurs porte-feuilles, et en Angleterre dans des fragmens d'ouvrages dont le but ne se laisse pas pénétrer, comme le morceau de Robertson sur l'Indoustan.

Que la philosophie *a sa folie de la croix* comme le Christianisme, et que celle de la philosophie, comme celle du Christianime, doit faire entrer dans le cœur humain de nouvelles vertus. Que tout est prêt, excepté les volontés des puissans de la terre, et la sagesse des esprits bornés, qui se croit la seule sagesse. Preuves.

Quelque divers que fussent les genres dans lesquels leurs talens étaient illustres, les Anglais, venus en France au dix-huitième siècle, étaient tous fortement empreints de ces idées.

Le premier, qui fit une grande sensation, fut Bolinbrocke. De son éloquence dans les deux langues, et de sa philosophie qui n'existait dans aucune langue encore. Hommages rendus à sa personne par la France et par Voltaire, à sa mémoire par Saint-Lambert et par M. Suard.

Du lord Stormont, nommé le *bel Anglais*, par les Français qui ne faisaient que le voir, et *le bon Anglais*, par les Français qui vivaient avec lui. Son ambassade, à Paris, a été l'époque où a commencé cette haute estime mutuelle des talens anglais et français, dans le dix-huitième siècle.

La diplomatie et la littérature rapprochées et comparées. Bruit qu'on fit courir que le philosophe qui a lancé tant de foudres et de ridicules sur le despotisme, Montesquieu, était nommé ambassadeur à Constantinople. Louis XV l'aurait nommé volontiers à Londres. Raynal voulut faire entrer M. Suard dans cette carrière, et les ministres étaient disposés à la lui ouvrir. Il aime mieux rester à Paris, où il est comme un intermédiaire et un ambassadeur entre le gouvernement et la littérature.

Du Wigh-Wilke, traité de *Brouillon* par l'auteur du *Contrat Social*, et accueilli dans les salons de Paris comme le Tory Bolinbroke. Opinions différentes de M. Suard et de Wilke, sur le genre d'utilité de ces débats interminables, comme par nature, entre le parti ministériel de l'Angleterre et le parti de l'opposition.

Wilke et M. Suard, réfutés tous les deux par l'auteur de ces mémoires. Ses vues, il les développe avec étendue; il ne peut les croire sans quelque intérêt et sans quelque importance pour l'Europe agitée et tourmentée par ces questions.

De Garrick, renommé en France pour être à la

fois le Lekain et le Préville de l'Angleterre, et, simple comédien mis au-dessus de tous les poëtes par une nation éclairée. Appui que prête à nos prodiges l'opinion de M. Suard, qui s'enthousiasmait difficilement. Comment il les expliquait, comment Garrick les confirmait et les renouvelait presque dans les salons de Paris, en jouant seul des scènes séparées du prestige de l'action entière de la pièce, et du prestige de la scène. Anecdotes qui prouvent la profonde étude de l'art, faite par ce favori de la nature.

Idée de M. Suard, sur les rapports qu'il serait facile et utile d'établir entre les répertoires des théâtres de ces deux nations continuellement l'une chez l'autre.

De Sterne, de l'extrême originalité de son caractère et de ses ouvrages, qui semblent d'un fou, et qui sont sublimes et pathétiques. Ce qu'en dit Voltaire, à propos d'un sermon sur la conscience, qu'on croirait pensé par Locke et écrit par Bossuet. De *Tristam Shandy* et du *Voyage sentimental*. On rit aux éclats sur le Pont-Neuf de la manière dont Sterne regarde la statue de Henri IV, et, tout à coup, les larmes aux yeux, il tombe à genoux aux pieds de la statue. Tous ceux qui le voient l'imitent.

D'un Anglais aussi touché des écrits de Sterne, que Sterne des vertus de Henri IV, et qui promet une somme très-forte ou plutôt une fortune à celui qui lui portera une page de Sterne, qu'il ne connaît pas encore. On aurait pu le tromper, et s'en-

richir aisément, en lui faisant lire *la Promenade aux Invalides et à l'Ecole Militaire*, par mademoiselle de Lespinasse, si elle n'était pas écrite en Français, et plus aisément encore par huit ou dix pages de madame Suard, si elles n'étaient pas le plus charmant éloge de T. Sterne lui-même. Dr Hume. Ses ouvrages, composés en grande partie en France, ne lui attirent en Angleterre ni éloges, ni critiques, ni persécutions, trois choses qu'il désirait presque également. Son indifférence plus que stoïque à la chute de ses ouvrages. Sa gloire commence en France. De sa querelle avec Rousseau; M. Suard la fait connaître à la France divisée entre deux philosophes, tous les deux étrangers, comme on l'est dans les querelles de religion et de révolution. Parallèle et contraste des talens et des caractères de Rousseau et de Hume. Il en résulte qu'ils ne pouvaient se comprendre en rien, et qu'ils devaient se traiter de scélérats à la moindre rixe. M. Suard, ami intime de Hume et de tous les ennemis de Rousseau, fut le premier, et fut même d'abord le seul à soupçonner cette explication, qui transformait en malentendus les crimes que s'imputaient deux philosophes; et autour de M. Suard personne ne croyait que Hume eût besoin d'être justifié, personne ne voulait beaucoup que Rousseau pût l'être.

De Gibbon. Sa personne était une caricature, comme son portrait par madame Broun; et il croyait facilement les femmes éprises de sa personne. Son

histoire de l'Empire romain est un des beaux monumens des temps modernes, et la lumière la plus sûre, répandue sur la portion la plus importante et la mieux conservée de l'histoire du genre humain. Rapprochement de quelques pages de Gravina sur le même empire, du petit volume de Montesquieu sur les Romains, et des dix-huit volumes de Gibbon, ordre dans lequel ces trois lectures peuvent devenir une étude bien faite, et une connaissance vaste, profonde, nette et toujours présente à l'esprit dès qu'il en a besoin; seule manière de connaître, qui étend les esprits justes, et empêche les connaissances de multiplier les esprits faux; que c'est dans le cabinet de l'abbé Arnaud et de M. Suard, autant au moins que dans le sien, que le premier traducteur de Gibbon, M. de Sept-Chênes mit le premier volume en état de paraître avec succès en Français, et que, vers la fin de sa vie, M. Suard a eu encore des rapports suivis et intimes avec le dernier et le meilleur traducteur de tout ce magnifique ouvrage.

De Smith. *Sa théorie des sentimens moraux*, écrite avant, ou en même temps que l'*Émile*, était avec l'*Émile*, le plus bel ouvrage de science morale, après l'*Esprit des Lois*. Le *Traité de la formation et de la circulation des Richesses* s'est placé à côté de l'*Esprit des Lois*, non par le génie, mais par la plus vaste et la plus exacte application de l'analyse aux sciences morales: on peut préférer l'analyse, mais elle n'est pas le

génie. Dans cet admirable ouvrage de Smith, toutes les sources de la fortune sont ouvertes, et la plus haute puissance de l'esprit est déployée sur les intérêts et sur les affaires de tous les peuples, de tous les hommes, de tous les jours. S'enrichir et s'éclairer, en le lisant, paraissent une même chose. On est désormais très-sûr que les hommes qui aiment, qui estiment par-dessus tout les richesses, ne mépriseront plus les lumières. C'est Smith qui a donné mieux que tout autre droit de bourgeoisie et de cité à la philosophie. C'est lui qui a le mieux fait comprendre que l'ordre social est une immense association de maisons de labour et de maisons de commerce. Que les Anglais méritent beaucoup de reproche, s'ils n'ont pas déjà fait traduire cet ouvrage dans la langue des Chinois, pour le faire pénétrer en contrebande, au moins, dans cet empire toujours fermé du Cathai, dans cet Océan de trois cent millions d'hommes industrieux et laborieux, dont les générations sortent du néant et y rentrent, sans que leurs travaux aient rien fait et conçu pour le genre humain. Le livre de Smith serait plus propre que toutes les ambassades à nous ouvrir cet énorme empire qui a peur de nous.

Que Smith, cependant, dans ses vues les plus belles et les plus neuves, a été plus d'une fois précédé par nos philosophes du dix-huitième siècle. Exemples : Que l'auteur de ces mémoires, longtemps occupé de l'ouvrage de Smith à côté de M. Suard, croyait tous les doutes de M. Suard en

économie politique fixés, et qu'il n'en était rien. Qu'il trouvait Smith, en l'admirant beaucoup, difficile à lire et difficile à retenir. A quoi il attribuait ces deux difficultés qu'il éprouvait, et que d'autres peuvent avoir senties. Que si les motifs de sa critique sont réels, il n'en est pas qui jettent une plus forte lumière sur la nature de nos idées et sur les propriétés du style de ces motifs de M. Suard.

De M. Stewart, employé quelquefois dans les ambassades de l'Angleterre, et il y a trente ans, visitant la France en philosophe. De son ouvrage sur l'entendement humain, l'un des plus propres, au jugement de M. Suard, pour combattre avec avantage et avec succès la philosophie allemande.

Des Italiens qui se sont le plus occupés de la France et qui l'ont le plus occupée au dix-huitième siècle. Du marquis de Carraccioli, qu'on nommait à Paris *l'ambassadeur de Naples*, comme s'il n'y en avait jamais eu d'autres.

De l'abbé Galiani et de ses improvisations pour l'existence et contre l'existence de Dieu. De ses commentaires sur Horace; de ses dialogues sur le commerce des blés. De ses succès à Paris plus grands que ses talens.

De Gatti, médecin, qui avait pour la médecine le génie d'Hippocrate et l'incrédulité de Molière. De ses promenades aux environs de Paris, où, une lancette et des germes de petite vérole à la main, il semait, pour ainsi dire, l'inoculation dans les champs,

et sauvait la vie à des milliers d'enfans sans que personne s'en doutât. D'un mot de Gatti sur madame Suard. D'un mot de M. Suard sur Gatti. D'un paradoxe qu'il avait rapporté des bords de la mer Noire, sur le bonheur des Asiatiques barbares et des Européens civilisés. De cette même question partagée en deux par le voyageur anglais Brown.

Du comte Veri, professeur d'économie politique, et du marquis Beccaria, professeur en droit, venus en France comme à la source de leur génie, et qu'on nommait à Paris les *grands seigneurs de la littérature italienne*, quoiqu'ils fussent des professeurs. Le *Traité des délits et des peines* sur toutes les cheminées des salons où allait Beccaria. Du comte Veri et du marquis Beccaria entre l'abbé Morellet et M. Suard, traducteurs ou abréviateurs de leurs ouvrages. Pressentimens de Beccaria sur les révolutions et sur les ravages presque inévitables dans le double passage des erreurs aux vérités, et de l'esclavage à la liberté.

D'Alfieri, de son caractère, de ses courses dans toute l'Europe, de ses retours continuels à Paris, où il travaillait à sa gloire, c'est-à-dire, à son théâtre. De son assiduité à consulter M. Suard et l'abbé Arnaud lorsqu'il n'osait encore confier à personne le secret de son talent tragique. De la violence de ses principes révolutionnaires et de leur apostasie. Comment il les expliquait.

De l'Espagne et du Portugal, les deux nations de l'Europe, peut-être, les plus heureusement douées

de la nature, et où, grâce à la superstition et au despotisme, durant toute cette époque, un seul ouvrage et un seul homme ont paru avec tous les attributs de l'esprit philosophique du dix-huitième siècle : l'ouvrage n'est qu'une dissertation sur les principes économiques, mais il est d'un ministre espagnol, Jovellanos, et il est digne de Turgot : c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. L'homme est un Portugais né sur les marches du trône, un duc de Bragance, mais fait pour être un homme extraordinaire dans quelque condition qu'il fût né. De ses rapports avec le duc de Crillon, aujourd'hui pair de France. De leur amitié formée par leur amour commun pour les lettres, pour les arts, pour l'humanité. Combien il était naturel que ce duc de Bragance, ce prince Portugais, désirât très-vivement de connaître M. Suard, qui avait imprimé dans dans les *variétés littéraires* la relation la plus exacte du tremblement de terre de Lisbonne, et la plus honorable aux premiers noms de la monarchie, et comment l'occasion lui en fut donnée par le duc de Crillon. Le plus neuf et le plus touchant épisode du poëme *des Jardins*, fourni à l'abbé Delille par le duc de Bragance.

LIVRE SIXIÈME.

Que les beaux-arts, dont les créations ont toujours été attribuées aux inspirations des dieux ou de la nature, ont subi de mémorables révolutions toutes les fois qu'il a été apporté de nouvelles découvertes dans les principes et dans les procédés de l'art de penser. C'est ce qui se vit en France dans la peinture et dans la musique bientôt après l'ascendant que prit avec éclat la philosophie du dix-huitième siècle : le beau idéal des formes antiques fut transporté par Vien des statues dans les tableaux, et Gluck donna l'idée de cette lyre et de ces chants d'Orphée qui, du haut des rochers de la Thrace, remplissaient les airs et les forêts, civilisaient les hommes, les animaux et les pierres. Que Vien ne trouva guère que des hommes de goût qui l'admirèrent et des disciples qui le surpassèrent, et que la musique de Gluck, comparée à celle de l'Italie, fit naître des querelles presque semblables à celles des révolutions dans lesquelles changent les lois et les autels des peuples.

Une seule lettre, celle de l'abbé Arnaud sur *Alceste*, met tout en feu. Singuliers scrupules du goût des écrivains piccinistes sur deux expressions de l'abbé Arnaud, nommé alors par eux le S. Paul du culte de Gluck. Toute la littérature est divisée avec bien plus de violence que dans la dispute sur les anciens et les modernes. Les deux partis sont bien inégaux en

nombre; ils le sont aussi en force, mais en sens inverse. Il n'y a que deux hommes de lettres qui se montrent d'abord pour Gluck; tous les autres s'arment pour l'Italie. Brochure de Marmontel, excellente comme littéraire, égale, ou supérieure aux meilleurs articles de ses Éléments, mais qui aurait fait deviner que son oreille était fausse. Lettre de La Harpe bien écrite et pleine de bévues. De l'anonyme de Vaugirard, et de ses huit à dix lettres, dont le succès fut aussi brillant et moins contesté que celui des chefs-d'œuvre de Gluck, dont elles étaient la défense. On les attribuait tour à tour aux premiers écrivains de la nation, ou à quelque talent nouveau et supérieur à ceux qu'on admirait; exagération que le voile impénétrable dont l'auteur resta long-temps couvert excitait, et que le mérite très-grand et très-réel des lettres justifierait en partie. Que la lutte de l'anonyme avec La Harpe est une des meilleures leçons de logique dans ces questions de goût où la logique elle-même doit sortir de l'âme, comme les passions, avec les nuances les plus délicates de tous les sentimens. Que La Harpe, étonné d'avoir trouvé un adversaire dont il ne triomphait pas comme des Linguet et des Clément, se hâta de sortir de la lice; que Marmontel se tut en faisant d'abord appel au temps qui ferait tomber Gluck, en faisant ensuite un poëme satirique qui ne pouvait prouver que son esprit et son talent, et qu'il a brûlé pour prouver sa morale et son respect pour d'an-

ciennes amitiés. Que tout ce que les querelles produisent passe tellement avec elles, qu'il y a peut-être quelqu'un à qui il est nécessaire d'apprendre que l'anonyme de Vaugirard était M. Suard.

Que dans la vie des hommes de lettres il est rarement question de leur fortune : ils naissent indigens, ils arrivent rarement et péniblement à un peu d'aisance ; et voilà toute l'histoire de leur fortune ou de leur pauvreté, comme on voudra la nommer. Qu'il y a d'autres événemens, qu'il y a même presque des révolutions dans la fortune de M. Suard, et qu'on a cru devoir présenter ensemble les variations qu'elle a reçues en divers temps, parce qu'elles répandent plus d'un jour sur ce grand monde où il a beaucoup vécu, et que ce jour fait voir plus de vertus et plus de bienfaisance que les préjugés ou l'expérience n'en font attendre de ce grand monde. L'abbé Arnaud, tout entier à Homère et aux scoliastes, est prêt à refuser la rédaction de la gazette de France avec un traitement honnête ; la lettre de refus est écrite et signée ; M. Suard la déchire, se charge seul de la rédaction, et partage le traitement avec son ami, qui n'en écrit rien, qui n'en lit rien, qui en entend à peine parler. Ce traitement, trop petit pour le rédacteur lorsqu'il est réduit à moitié, fait concevoir un nouveau plan à M. Suard, pour l'administration de la gazette. Madame de Tessé l'appuie auprès d'un premier commis. Le premier commis s'étonne et s'indigne que des hommes de lettres

veuillent cesser d'être pauvres. Colère de madame de Tessé contre le premier commis. Madame de Grammont se joint à elle. Ce plan, qui triplait les profits des affaires étrangères, est adopté par le ministre, M. de Choiseul; il vaut aux deux amis dix mille francs à chacun. C'était là pour eux une fortune, et elle était même trop grande pour qu'on ne la leur enlevât pas. Elle leur est enlevée, dans un changement de ministre, par Marin, le même que celui de Beaumarchais. Quel fut le prétexte de cette injustice, aussi contraire aux intérêts du gouvernement qu'à ceux des deux hommes de lettres, membres de l'Académie Française. Combien tout Paris et tout Versailles s'intéressent à eux, et comme cet intérêt éclate, surtout, après la séance du concours de la Saint-Louis, où l'on venait d'entendre l'éloge de Fénélon. Une indemnité leur est accordée.

Un particulier plus généreux encore fait remettre à la porte de M. Suard, sans se nommer, un contrat de rente constituée au capital de vingt mille francs. Comment il est contraint à se nommer par les refus, autrement invincibles, de M. Suard.

M. Suard est censeur des théâtres pendant longues années, et il n'a qu'une seule querelle avec un seul auteur, avec Beaumarchais, au sujet du *Mariage de Figaro*, que le censeur ne trouvait pas d'une assez bonne morale. Beaumarchais n'avait plus affaire aux Goësman, aux Marin et aux Baculard: les avantages qu'il prenait sur eux, M. Suard les prend sur

lui, en répondant, comme directeur de l'Académie, au discours de réception de M. le marquis de Montesquiou ; succès de cette réponse, aussi éclatant que celui des *Lettres de l'Anonyme de Vaugirard*. Mot du roi de Suède, Gustave III, qui était à cette séance.

De M. de Vaine ; de son esprit, de sa facilité à traiter en grand les affaires les plus importantes et les plus difficiles ; de son amour éclairé pour les lettres, et des dîners où il réunissait les premiers talens aux premiers hommes de la cour et de la ville. Manière ingénieuse et noble dont M. Suard guérissait les blessures faites quelquefois par le ton de M. de Vaine, à l'orgueil des grands noms et des grandes familles. Avec quel bonheur M. Suard cite, à ce sujet, La Bruyère, secrétaire des commandemens de M. le Prince, *et qui se jette du côté du peuple*. Que dans ces dîners de M. de Vaine, où tout était gens de cour, gens de lettres, ou gens du monde, se traitaient, ainsi que chez Helvétius, ces questions d'ordre et de bonheur public, qui ont rendu certains banquets de la Grèce si célèbres ; qu'en distribuant les fonctions et les places au sort, on aurait pu composer, en petit et comme en relief, le modèle parfait d'une représentation nationale.

LIVRE SEPTIÈME.

Certatum totis concussi viribus orbis.

Que les révolutions des événemens et des lois, sont toujours précédées par des révolutions dans les idées, et que la logique, dont le nom n'est guère prononcé que dans les écoles, est la première puissance de la terre; que cette vérité est également prouvée par les catastrophes presque continuelles, et par les prospérités si rares de l'état social : elle a même été sentie profondément plus d'une fois et par les peuples et par ceux qui les gouvernent. Preuves.

Que la logique d'Aristote prépara les plans d'Alexandre, pour mettre les trois grandes parties de l'ancien monde sous un meilleur génie; que la logique de Locke a servi à la seule révolution heureuse de l'Angleterre; la logique de Franklin à celle de l'Amérique anglaise; et que la logique de Condillac, demandée pour une révolution de la Pologne, fut publiée très-peu d'années avant la convocation des États généraux de la France.

On a vu M. Suard, sans aucun grand monument littéraire et philosophique, exercer une influence très-étendue et très-heureuse sur la révolution des idées; on va le voir, sans place et sans mission, figurer avec distinction, dans la révolution des événemens, parmi les hommes revêtus, les uns de la puissance des rois, les autres de la puissance des peuples.

Que ce ne sont ni des désordres dans les finances, ni des intrigues de cour qui ont pu amener la révolution de la France. Tous les présages en étaient heureux : tout persuadait que notre liberté ne serait pas enfantée dans les tempêtes comme celle de l'Angleterre. Les imaginations ardentes se calmaient pour mieux contempler ces présages ; les imaginations calmes s'enflammaient en les contemplant. M. Suard leur ouvrit d'abord toute son âme.

Il n'y avait pas très-long-temps qu'il venait de faire un troisième voyage en Angleterre, et il l'avait fait avec M. Necker. Rien n'avait pu échapper à de pareilles observateurs des prospérités de l'Angleterre, et ils les avaient vues sortant toutes de sa constitution comme on voit un fleuve sortir de ses sources. Inquiétudes de M. Suard, dès les premiers troubles des Etats généraux, et son effroi des premières opérations de l'Assemblée Constituante, moins encore parce qu'il les jugeait mauvaises que parce qu'il les voyait précipitées. Il ne combattait point par le raisonnement les principes des lois et de l'ordre social tirés de la nature de l'homme, mais il en croyait l'application trop difficile et trop dangereuse au milieu de tant d'habitudes et même de droits qui ont d'autres origines. Il voulait qu'on ménageât beaucoup ; et qu'on ne méprisât point du tout cette faiblesse de l'esprit humain, qui se confie plus aux exemples qu'aux théories. Il aurait voulu voir, dans sa patrie, toute la constitution anglaise, mais devenue fran-

çaise ; par cet amour de leurs rois, que les Français ont eu si souvent et les Anglais si rarement. Il n'attendit rien de bon, ni de l'ouvrage, ni de la retraite de l'Assemblée Constituante.

De la seconde assemblée ou législature : dès sa première séance, on put voir que l'assemblée redoutait le trône, et que le trône redoutait l'assemblée. Les mêmes craintes se répandent partout, et divisent entre eux les amis même de la liberté.

De M. de Boulogne, fermier général, qui n'était esclave ni du pouvoir ni de l'or, et qui réunissait, dans des dîners de toutes les semaines, M. Suard, M. Dupont de Nemours, dont la longue vie a été consacrée aux idées les plus libérales et les plus généreuses ; M. de Lavoisier, qui n'a pas été créateur seulement en chimie, mais qui a donné à l'Europe le plan de l'instruction publique, la plus propre à rendre toutes les connaissances populaires et tous les peuples capables de se gouverner eux-mêmes ; l'abbé Morellet, qui n'a été arrêté dans les routes de la révolution que lorsqu'il y a vu des traces de sang. Les autres convives pensaient comme eux ou d'après eux : là on craignait pour le trône.

Dans d'autres dînés, et presque de tous les jours, se réunissaient Condorcet qui, avant sa trentième année, avait été, parmi tous les savans, jugé le plus digne d'être le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et plus propre encore, plus appelé par son génie et par ses vertus aux conseils où se déli-

bèrent les lois des nations; la nombreuse députation de la Gironde, sachant tous leur Montesquieu par cœur, parlant tous avec facilité et avec effet de leurs bancs et même de la tribune; et parmi eux Ducos et Vergniaud cités si souvent tous les deux, Ducos, pour une foule de mots pleins de goût et de lumière, Vergniaud, pour son improvisation sur l'*Appel au peuple*, l'un des discours les plus éloquens de notre langue; quelques membres de l'Assemblée Constituante et quelques hommes de lettres qui surveillaient les événemens, les délibérations et leurs résultats, avec autant d'assiduité, d'anxiétés et de courage que s'ils avaient été les représentans perpétuels de la France : là, on craignait pour la liberté et pour le peuple.

Quoique M. de Boulogne et plusieurs de ses convives habituels aient péri sur l'échafaud, il n'est rien resté contre leur mémoire des accusations qui les ont tous frappés ou menacés de mort. La mémoire de Condorcet et des Girondins n'obtient pas plus de justice que leurs personnes : ils restent encore accusés d'avoir prêté serment de fidélité à la constitution monarchique de 91, avec l'intention et le plan d'instituer la république : et madame de Staël même le dit formellement des Girondins.

Ce qui a pu le faire penser et d'eux et de beaucoup d'autres, c'est leur opinion sur cette espèce d'hommes vraiment nouveaux sur la terre qui composent ce qu'on appelle en Europe *TIERS-ÉTAT* ou

COMMUNES: de ce qu'elle est : des circonstances qui l'ont fait naître et de sa supériorité sur les nations mêmes auxquelles l'antiquité doit toute sa gloire.

Que les philosophes qui préparaient et qui prédisaient une révolution avaient agité dès long-temps la question : *Auxquels des peuples ou des rois la liberté doit-elle demander des constitutions ? lesquels sont le plus capables de bien commencer et de bien achever ces ouvrages ?* Réponse des philosophes, de Turgot, surtout, et de Condorcet, à cette question. Qu'il est certain que les Girondins voulaient rester fidèles à la constitution monarchique ; que le 10 août leur parut dirigé contre leur députation, ainsi que contre le trône.

Conduite de M. Suard dans la journée du dix août et dans les suivantes.

De la Convention : qu'elle est, sans aucun doute, le plus grand phénomène de l'histoire des siècles. Sous combien de rapports cela est vrai. Combien il est impossible d'en écrire aujourd'hui la véritable histoire ; qu'il l'est peut-être même que la postérité en ait jamais une, à moins qu'elle ne soit demandée par les Bourbons eux-mêmes, élevés au-dessus des ressentimens les plus naturels et les plus légitimes, convaincus que plus cette histoire serait hardie et exacte, plus elle serait glorieuse à la grande victime. Ce n'est pas un martyrologe qu'il faut, ce sont des pages telles qu'en écrivait Tacite sur Helvidius Priscus et sur Agricola. La vérité seule peut faire parler de la

même manière toutes les voix de la renommée ; et si on la laisse échapper au seul moment où on peut la saisir, des événemens, faits pour retentir dans l'étendue de tous les âges, leur seront racontés en problèmes rendus insolubles par les erreurs et par les calomnies des partis opposés.

Nul mortel n'a élevé son âme si haut vers le ciel que Louis XVI en écoutant son arrêt de mort ; mais si on veut que ses images soient, dans tous les siècles, sur les autels des adorateurs de la vertu, il faut qu'il soit convenu que beaucoup de noms donnés aux Conventionnels sont du même genre que le nom de *tyran* donné à Louis XVI ; c'est alors que les Français et leurs rois seront à leur place dans l'univers, comme les rois dans le cœur des Français et les Français dans le cœur de leurs rois.

Du 13 Vendémiaire. Résumé en deux discours de tous les discours des sections et de toutes les réponses de la Convention. Que M. Suard marchait avec les Sections, mais qu'il raisonnait autrement et mieux qu'elles. Combien toutes les attentes et des vaincus et des vainqueurs devaient être trompées par celui qui prolongea, dans toute la durée de cette nuit sombre et ensanglantée, les lugubres retentissemens du canon de St.-Roch.

D'une maison républicaine que M. Suard préféra pour son asile, comme le plus sûr au premier moment. D'un manuscrit de Condillac sur la *Langue des Calculs*, qu'il trouva dans cet asile ; et qui l'oc-

cupa de calculs à plus de soixante ans, avec autant de passion qu'à vingt ans, aux îles Sainte-Marguerite.

De la Constitution de l'an III. Combien sont attentives et les nations et leurs passions, à la manière dont est lancée, pour ainsi dire, et dont s'avance sur les flots des événemens, une constitution nouvelle d'un grand peuple : de quel œil celle de l'an III était regardée, d'un côté, par les restes des Jacobins, de l'autre, par les royalistes français et par les puissances absolues de l'Europe. Quels en étaient les caractères et les attributs dominans ; de sa simplicité, et de sa facilité à recevoir tout ce qui pouvait lui manquer. Que cet avantage si grand, avait l'inconvénient de lui donner je ne sais quel air d'un provisoire. Commencemens de prospérités qui en paraissent des résultats visibles, et qui peuvent lui donner cette perpétuité dont elle n'avait pas, peut-être, les principes en elle-même. Divisions entre les membres du Directoire et entre ceux des deux Conseils législatifs. De Clichi. Bruit de conspirations. De Hoche et de Chérin. Du 18 fructidor. De la conduite d'Augereau dans cette nuit, qui devait être fatale à la République, même en la sauvant. De ce qui se passait au palais du Luxembourg, chez Barras, chez La Réveillère-Lepaux, chez Rewbel. Que la conspiration contre la République était réelle, puisqu'elle a été avouée par les conspirateurs mêmes. Ce qui l'a rendue difficile à croire, quoique évidente, c'est que

l'esprit de parti et la haine, qui ne renferment jamais la vérité dans ses bornes, ont puni comme conspirateurs des hommes éclairés qui regrettaient le trône des Bourbons en aimant la liberté, et, par leurs opinions, soit à la tribune, soit dans les journaux, affaiblissaient la République sans conspirer contre elle.

Trois sortes d'hommes, dont les derniers étaient aussi différens des deux premiers que les rayons du soleil le sont des orages, furent confondus dans les mêmes punitions. Les uns attendaient le moment et l'ordre d'égorger ; les seconds intriguaient dans les Conseils législatifs sans parler et sans écrire ; les troisièmes développaient avec de grands talens des principes et des opinions monarchiques, mais dont les républiques elles-mêmes peuvent avoir grand besoin.

Qu'il y avait accord entre ces trois sortes d'hommes, mais pas concert. De Carnot ; de Boissi-d'Anglas.

Qu'on a le droit, hors de l'enceinte des pouvoirs constitués, de voter dans les républiques pour la monarchie, dans les monarchies pour la république. Développemens et démonstration de ce principe du droit naturel et du droit social. Quelle devait être la conduite des deux Conseils et du Directoire victorieux avec des hommes tels que les Barbé-Marbois, les Siméon, les Portalis, les Suard et les Camille Jordan. De la déportation ; que jamais elle ne fut plus commune que dans les horreurs de l'em-

pire romain. Tous les principes de la justice criminelle sont violés dans ce genre de peine. Vues sur une législation de divorce social pour les temps révolutionnaires ; qu'elle pourrait servir grandement au perfectionnement de l'espèce humaine et du globe qu'elle habite.

De M. Suard échappé à la déportation par les avertissemens de madame de Stael, et réfugié avec sa femme à Coppet, chez M. Necker. De ces deux âmes liées par tant de souvenirs, de services et de bienfaits. De leurs entretiens sur le 18 fructidor et sur la question des républiques et des monarchies. Ouvrage de M. Necker sur la même question, et de ses deux plans, l'un d'une monarchie, l'autre d'une république. Combien cet ouvrage est à l'ordre du jour de l'Europe, et même des deux hémisphères.

Madame Suard revient à Paris, et M. Suard est obligé de chercher à Anspach un asile plus sûr que la Suisse. Il y retrouve, dans une grande réunion d'émigrés, cette France de sa jeunesse qui lui était si chère, qu'il ne voyait plus en France depuis près de vingt ans. Lettres à sa femme qui égalent en talent et surpassent en intérêt les meilleures de ces correspondances devenues une partie si précieuse de nos richesses littéraires. Du 18 brumaire, qui porte dans toute l'émigration l'espérance d'un nouveau Monck, et de la folie de cette espérance. Les sciences morales et politiques exclues de l'Institut. M. Suard nommé secrétaire perpétuel de la seconde

classe. Du procès de Moreau et de la mort du duc d'Enghien. Correspondance à ce sujet entre M. Suard et le duc de Bassano. — Controverse sur Tacite entre l'empereur et M. Suard, au palais des Tuileries, en présence d'une partie de la France et de l'Europe. Des grands prix décennaux. Examen de conscience trouvé sur des papiers volans de M. Suard, écrits peu de jours avant sa mort.

MÉMOIRES HISTORIQUES

SUR

LA VIE DE M. SUARD,

SUR SES ÉCRITS,

ET SUR LE XVIII^e^. SIÈCLE.

LIVRE PREMIER.

Il n'y a pas trois ans encore, un convoi funèbre, sans aucune de ces magnificences du deuil dont la vanité veut décorer la mort même, fixa tous les regards en traversant une partie de cette capitale. C'était celui d'un homme de lettres, d'un grand âge. Aucun parent de son nom n'offrait l'image et l'exemple de la douleur, et des regrets douloureux se montraient de toutes parts. On ne voyait que des yeux en larmes dans un cortége composé de noms illustres dans l'histoire, dans le gouvernement, dans les académies. Sur les bords de la tombe les voix élevées pour rendre des hommages d'ins-

titution, ne purent guère faire entendre que des expressions du sentiment.

L'homme de lettres, ainsi honoré par des larmes, ne laissait pas une gloire fondée sur des triomphes nombreux de l'éloquence et de la poésie : c'était le convoi funèbre de M. Suard ; et le goût exquis, l'esprit éminemment juste et délicat, qui respirent dans le trop petit nombre de ses écrits, ne sont pas des attributs assez généralement sentis pour obtenir un concours si touchant de respects et de regrets. Ces expressions du cœur ne s'accordent jamais aux seules distinctions littéraires. Mais, dès sa jeunesse, M. Suard attacha à son caractère une grande considération ; et jusqu'aux derniers jours de sa longue vie, il a été toujours aimable et toujours plus considéré. Il a vécu dans toutes les conditions de la société ; il a vu les générations paraître et disparaître autour de lui, et toutes ont reçu de lui des exemples propres à tous les états et à tous les âges. Ce sont là les souvenirs qui ont accompagné et consacré le convoi funèbre de M. Suard ; ce sont encore ceux qui composeront en très-grande partie ses mémoires historiques.

Les gens de lettres, depuis même qu'ils se sont beaucoup répandus dans le monde, y vont plus qu'ils n'y vivent ; c'est pour eux comme un pays

voisin qu'ils visitent pour l'observer, pour le connaître et pour le peindre, M. Suard y vivait; c'était son pays. On eût dit que le monde, celui surtout où il y a le plus d'esprit, de grâces et de dignité, ne pouvait se passer de lui; et lui n'a guère aimé la retraite et la campagne, que parce qu'elles étaient nécessaires au bonheur de sa femme.

Le goût de la société, quoiqu'on puisse aisément s'y méprendre, était loin d'être alors celui de la dissipation: dans les beaux jours du dix-huitième siècle, les mêmes précisément que les plus beaux jours de la vie de M. Suard, ce qu'on appelle *le monde* n'était point ces réunions d'esprits frivoles *profondément remplis de bagatelles*. Voltaire et Montesquieu en parlent ainsi plusieurs fois, mais dans des ouvrages où eux-mêmes, au milieu de tant de grandeurs de leur génie, négligent peu d'occasions de parler légèrement de choses légères. Ils n'étaient pas seulement les oracles du monde, ils en étaient les modèles, ils étaient profonds, et ils savaient plaire. Le monde, de son côté, qui se piquait surtout d'être aimable, ne craignait plus de cesser de l'être, en appelant les lumières au milieu de ses plaisirs. Une philosophie, jusqu'alors assez étrangère et aux sciences et aux lettres, s'était placée entre les unes et les autres, pour prêter

aux sciences quelques-uns des agrémens de la littérature, à la littérature quelques-unes des profondeurs des sciences et les rendre plus propres, par cette alliance, à ces sociétés brillantes qui voulaient cultiver leur raison, mais sans la fatiguer, qui voulaient jouir, et qui cherchaient à connaître. L'esprit humain faisait des progrès au milieu des théâtres, des concerts, des ateliers, des salons. Ceux que décoraient les noms de la monarchie ne paraissaient plus dignes de leur nom qu'avec de l'instruction et du goût. Dans les passions mêmes de la jeunesse, où la jeunesse, la beauté et la grâce paraissent dispenser de tous les autres charmes, ceux de l'esprit et de la parole, s'ils ne commençaient pas les triomphes, en garantissaient mieux la durée. Le mot si piquant de Louis XIV, en voyant ensemble, des croisées de Versailles, Racine et Cavoie, ne pouvait plus avoir d'application : les grands seigneurs et les grands écrivains étaient trop souvent ensemble pour que cela fût remarqué.

Tout autre monde, sans doute, aurait pu encore attirer M. Suard; celui-là seul pouvait le retenir ou le rappeler souvent. Ces réunions de tant d'hommes éclairés, de tant de femmes spirituelles et sensibles, étaient infiniment propres à développer toutes les délicatesses du goût et

du tact dans celui même qui n'en aurait eu encore que le germe : mais, suivant le témoignage d'un homme célèbre qui y vivait depuis longtemps, M. Suard, au moment où il arriva de sa province, avait déjà, dans ses manières et dans son langage, le ton que les cours de l'Europe venaient étudier à Paris et à Versailles. C'est d'autres avantages qu'il devait y recueillir; c'est là qu'il pouvait rendre le plus de services à plusieurs de ses contemporains qui ont été ses amis et la gloire de leur siècle. Très-vite intimement lié avec les plus illustres, tout ce qu'ils avaient de lumières, il les eut bientôt acquises, et elles devenaient plus pures en entrant dans son esprit.

Ecrite dans toute son étendue, sa vie serait liée à presque tout ce qui s'est fait, tout ce qui est arrivé de grand et de mémorable dans le dix-huitième siècle; en la réduisant même, dans ce vaste tableau, aux limites qu'elle doit avoir, on verra qu'il n'est pas aussi facile de marquer des bornes à l'heureuse influence qu'il a exercée.

Presque à toutes les époques, placé entre ceux qui gouvernaient la France et ceux qui l'éclairaient, il fut toujours estimé, chéri, consulté par les uns et par les autres; nul n'a jamais mieux connu la juste mesure de toute

l'obéissance qu'on doit à l'autorité, et de tout le respect qu'on doit au génie.

Celui qui écrit ces mémoires historiques a trop connu les qualités réelles de M. Suard, il a eu trop d'occasions de les honorer et de les chérir, pour qu'il lui soit possible d'exagérer en rien son mérite : il aurait plutôt pour sa mémoire la modestie qui lui était si naturelle. Si, malgré cela, il devient inévitable que cette vie soit assez souvent un éloge, ce n'est pas l'écrivain, c'est la vérité qui l'aura ainsi voulu : elle devrait obtenir grâce même pour un panégyrique.

M. Suard naquit, dans les derniers mois de 1732, à Besançon, et dans une famille dont la condition semblait le destiner aux lettres. Son père était secrétaire de l'Université. Il put faire d'excellentes études sans sortir de la maison paternelle, sans s'éloigner de sa mère et d'un frère qu'il a toujours tendrement chéri. La nature nourrissait ainsi tous les jours son cœur de sentimens profonds et doux, en même temps que l'instruction formait son esprit. Il profita de toutes les leçons avec tant de facilité, qu'on eût dit qu'il ne faisait que se ressouvenir de ce qu'il apprenait. Dans tous les concours, il remportait tous les prix; et, ce qui est rare, jusque dans les col-

léges, il n'en était que plus aimé de ceux qui les lui avaient vainement disputés.

Ces couronnes de l'enfance ne l'occupaient que les jours des compositions et les jours du couronnement. L'aimer, être aimé de lui, étaient d'autres prix pour ceux dont les efforts avaient un peu balancé ses talens. Cette extrême facilité lui laissait beaucoup de temps, et il l'employait tantôt à des lectures plus fortes que ses études, tantôt à ces exercices du corps qui développent la force, l'adresse, la grâce et le courage.

Les contemporains de Platon et ses historiens n'ont pas dédaigné d'apprendre à la postérité que celui qu'on a nommé l'Homère des philosophes, celui qui a disputé si long-temps à Aristote la souveraineté de l'esprit humain, très-supérieur dans les arts des gymnases, en remportait les prix, et en donnait des leçons au milieu de la savante Athènes. Dans les écoles de la Grèce, la gymnastique et la philosophie étaient unies comme l'âme et le corps. On n'en faisait pas à deux, dit Montaigne, ce n'était ni un corps ni un esprit qu'on voulait former, c'était un homme. Il s'en faut bien que cette union si nécessaire ait été long-temps négligée en France; nos universités ont eu presque toujours à côté d'elles des écoles d'escrime : celles de Montpellier, de

Toulouse, de Besançon, ont eu une célébrité plus éclatante encore par quelques duels que par tous les assauts et tous les prix d'armes. Les duels et le préjugé qui les rend quelquefois inévitables sont un grand mal ; mais ce mal en évitait de plus funestes à la jeunesse consacrée aux lettres et aux talens du goût.

Les universités et les garnisons mettaient toujours en présence et souvent en rivalités de beaucoup de genres, un essaim brilant de jeunes officiers, presque tous de la noblesse, et de jeunes étudians presque tous plébéiens. Les uns ne voulaient rien reconnaître d'égal, les autres rien de supérieur. Les jeunes guerriers nourrissaient leur orgueil dans l'histoire ou dans la généalogie de leurs ancêtres : les jeunes écoliers exaltaient leur fierté dans l'histoire ancienne, où sont les titres de noblesse et de gloire de toute l'espèce humaine. Dans les querelles que ces dispositions devaient faire naître, le maniement journalier des armes, les exercices à feu, ou les petites guerres, images des grandes, auraient donné trop d'avantage aux militaires sur des étudians qui n'auraient manié que des livres. Les plébéiens, pères de famille, ne voulaient pas que leurs enfans souffrissent d'insultes ; ils ne voulaient pas non plus qu'ils eussent à soutenir des combats trop inégaux en

dangers ; ils avaient demandé et on avait établi ces écoles d'escrime dont on a essayé de dégrader jusqu'au nom. Personne ne fut disposé à croire que l'art qui ne déshonore pas la guerre peut déshonorer les duels ! tout le monde pensa que le courage adroit est plus courage encore que celui qui est furieux et aveugle ; et les écoles d'armes, maintenues par les municipalités, furent protégées par les rois qui n'étaient pas seulement les chefs de la noblesse, mais de la nation.

M. Suard, à Besançon, remportait tous les prix des salles d'armes, comme tous les prix des classes. Cette habileté, dangereuse par elle-même, ne pouvait pas porter à des provocations un jeune homme d'un naturel doux, et qui était à la fois dans un collége et dans sa famille. Quand ce n'est pas pour sa patrie que l'on combat, on se bat plus difficilement si près de son père et de sa mère. On doit les sentir percés par les coups qu'on reçoit soi-même. Mais cette adresse fit figurer M. Suard avec un courage très-facile et très-généreux dans deux affaires d'honneur qui attirèrent sur lui trop de persécutions et trop de distinctions pour qu'on puisse en éviter les détails. C'est presque le commencement d'une vie, et il n'en est point que ces détails ne pussent beaucoup honorer.

Le régiment du Roi, envoyé souvent à Besan-

çon, venait d'y arriver de nouveau. Son nom l'avertissait d'être plus national que les régimens qui ne portaient que des noms de provinces, et il n'en était que moins populaire. Un jeune officier, moins jeune pourtant que M. Suard qui n'avait que dix-sept ans, le voyant marcher au haut de la rue, lui crie : *Bourgeois, le bas du pavé.* L'injure était sans motif. M. Suard ne pensait ni au haut ni au bas de la rue. Le bourgeois était sans épée ; il n'y avait, pour le moment, au moins, aucun danger, ni par conséquent aucune bravoure à l'insulter. M. Suard passe de l'autre côté du pavé, mais en regardant assez fixement l'agresseur pour être sûr de le reconnaître.

Bientôt muni d'une épée, il le voit venir à lui dans une rue solitaire. Il lui crie à son tour, en dégainant : *Défendez-vous, Monsieur.* Les épées se croisent ; sa grande supériorité fait bientôt reconnaître à M. Suard que le provocateur n'est pas aussi dangereux que courageux ; il le ménage, et le blesse pour lui donner seulement une leçon. L'officier se retire avec la conviction qu'il doit la vie à la noblesse des sentimens d'un bourgeois.

Le duel avait fait très-peu de mal ; il fait beaucoup de bruit. Le colonel du régiment, le

gouverneur de la ville veulent absolument savoir quel est l'étudiant qui porte l'épée et qui s'en sert si bien. Le blessé pouvait, sinon le nommer, au moins le signaler. Il s'y refuse. On le met aux arrêts comme à une espèce de question. Il persiste à ne pas donner le signalement qu'on veut lui arracher. Ce silence vraiment noble, s'il n'effaçait pas entièrement le tort de la provocation, l'atténuait au moins infiniment. Voilà, dans toutes les conditions, les sentimens naturels à la jeunesse. Qu'on eût rapproché dans ce moment le jeune étudiant et le jeune militaire, ils se seraient précipités dans les bras l'un de l'autre ; et le spectacle de leur attendrissement mutuel, fait pour toucher toutes les âmes, aurait pu adoucir le féroce orgueil qui a donné lieu à tant de duels plus funestes. Les jeunes gens, étudians ou soldats, se ressemblent trop pour ne pas aimer, les uns dans les autres, les agrémens, la gaieté, les folies même de leur âge. Ce n'étaient pas leurs passions, mais celles d'un mauvais ordre social, qui les divisaient et les faisaient égorger les uns par les autres.

Quelques jours après, un autre officier du même régiment, M. DE MEZI, fait à un étudiant nommé *Colin*, ami du jeune Suard, un de ces outrages pour lesquels l'honneur et les principes

ne demandent pas seulement du sang, mais la mort, un de ces outrages qui révoltent la nature, et qui ont dû faire naître de mortels combats particuliers avant les duels et leurs doctrines. Le combat est décidé sur-le-champ; M. Suard est choisi pour témoin, par Colin; et Colin, moins habile que son témoin, Colin, qui ne savait ni ne voulait, probablement, modérer ses coups, dès les premiers, étend sur le carreau son adversaire. Si près des montagnes de la Suisse, la fuite était facile et prompte, les asiles fidèles; Colin y fut bientôt en sûreté.

M. Suard, en restant à Besançon, quoiqu'il n'eût qu'assisté au combat, restait exposé à tous les ressentimens, à toutes les vengeances qu'on ne pouvait prendre sur son ami. Se cacher, c'eût été faire courir après soi tous les soupçons: il crut d'abord les avoir tous éloignés, en jetant son épée, qui l'accusait, dans une maison dont les croisées étaient ouvertes, en se montrant et se promenant dans tous les lieux publics, en disant tout à son père et à sa mère, persuadé qu'ils veilleraient sur lui mieux que lui-même.

Mais les chefs civils et militaires, le parlement, la garnison, l'Université, la ville entière, tout est en rumeur à la vue du cadavre étendu en plein jour dans une rue, et reconnu pour

le neveu du ministre de la guerre. Les proclamations retentissent dans tous les quartiers, les monitoires dans toutes les églises, pour solliciter les révélations des consciences hardies et des consciences timides. Tant de bruit, et tant de recherches de leur fils remplissent de terreur les parens de M. Suard ; ils l'éloignent ; ce dépôt si cher, ils le confient à un homme qu'ils estiment depuis longues années, dont ils doivent être aimés, et qui vivait à sept ou huit lieues de Besançon. Pour le lui rendre plus sacré, ils lui font toutes les confidences qu'ils ont reçues eux-mêmes de leur enfant. Leur ami ouvre avec empressement ses foyers champêtres à leur fils ; il a l'air de le mettre en hâte sous la garde de ses dieux pénates. Dès le lendemain, il va tout révéler au gouverneur de Besançon, et il tient toutes ses portes ouvertes aux sbires.

Dans un récit de cette perfidie, écrit de la main de M. Suard, le nom du perfide est d'abord tracé, et ensuite effacé. C'est un pardon : plus il est généreux, plus il doit être respecté. Nous n'avons pas cherché à découvrir le nom à travers les ratures.

Mais, ou c'était la première trahison de l'infâme, ou il avait commis d'autres crimes restés profondément ignorés trente ou quarante ans.

La première supposition peut faire trembler les âmes les plus sûres de leurs vertus; la seconde pourrait jeter des alarmes dans les liaisons les plus longues et les plus intimes.

Un malheur pour l'état social qui n'est pas douteux, c'est la supposition qu'il y ait des circonstances où de pareilles infamies soient utiles au maintien des lois et de l'ordre public; et l'on va voir comment sont exécutés les ordres des autorités qui reçoivent de semblables révélations avec confiance et reconnaissance.

Il ne s'agissait que de surprendre et d'arrêter dans son asile un jeune homme de dix-sept ans, qui ne pouvait être soupçonné que d'avoir obéi aux lois de l'honneur et de l'amitié. On en chargea un certain *Minard*, espèce de gendarme ou de soldat du guet, réservé d'ordinaire aux arrestations des brigands les plus souillés, les plus dangereux, et non moins redouté que les brigands, dans toute la Franche-Comté. Il est introduit en silence, avant le jour, dans la chambre où dormait M. Suard, et, ouvrant les rideaux avec fracas, lui signifie son arrestation avec la politesse la plus dérisoire et la gaieté la plus insultante. On accourt de plusieurs maisons où M. Suard était connu et aimé; il écrivait à son père : *tous les voisins ont été à l'instant dans ma chambre, tous en larmes*

et dans une consternation inexprimable : moi seul je me montrais tranquille, quoique je le fusse moins que personne. Que cette expression de son trouble était naïve et vraie, dans un jeune homme qui venait de montrer tant de courage, un tel aveu annonçait bien une âme simple, vraie et noble.

Dans ces mouvemens si naturels à toutes les âmes, Minari croit voir un commencement de mouvement séditieux. Il mange, il boit, et ne détourne pas de sa proie des yeux qui menacent encore tous les spectateurs. Il avait craint que le bruit des chevaux ne donnât le signal de la fuite à celui qu'il venait arrêter; il les avait laissés à *Meinbré*, petit village à une lieue. Il fallut faire cette lieue à pied, exposé comme un malfaiteur à tous les regards. Un mouchoir attaché par un bout à un bras de M. Suard, et par l'autre bout à un bras de Minari, était tout-à-fait superflu comme précaution; et, pour l'affront, était plus que d'être garrotté. A *Meinbré*, le curé du lieu prête à M. Suard un cheval et des bottes; et les gendarmes, en plaçant son cheval au milieu de leurs chevaux, pouvaient, sans aucun inconvénient pour eux, lui sauver toutes les rigueurs et toutes les ignominies de la marche. Ils jugent nécessaire d'attacher une de ses jambes à la courroie

d'un de ses étriers, et le licol de son cheval au cou du cheval d'un gendarme. C'était être lié à deux chevaux. Arrivé de nuit à la première auberge, on ne demande qu'une seule chambre pour tous : l'un des gendarmes couche dans le même lit que M. Suard, deux autres dans un lit qui touche le sien : tout cela ne les rassure pas encore contre une évasion absolument impossible : on lui met aux pieds des fers qu'on attache à la colonne du lit. L'indignation suffoque M. Suard ; il se débat avec fureur contre tant de cruautés gratuites. *Vous avez tort*, lui disait Minari ; *nous serons plus tranquilles ; nous en dormirons mieux, et vous aussi.*

Minari dispose la marche de sorte qu'on approche de Besançon et qu'on y entre au moment du jour où les routes, les rues, les places étaient le plus couvertes de spectateurs : malgré les honorables témoignages de sa conscience, traité comme le sont rarement les plus vils criminels, M. Suard oublie presque qu'il a mérité, non tout cet opprobre, mais des éloges ; il n'ose ouvrir ou lever les yeux sur ses concitoyens, dont les regards l'auraient encouragé et consolé. Il ose espérer du moins que, dans une ville qui jouissait naguère d'un gouvernement libre, où tous les Français se croyaient encore égaux devant les lois et la jus-

tice, sa prison ne sera pas pour lui une peine et un supplice, mais un lieu de détention, une chambre, dont les geôliers auront les clefs.

Avant de le présenter au gouverneur, on le fait descendre dans un cachot, dans un de ces souterrains où on entrait par une trappe, où l'on descendait, par une échelle, dans les plus profondes ténèbres : *un lieu plutôt fait pour des bêtes féroces que pour des hommes*, comme l'écrivait M. Suard lui-même.

Il a peine à rester debout sur ses genoux tremblans, et ses mains, à tâtons, cherchent une muraille. Elle était humide. Déjà exercé à braver tous les dangers, il succombe sous l'injustice d'un pareil traitement; il fond en larmes. Les pleurs qu'il verse en abondance lui rendent au moins la respiration. Il entend rouvrir sa trappe : c'étaient ses gendarmes qui, après avoir rendu compte de leur expédition à M. Randan, gouverneur de la ville, venaient fouiller et vider les poches du prisonnier. Tout ce qui y était fut trouvé avec une dextérité et emporté avec une diligence merveilleuses. Ils avaient ordre de lui apporter, à leur tour, quelque chose qui manquait au cachot : c'était une mauvaise chaise et un peu de paille; rien de plus. Ne pouvant tenir sur la chaise, qui ne pouvait rester elle-

même debout, il se jette sur la paille, et s'y endort.

Tous ces détails sont tirés d'une ou deux lettres de M. Suard à son père ; et, dans ces tableaux de douleurs, qu'il est si ordinaire d'exagérer plutôt que d'affaiblir, ce malheureux jeune homme ne voulut pas laisser ignorer que, dans ce sommeil ou avant qu'il fermât les yeux, l'espérance qu'il ne serait laissé qu'une seule nuit dans cette espèce de tombeau se présenta à lui comme une certitude. Il la crut réalisée lorsque, le lendemain, on le fit sortir du cachot; mais c'était pour être interrogé par le grand-prévôt.

Une situation pénible et difficile dans la jeunesse, surtout, dans cet âge de la candeur et de la conscience, ce sont ces interrogatoires où l'on se trouve placé entre le devoir universel de dire la vérité, et des circonstances où un aveu, même honorable, si vous le faites, met en péril les jours de vos amis et les vôtres. Ce ne sont pas là les lois, mais leurs erreurs ; et on ne leur doit pas le même respect.

Le grand-prévôt interrogeait habilement ; et si M. Suard eût répondu sincèrement, il mettait sur les traces de son ami Colin, non la justice, mais la vengeance.

Dans les duels, puisque les lois ont toujours été

impuissantes pour les déshonorer, un seul principe devrait être la règle souveraine de la justice sociale, comme il l'est de la justice naturelle ; c'est que l'agresseur, l'auteur de l'injure, vainqueur ou vaincu, mort ou vivant, doit seul être puni ; mort, traîné sur la claie ; meurtrier, sur l'échafaud. Ce principe, ou plutôt ce sentiment dominait à tel point l'âme jeune de M. Suard, qu'aux premières questions tout ce qui était vrai fut près de sortir étourdiment de sa bouche. Il se contint ; il retint tout ce qui était vrai sans mettre à la place aucun mensonge.

Le prévôt, homme d'esprit et fort questionneur, voit qu'il a affaire à fort répondant, et son amour-propre, piqué, le rend plus subtil et plus pressant. C'est bientôt entre eux comme un autre duel, ou comme un autre jeu d'escrime, dont les coups portés et parés avec rapidité ne laissent pas au greffier le temps d'écrire les interrogations et les réponses. Quelque habile qu'il soit dans cet art de l'inquisition plus que de la justice, le grand-prévôt ne tarde pas à être sûr que M. Suard ne dira pas ce qu'il ne voulait pas dire ; et en communiquant au duc de Randan, gouverneur de la province, le résultat de l'interrogatoire, il lui prédit qu'on n'aurait jamais *aucune satisfaction* de ce jeune homme.

Quoique cela ne soit pas assurément de son métier, et que cela n'entre pas du tout non plus dans les attributs ou dans les obligations de sa place, le duc espère que, dans un interrogatoire fait par le gouverneur de la ville et de la province, la terreur arrachera ce que n'a pu surprendre l'adresse. Il ordonne qu'on amène le prisonnier en sa présence; un jeune homme de dix-sept ans, et plein d'honneur, est conduit une seconde fois à travers les rues de sa ville natale, comme un assassin. Mais cette fois la pureté et la fermeté de sa conscience l'élèvent aisément au-dessus de la timidité de son âge. Persuadé que le neveu du ministre, que M. de Mézi, s'il eût tué Colin, n'aurait reçu que des compliments sur sa valeur; un peu fier aussi d'avoir triomphé des ruses profondes d'un grand-prévôt; encouragé, surtout, et même honoré par l'intérêt que lui avaient témoigné, dans la marche, les physionomies et les regards de presque toute la ville accourue sur son passage, il entre dans les appartemens superbes du duc de Randan comme s'il fût allé lui faire une visite; et voici, mot pour mot, le dialogue entre le gouverneur de la province et le jeune prisonnier.

Jeune homme, vous êtes perdu, si vous n'avouez pas sur-le-champ tout ce qu'on sait de votre af-

faire, et tout ce que vous voulez faire inutilement. — Ce que je sais le mieux, monsieur le duc, c'est que je suis traité avec un peu de barbarie par des gens qui croient vous obéir ou vous plaire. Ce que je ne sais pas du tout, c'est où est mon ami Colin. Ce que je vous proteste enfin, monsieur le duc, c'est que ma conscience ne me reproche aucun crime, et que, malgré sa fuite, je crois Colin aussi innocent que moi. — Mais je vous renverrai dans votre cachot, chargé de fers. — Vous en êtes le maître, monsieur le duc. Je sors d'un cachot où je suis entré le premier, à coup sûr, comme prévenu d'une affaire d'honneur; et, quant aux fers, Minari, de son autorité de gendarme, m'en a déjà fait porter, même au lit.

A peine ces derniers mots sont entendus, on le charge de fers aux pieds, sous les yeux même du duc de Randan. Il tend les bras, et dit : *n'y en a-t-il pas aussi pour les mains?*

On le ramène au cachot, mais non dans le même. On le jette dans un trou plus infect encore; deux scélérats condamnés à la roue y attendaient le bourreau.

Une fièvre ardente le saisit en y entrant, en jetant les yeux sur ces malheureux, dont on a soin de lui apprendre les forfaits et le jugement. L'excès de l'indignation plus encore que de la douleur

porte le délire dans son âme, les convulsions sur tous les traits de son visage. Le geôlier lui-même, rempli d'effroi, court avertir le gouverneur qu'il ne répond pas pour vingt-quatre heures de la vie de ce prisonnier, et que tout fait craindre qu'il n'expire à la fin du premier accès de la fièvre.

De telles cruautés, si extraordinaires à côté d'un tribunal de justice, si inouïes surtout dans une affaire d'honneur, ne peuvent rester dans le silence et dans le secret d'un cachot; elles sont bientôt le bruit de la ville entière. Les citoyens, la municipalité, l'université, le parlement, les officiers les plus distingués du régiment du Roi, font entendre leurs plaintes ensemble, et ces plaintes les honorent tous; mais il était impossible que les citoyens, les étudians, les professeurs et l'université, dont c'était la cause, ne se plaignissent pas : le parlement, qui comptait la haute police parmi ses attributs, qui se prétendait puissance intermédiaire entre les droits de la nation et le pouvoir exécutif, ne pouvait pas non plus garder le silence : ce qui fut vraiment beau et touchant, ce fut d'entendre, parmi toutes ces réclamations, celles des officiers du régiment du Roi, qui pleuraient encore la mort de M. de Mézi. Cette noble jeunesse, également disposée

à tous les excès de la valeur et à tous les mouvemens généreux de la nature humaine, s'indignait qu'on crût la venger et la satisfaire par des barbaries sans dangers pour elle. Le gouverneur lui-même, effrayé, dans la réflexion, de ce qu'il avait fait dans l'emportement, s'empresse de faire transférer le prévenu dans les prisons de ses juges naturels, du parlement; et cette fois, cette prison est une chambre propre, ouverte à l'air et à la lumière, où il reçoit des lettres de ses parens et de ses amis, où il peut leur répondre. Par le contraste des lieux où il avait été renfermé, c'était une maison de santé: et la santé de M. Suard y reprend bientôt toutes les forces de son âge.

Quelques livres de son choix et un oiseau, un de ces serins blancs des Canaries qui répètent les airs qu'on leur chante ou qu'on leur joue, lui donnent, en l'occupant, de ces rêveries qui sont à la fois des sources d'idées et de plaisirs. Il remarque que le chant de l'oiseau et la petite merveille de son talent pour l'imitation, loin de distraire ses lectures, les rendent plus attentives, et dérobent à l'attention ses efforts et ses fatigues. Quarante ans après, des orgues de Barbarie qui passaient assez régulièrement dans sa rue en jouant des airs de son goût, lui rendirent plus facile et

plus agréable celui de tous ses écrits qui a eu le succès le plus brillant.

Très-attaché par tous ces récits que je me suis complu à lui faire répéter plus d'une fois, je demandais un jour à M. Suard, si ce gouvernement, si dur envers lui, était un homme naturellement peu accessible à la pitié. *Au contraire*, me dit-il, *il était très-sensible; on en avait plus d'une preuve dans la province; mais je parus trop devant lui sans aucune peur, et il lui sembla que je lui faisais perdre sa place et son pouvoir.* Je crus entendre Tacite.

Tous les adoucissemens du lieu nouveau de sa détention remplissaient M. Suard de l'espérance d'être bientôt rendu à sa mère, à son père, à un frère bien aimé, à la ville entière, devenue comme sa famille. Ces espérances le charmaient et le trompaient : son sort ne devait pas être décidé à Besançon.

Quoiqu'il n'y ait pas le moindre rapport entre l'administration de la justice et celle de la guerre, le ministre de ce département, inconsolable de la perte d'un neveu qui annonçait réellement tous les talens héréditaires dans la maison des d'Argenson, écrivait tous les courriers des lettres toujours inexorables; et semblait vouloir qu'on inventât, pour venger M. de Mézi, un nouveau code cri-

minel, ou de nouvelles poursuites judiciaires sans code et sans lois. Le ministre ne songeait pas qu'aucune procédure n'était nécessaire contre Colin, qui avait à peu près tout avoué en fuyant, et que ce n'était pas avec des procédures faites dans la Franche-Comté qu'on pourrait découvrir et saisir dans les innocentes vallées de la Suisse un jeune homme d'honneur, caché sous le chaume, chez des hommes qui ont de la foi et des mœurs; le ministre oubliait que M. Suard, toujours en prison, y était enfin sous l'écrou du parlement, et par conséquent sous la garde des lois; qu'il ne pouvait être même soupçonné que d'avoir servi de témoin, et que, dans une procédure faite dans toutes les règles et dans toutes les formes, le cadavre de son neveu, exhumé, et assigné, pour ainsi dire, devant la cour du parlement, aurait été convaincu d'une agression honteuse pour son caractère et pour son éducation, et tellement atroce, qu'elle aurait suffi pour créer l'usage des duels à outrance.

Cependant, les juges même qui avaient le plus de lumières et d'impartialité avaient regret de ne pouvoir donner aucune satisfaction à un ministre aussi justement considéré, à une colère qui n'était si terrible que parce qu'elle avait sa cause dans une amitié profonde et tendre; il existait, d'ail-

leurs, comme un commencement de preuve acquise contre M. Suard. En jetant, comme je l'ai dit, son épée dans les croisées ouvertes d'une maison, il avait eu de la peine à déboucler son ceinturon; il en avait cassé la boucle, et mis les morceaux dans ses poches. L'épée, le ceinturon, les morceaux de la boucle, furent trouvés; toutes ces parties s'ajustaient si bien, qu'on en conclut qu'elles appartenaient les unes aux autres, et toutes à M. Suard. Il avait donc porté l'épée; il avait donc violé la loi qui refusait le port d'armes aux étudiants. N'était-il pas naturel de penser qu'il l'avait violée pour assister au combat où Colin avait tué M. de Méri?

Fondés sur ces faits et sur ces présomptions, les gens du Roi demandent et font ordonner que M. Suard subira un interrogatoire par-devant des commissaires de la chambre criminelle.

Dans les siècles et chez les peuples barbares, tout ce qu'il y a de lumières et de sagesse passe naturellement dans les lois, parce qu'elles sont faites par les chefs et par les guides, généralement un peu plus éclairés, alors, que le reste des hommes. Ces mêmes lois, qu'on laisse trop comme elles ont été faites dans des temps d'ignorance, paraissent barbares dans les siècles éclairés; il est difficile très-souvent de les abroger, il est plus

difficile encore de les exécuter. La raison, la vertu, la justice, placées entre les lois de la nature et les lois sociales en opposition, hésitent, et tant celles de la nature sont puissantes, Rois, ministres, magistrats, peuples, par un concert tacite et magnanime, violent souvent avec gloire les lois sociales qu'il serait plus glorieux de perfectionner.

On en va voir ici un exemple : il peut être un scandale pour des déclamateurs; il doit toucher ceux qui aiment à voir dans les hommes puissans plus de droiture encore et plus d'humanité que dans les codes.

Aussitôt que M. Suard est devant ses interrogateurs, l'un des magistrats lui demande pourquoi il a porté l'épée sans en avoir le droit; et un autre magistrat, en se penchant vers son oreille, lui souffle : Dites *pour me donner des airs*; et il le dit, sans avoir eu le temps de réfléchir s'il disait bien ou mal.

Il est trop clair que la réponse, passable s'il n'y avait pas eu de duel, était très-mauvaise, lorsqu'on ne parlait encore que du duel de M. de Mézi et de sa mort. Cependant on ne lui fait pas une seconde interrogation; on le tient convaincu, mais seulement d'avoir porté l'épée; on le condamne à une année de prison.

Si on l'eût laissé dans celle où il avait ses livres et son oiseau, s'il fût resté si près de ses parens, il aurait pu se croire acquitté; mais bientôt, sous les yeux de sa famille, du parlement, de la Franche-Comté, dont cette affaire était l'entretien, le ministre de la guerre fait enlever M. Suard des prisons de la loi, et conduire aux prisons d'État des îles Sainte-Marguerite. Et tout se tait: ni le gouvernement ne demande compte au parlement du jugement qu'il a rendu, ni le parlement au ministre des ordres arbitraires qu'il a donnés. Voilà les lois encore violées; mais le parlement, dans la première violation, a mérité quelques éloges: le ministre, dans la seconde, mérite plus d'un reproche; et s'il n'en reçoit pas du parlement, c'est que le parlement lui-même, pour être juste, a violé les lois; genre de justice dont on pouvait lui faire un crime.

Cette espèce de coup d'État, qui frappait M. Suard, s'il ne l'avait pas éloigné de sa famille, si on lui avait laissé seulement le temps et les moyens de lui apprendre où on le transférait, aurait été, dans ses maux, une variété qui n'eût pas été d'abord sans quelque charme.

Plus d'une fois, en vers et en prose, on a peint l'enchantement des moindres plaisirs pour les malades échappés des bords du tombeau; flottans

encore dans la convalescence, entre la maladie et la santé. La sensibilité pour les plus petites jouissances de la liberté est égale au moins, dans les détenus, qui sortent des murailles nues et étroites d'une prison, pour en aller chercher au loin une autre. Ils marchent à travers les campagnes couvertes de riches moissons, le long des collines et des mers, couvertes de bateaux et de hameaux, ils traversent des bourgades et des villes retentissantes du bruit des travaux ou des fêtes; ils parcourent, en tout sens, de vastes espaces entre le ciel et la terre, comme ceux qui vont et viennent, conduits seulement par leurs plaisirs, par leurs affaires, ou par leur fantaisie. Au milieu de tant de mouvemens, de tant de tableaux variés de la nature, des prisonniers se croient rendus à leur indépendance, ils en jouissent cent fois avec délices avant que la réflexion les avertisse de l'erreur.

M. Suard était escorté, mais non plus, comme naguère, par Minari et ses recors. A cheval, au milieu de ceux qui le menaient, et que rien ne dénonçait pour des gendarmes, conversant gaiement avec eux, on le prenait pour l'un des compagnons d'un voyage nombreux, non pour un prisonnier; et ce nom, lorsqu'il échappait à des indiscrétions, faisait de son escorte de conduite

une escorte d'honneur : il était un prisonnier d'Etat. Les coupables mêmes reçoivent de ce nom je ne sais quelle grandeur, qui attire sur leurs personnes l'intérêt des faits mémorables et la considération des tableaux de l'histoire. Aussi M. Suard ne se détournait-il point des regards portés en foule sur lui dans toute cette route accoutumée à voir passer des accusés innocens et des proscrits illustres. Cette illusion charmait sa jeunesse, et sa conscience lui permettait de s'en laisser flatter. Dans plus d'une auberge, de jeunes personnes qui ne pouvaient lui parler autrement, lui disaient de leurs yeux qu'elles étaient sûres que ses fautes étaient de celles dont leur cœur aimerait à être la récompense ; et les regards qu'il leur rendait faisaient croire aisément qu'elles devinaient juste. Que de fois ces expressions furtives et silencieuses, ces impressions si profondes, quoique fugitives, ont semé d'instans délicieux le cours des longues infortunes ! Que de romans de quelques minutes !

A l'entrée de la prison de l'île Sainte-Marguerite, ce ciel si beau de la Provence, cette terre parée d'une si belle ceinture de mer, ces rêves de l'imagination, ces fictions du cœur, tout s'évanouit, tout disparut devant M. Suard, et ne lui laissa voir, au lieu des voûtes, que quatre

murs noirs, qui ressemblaient à quatre yeux et une seule bouche, large en dedans, étroite à l'ouverture, comme les meurtrières. La vue de la Méditerranée, de cette mer qui se montre sous tant d'aspects, si intéressante à contempler, et lorsqu'elle étincelle de tout l'éclat de son soleil, et lorsque les tempêtes la noircissent et la bouleversent, lui était presque interdite. Il fallait de l'adresse pour la regarder par la fente de la meurtrière; et l'adresse ne s'acquiert qu'avec de l'exercice. Il ne put guère la voir d'abord que dans une seule dimension, celle de la ligne droite, la plus courte pour les géomètres, la plus ennuyeuse pour tout le monde. Rien ne lui arrivait du dehors que le fracas des orages, qui semblaient quelquefois emporter l'île, comme un navire labourant sur ses ancres. Il se crut enterré vivant; sa prison était un tombeau.

Lorsque tout repousse l'âme au dedans d'elle-même, on y trouve aisément plus d'un genre de force et de consolation, si l'on peut s'entretenir, même au loin, avec ceux qu'on aime et dont on est aimé. Mais cette consolation fut long-temps refusée à M. Suard; ce qui lui rendait sa détention affreuse, c'est que sa famille ignorait ce qu'il était devenu: cette pensée, sans cesse reproduite, était le plus amère de ses douleurs;

elle lui faisait sentir avec les siennes toutes celles que devaient souffrir sa mère, son père et son frère. . . . . .

Ces entretiens avec soi-même, qu'on appelle soliloques, ont bien aussi leurs consolations et leurs charmes; car l'homme qui pense n'est pas seul à la rigueur; son âme se partage en deux âmes : l'une interroge, l'autre répond. Il y a plus d'un dialogue dans les soliloques d'une âme profondément pénétrée de quelques sentimens tendres. Avec du papier, des plumes et de l'encre, ces dialogues qu'on écrit, on peut les prolonger : sans ce secours on ne parle pas long-temps à soi-même; et si la tête et le cœur s'échauffent assez pour exhaler de longs discours, ces monologues, comme ceux des tragédies, tourmentent l'âme sans l'éclairer et la consoler.

Tout manquait à M. Suard pour écrire, pour répandre avec suite son esprit et son âme sous ses yeux : il y renonça. Il s'était senti trop près de cet état où l'effort de la réflexion qui ne peut s'appuyer sur aucun signe extérieur, touche aux tournoiemens du vertige et à tous les égaremens de la raison. Son esprit, qu'il laissa en repos, échappa à ce danger; mais sa santé fut près d'y succomber. Il perdait toutes ses forces dans l'âge où elles croissent; le terme de sa vie au-

rait pu ne lui paraître que celui de ses souffrances; et il n'était que trop disposé à ne pas le voir autrement. Mais il connaissait toute la tendresse de son père et de sa mère; il aimait sa vie pour eux, il voulait la leur conserver. Pour entretenir la force de ses muscles et dissiper l'horreur de sa tristesse, il dansait seul dans cette horrible prison; il y faisait, contre les murs, des assauts d'escrime sans d'autres fleurets que ses bras. Ces exercices, d'autant plus fatigans qu'ils étaient solitaires et de régime, lui rendaient une nourriture un peu abondante plus nécessaire; et les alimens qu'on lui apportait ne pouvaient convenir ni à la santé, ni à la maladie. La quantité et la qualité en étaient fixées par une avarice qui était encore une malversation. Le gouverneur du fort touchait cinq cents francs par an pour chaque prisonnier, et n'en dépensait pas plus de trois cents pour aucun. Il faisait comme ces fournisseurs qui font fortune dans les hôpitaux.

Les pressentimens funestes naissent presque toujours de quelque faiblesse de l'ame, et les faiblesses de l'ame ont souvent pour cause celle du corps. M. Suard avait deux pressentimens qui ne l'abandonnaient presque plus : tantôt il était persuadé qu'on voulait le faire mourir d'inani-

tion dans ce cachot ; tantôt qu'il en sortirait, mais à l'instant où son échafaud serait dressé. Dans ces épuisemens de tout son courage, s'il cessait un instant de penser à sa famille, il envisageait la mort comme dans une extrême fatigue on envisage le sommeil, et il attendait souvent l'une ou l'autre le corps étendu sur le mauvais grabat de sa prison, la tête appuyée sur l'une des murailles. Un jour, dans cet état de demi-sommeil, de demi-réveil, des sons doux, tendres, harmonieux, pénètrent dans son horrible asile, et de son oreille arrivent à son âme sans le réveiller entièrement. C'étaient ceux d'une flûte. Ce n'étaient que des sons, mais assez expressifs pour l'être autant que des voix et des paroles touchantes. Comme dans un rêve, il crut entendre distinctement qu'on lui disait : *Je suis malheureux aussi, et je suis près de vous ; vous m'entendez ; nous existons déjà l'un pour l'autre ; nous pourrons nous voir et nous aimer.* C'est lorsque la flûte se tut qu'il se réveilla. A son réveil, il ne trouva plus dans son cachot la sombre horreur qu'il y avait laissée en fermant les yeux. L'espérance y était entrée, et avec elle l'attendrissement et le courage. D'heureux pressentimens succédèrent aux pressentimens sinistres ; il regarda son sort déjà comme changé. Le

souvenir de ce moment, qui ressemble à un de ces songes de l'épopée antique dans lesquels les dieux parlent aux hommes, s'est reproduit fréquemment à M. Suard jusque dans ses derniers jours. Il aimait à en parler ; il en était toujours ému. On est bien sûr, pour peu qu'on l'ait connu, que rien de superstitieux ne s'est jamais mêlé ni dans l'impression qu'il reçut du fait même, ni dans l'émotion des récits qu'il aimait à en faire. C'est parce qu'il était très-philosophe qu'il reconnaissait à certains mystères de nos sensations et de nos affections une puissance très-réelle sur nos présages de l'avenir, et à ces présages une puissance non moins grande sur l'avenir lui-même.

Dès ce moment, plus confiant dans sa destinée, M. Suard attendit plus des hommes ; il ne leur avait adressé aucune prière ; il leur fait des demandes ; et des hommes, dont les fonctions sont inexorables, s'empressent de remplir ses vœux ; des geôliers se chargent de remettre au gouverneur une lettre.

Il le priait de lui prêter quelques livres, de lui envoyer du papier, de l'encre et des plumes ; et ce gouverneur, qui le nourrissait si mal, traite mieux les besoins de son esprit : il lui fait porter sur-le-champ, avec tout ce qu'il faut pour écrire,

la Bible de Don Calmet, et le grand Dictionnaire Historique de Bayle.

On pourrait supposer quelque finesse d'esprit et de plaisanterie dans l'envoi de ces deux livres ensemble ; mais il est probable qu'ils formaient le catalogue de toute la bibliothèque du gouverneur. En les recevant, M. Suard en aurait mieux aimé d'autres ; à peine il les eut ouverts, il les aurait préférés à tous.

Surtout la Bible attacha fortement à sa lecture toutes les facultés d'un prisonnier dont le cœur était sensible et religieux, et la tête saine et philosophique. Si jeune encore, dans ce livre qui le dispute à tous d'antiquité, il vit tout ce qui y est, le tableau le plus naïvement tracé des premières traditions du monde, et l'état fidèle de l'entendement dans le passage des hiéroglyphes à l'alphabet, à cette découverte des Phéniciens, qui n'est pas, comme on l'a dit, la plus belle création de l'esprit humain, mais son époque la plus importante.

M. Suard ne pouvait assez s'étonner de ce petit peuple qui remonte à la naissance de l'univers comme à son origine, et à l'Éternel comme à son premier ancêtre ; qui, après avoir vécu deux cent quinze ans autour du temple d'Héliopolis et de ses prêtres, errant dans les

déserts, au sortir de l'Égypte, grave sur la pierre, et sous la dictée de Dieu même, comme lois domestiques, les principes de cette morale universelle comme des peuples barbares, et même des hordes sauvages; qui, sur un territoire plus fertile en sable et en rocs qu'en moissons, enclavé entre de petites bourgades indépendantes et de puissantes monarchies, négocie avec Dieu seul des alliances, et vit, comme on l'a dit, de miracles; fait de ses prières et de ses cantiques des imprécations contre tous les cultes de la terre, et de la destruction son droit de la guerre et des gens; extermine tout ce qui est faible autour de lui; lui-même, en un instant, de ses douze tribus en perd dix, égorgées ou dispersées on ne sait où; et, tour à tour sous le joug et sous les pieds des nations les plus puissantes et les plus savantes, enseigne à l'univers l'unité de Dieu, ignorée ou mal exprimée dans les temples et dans les écoles les plus illustres; sans d'autres arts que ceux du pâturage, du labourage et du courtage, dans des livres écrits comme on tient les registres d'une maison, par les seules inspirations de l'enthousiasme religieux, s'élève à tous les genres de talens et de beautés, embrasse tous les temps comme le regard de l'Éternel, raconte l'avenir comme le

passé; déploie toutes les merveilles et toutes les grâces du génie poétique; laisse des modèles de tout ce qu'ont de charme les douces pastorales, de tout ce qu'ont de sublime le désordre, et les révélations de l'ode, de tout ce qu'exerce de puissance sur la nature cette épopée qui ordonne aux flots de s'ouvrir, au soleil de s'arrêter, aux morts de sortir des tombeaux et de prendre la parole; et qui, parmi tant de prodiges, en présente un plus grand, peut-être, que tous les autres, dans le silence de ses lois et de ses dogmes sur l'immortalité de l'âme, connue et prêchée par tant de peuples à qui Dieu ne parla jamais, et qui ne furent jamais témoins d'une résurrection.

Ces annales des Hébreux, si propres à rendre l'imagination hardie et la raison timide, ne rendirent M. Suard ni superstitieux, ni impie; il ne crut pas voir et entendre Dieu, autant de fois que les Juifs, mais le dogme de son existence devint un sentiment profond de son âme; et ce peuple, objet de tant de mépris, lui a toujours paru digne de toute l'attention du philosophe, par le rôle qu'il a joué sur la terre, et qui n'est pas fini encore.

Quel passage de la Bible à Bayle! Et cependant, comme les deux lectures se rapprochent

d'elles-mêmes dans un esprit capable de les bien faire toutes les deux !

Elle fut neuve, sans doute, elle fut heureuse et grande cette idée de Bayle, d'ériger un dictionnaire historique en tribunal de l'histoire ; de ne pas faire comparaître indifféremment à ce tribunal les noms et les faits célèbres dans les annales du monde, mais, exclusivement, ceux qui, dans tous les siècles et chez tous les peuples, ont le plus influé sur les doctrines religieuses, politiques, philosophiques; ceux qui ont le mieux guidé ou le plus égaré l'esprit humain dans les dédales ténébreux des systèmes, des dogmes, des législations, des morales au-dessus ou au-dessous de la nature. Un tel livre, plein de faits et de philosophie, donnait à la philosophie plus de solidité en la rendant facile et attrayante comme l'histoire, et aux faits plus d'importance en les transformant en sources de lumières.

Le style de Bayle ne convenait pas à M. Suard autant que sa dialectique ; et cela même lui en rendait l'étude plus profitable. Il le lisait la plume à la main ; il substituait à des phrases prolixes ces phrases concises qui rassemblent et retiennent les rayons prêts à se disperser, ces expressions serrées qui sont, en quelque sorte, pour la lumière des idées, ce que le foyer de cer-

tains verres est pour la lumière du soleil. Sans rien changer aux faits et aux raisonnemens, M. Suard, à l'île Sainte-Marguerite, avait écrit à sa manière un assez grand nombre d'articles du Dictionnaire Historique : il jugeait nécessaire d'attacher aux événemens et aux tableaux de l'histoire les plus grandes vérités morales et sociales, parce qu'en les voyant sortir des actions humaines, elles paraissent leur être plus propres et avoir plus de droit d'en être les règles et les souveraines. L'histoire, disait-il, enseigne et prêche la sagesse avec une autre autorité et une autre puissance que celles des fables et de l'apologue. Il aurait voulu que l'Académie Française proposât pour ses concours de prose de pareils sujets d'histoire; c'était vouloir associer les lettres à la puissance des lois et du trône.

Ces études si différentes, entremêlées avec tant d'agrément pour l'imagination et tant de profit pour la raison, la Bible et Bayle, apprenaient ou rappelaient très-souvent à M. Suard qu'autour de cette Méditerranée, dont une île était sa prison, avaient pris leurs origines et reçu leurs premiers grands développemens, et les nations, et les religions, et les lois, et les institutions, et les sciences et les arts, qui ont le plus dirigé, égaré, illustré ou dégradé l'espèce

humaine. Le pourtour de cette mer, qui ne peut guère être qu'un épanchement ou une irruption du vieux Océan, a contenu, en effet, durant un long cours de siècles comme un genre humain tout entier; et, dans cet espace assez petit, une foule de peuples, ayant plus de maux et plus de biens à se faire de plus près, imprimèrent à la nature de l'homme des caractères de force et de grandeur qu'elle n'a jamais eus ailleurs au même degré.

A cette pensée, tous les objets des lectures et des méditations de M. Suard semblaient se rapprocher davantage de lui. Il aurait voulu embrasser de ses regards de plus vastes portions de cette mer plus jeune que l'Océan, puisqu'elle en est la fille, et qui, cependant, a vu plus de grands peuples et plus de grands événemens sur ses bords.

Mais, comme je l'ai dit, il ne put d'abord porter ses regards que sur quelques parties étroites et courtes : il fallait qu'il se fît comme une espèce d'art de se servir de sa lucarne. Il y était souvent attiré; les flots de la Méditerranée, plus inquiets que ceux de l'Océan, parce qu'ils sont plus resserrés, ses tempêtes plus violentes, parce qu'elles sont moins vastes, l'arrachaient fréquemment à son repos et à ses études. A force de tourner lui-même au tour de la lucarne qu'il ne pouvait faire

tourner, il apprit à la manier, comme les astronomes une lunette ; il en étendit le champ ; il parvint à regarder en tout sens, à voir, à distinguer au loin et dans toutes les dimensions.

Plus d'une fois le spectacle des vaisseaux luttant contre les vagues en fureur, fut pour lui comme une tragédie dont la terreur n'était pas du tout adoucie comme sur les théâtres, par l'idée secrète que c'était une fiction ; et, loin de trouver quelque charme secret à cette vue, dans la sécurité de son cachot, s'il l'avait pu, il se serait élancé sur les tempêtes, pour leur arracher des victimes, pour y trouver lui-même la mort ou la liberté.

Plus souvent encore, à ces tableaux terribles en succédaient qui n'avaient pour lui que trop de charmes, et dont les charmes pouvaient lui être trop funestes. Au bord de la Méditerranée, ce n'est pas Naples et Valence seulement qui, sur la terre et sur les eaux, sont des lieux d'enchantement et de délices ; ce n'est pas seulement sur quelques golfes de prédilection de cet Océan gracieux, c'est sur toute son étendue depuis Lemnos et Chypre jusqu'aux monts de Pyrène, que, dans ces beaux jours si bien définis *des fêtes données par le ciel à la terre*, on croit voir errer et glisser sur les flots le char nautique de Vénus et de ses Grâces. Et combien les peuples aimables et heu-

reux, pour qui, sous un si beau climat, ces beaux jours sont si nombreux, les embellissent encore en offrant au ciel le spectacle du bonheur qu'ils en reçoivent! On dirait qu'à leur tour ils veulent aussi lui donner des fêtes.

Qui n'a pas vu, dans le midi de la France, ces légères felouques parées de leurs voilures et de leurs banderoles, comme les nymphes des eaux de leur chevelure, présentant aux combats et aux couronnes de jeunes garçons moitié vêtus, moitié nus, prêts à fendre les flots de leurs bras et de leurs rames, ramant comme des Tyriens, nageant comme des phoques? Qui n'a pas entendu ces bruissemens mêlés et confondus de la mer et de la joie publique, qu'on prendrait de loin pour le tumulte des ruches nombreuses, s'enivrant de nectar aux calices des vergers en fleur? Que de jeunes Provençales dont les voix amoureuses font retentir les airs, les vagues et les rochers de chansons, premiers modèles de ceux de Pétrarque! Tel est le spectacle que M. Suard, attaché à la fente de sa meurtrière, eut plusieurs fois par mois sous les yeux, tous les mois de la belle saison. Quel spectacle pour un captif qui n'a pas vingt ans!

Les désirs ne sont plus doux que les plaisirs que parce que quelque espoir les flatte presque tou-

jours. M. Suard sentit qu'il était perdu si quelque profonde application de sa pensée ne le dérobait à ces images de tant de jouissances, qui faisaient son charme et son supplice. Ni la lecture de la Bible, ni celle de Bayle, ne lui convenaient plus. La Bible est souvent nue comme l'innocence au berceau du monde ; Bayle aime à conter, et ses contes souvent sont du genre de ceux de Boccace et de La Fontaine, sans être plus voilés par l'expression. Il n'y avait de refuge pour M. Suard ni dans l'ancien testament, ni près d'un philosophe ; pour écarter tant de séductions non-seulement de ses yeux, mais de sa mémoire, dans une prison même, il fallut à M. Suard comme une autre prison : il renferma son imagination dans le calcul ; il cherchait à la glacer ; il l'alluma d'une autre manière.

Le père de M. Suard, homme doué de ce sens droit qu'on doit à la nature, et qu'on perd trop souvent dans les écoles, avait fait donner des leçons d'arithmétique à son fils avant des leçons de rhétorique ; et le fils, encore enfant, dans ce qu'on lui enseignait s'essayait à découvrir ce qu'on ne lui enseignait pas. Il avait trouvé de lui-même plusieurs de ces propriétés singulières des nombres, piquantes parce qu'elles surprennent, utiles parce qu'elles éclairent beaucoup tout le système

de notre numération, d'où elles sortent. M. Suard n'était pas allé au-delà chez son père.

Dans la prison, et dans le besoin qu'il avait d'abstractions pour sauver sa raison, et peut-être sa vie, il alla plus loin. Sans livre aucun de mathématiques, sans aucune idée de l'algèbre et de sa numération, avec le seul souvenir des mots RAPPORTS, PROPORTIONS, PROGRESSIONS ARITHMÉTIQUES ET GÉOMÉTRIQUES, il s'enfonça dans ces théories qui ont leurs profondeurs, et n'arriva point à des ténèbres. Des chiffres plus longs que les doigts, tracés par lui sur les murs, frappaient de tous les côtés ses yeux, attiraient et retenaient son attention. Il avait tapissé son cachot de formules de son invention, de deux espèces : les unes très-développées, pour se rendre raison de tout; les autres très-resserrées, pour voir tout à la fois. De jour, de nuit, dans le sommeil même, tous les mouvemens de son cerveau étaient des calculs. En fermant les yeux comme en les ouvrant, il voyait ses formules; et en fermant les yeux avec un certain effort, les formules lui paraissaient en feu. Cet état approchait peut-être de ce délire de Varignon, transporté par la fièvre au milieu de hauts arbres, dont les feuilles, transformées en formules algébriques, suspendues comme des lustres, illuminaient la forêt et résolvaient des problèmes.

Mais ce commencement d'un délire qui lui venait des mathématiques n'effrayait pas M. Suard comme le délire qui l'avait saisi à la vue et aux chants des jeunes Provençales : il continua ; et ses formules, qu'elles lui apparussent en feu ou en charbon noir, continuèrent à l'éclairer. Il aperçut et se démontra clairement toutes les analogies des deux espèces de proportion et de progression ; il soupçonna même qu'on devait trouver dans ces analogies mieux scrutées des artifices pour rendre des calculs longs rapides, et des calculs embarrassans faciles. A son arrivée à Paris, il osa s'en ouvrir à l'abbé de la Caille, qu'il étonna, et qui lui dit : vous touchiez aux logarithmes. A peine M. Suard savait le nom de cette belle découverte, devenue dans les nombres ce que les leviers sont dans la mécanique.

Ce n'est point pour ajouter quelque chose à l'opinion qu'on doit avoir de l'esprit de M. Suard qu'on est entré dans ces détails. Dans les mathématiques, surtout, il ne peut y avoir de gloire que pour celui qui porte une nouvelle lumière dans toute l'étendue de la science, et pour celui qui en recule les bornes par des créations : mais il peut être utile à tous les esprits de faire voir ce qu'ils peuvent tous avec quelques jours seulement d'ardeur et de constance pour ces vérités que l'in-

différence et la paresse jugent si inaccessibles. Avec une forte passion et une bonne méthode, le génie, qui n'est peut-être que cette réunion, ne serait pas toujours atteint; il serait toujours suivi de très-près.

Le gouverneur du fort avait envoyé à M. Suard, avec la Bible et Bayle, la permission de recevoir et de visiter quelquefois un prisonnier dont la chambre était voisine.

Deux prisonniers, c'est-à-dire, deux malheureux, qui peuvent se voir, doivent bientôt s'aimer, pour peu que l'un et l'autre soient capables et dignes de ce sentiment; et, s'il arrive qu'ils aient quelque chose de commun et de divers à la fois dans leur esprit, dans leur goût et dans leurs talens, leur détention deviendra pour tous les deux une époque qui marquera beaucoup dans l'histoire de leurs progrès et de leurs travaux. Il n'y a point là de théâtre, de rivalité, de succès, de chute; et, de même qu'on peut y aimer beaucoup la propreté, mais non pas la parure, on doit penser et parler là pour la vérité, jamais pour la vanité.

Que Diderot, par exemple, renfermé à peu près dans le même temps à Vincennes, eût été, à l'île Sainte-Marguerite, le prisonnier auquel il eût été permis de visiter M. Suard

et d'en être visité : combien les analogies et les contrastes de leur manière de sentir auraient ajouté, pour l'un et pour l'autre, au charme et à l'utilité de leurs entretiens ! Ils ne se sont rencontrés dans le monde qu'avec plaisir ; leurs conversations dans un cachot auraient été des enchantemens ; et le fort, battu de tempêtes, se serait plus d'une fois métamorphosé à leurs yeux en temple du Goût, ou en jardin d'Académe. Diderot même, malgré son athéisme, aurait pu voir quelque prodige, comme celui de la chaumière de Philémon et de Baucis.

Le prisonnier qu'on laissait approcher de M. Suard faisait bien aussi des espèces de miracles, mais ce n'était pas avec la parole ; les siens étaient d'un autre genre.

Il se nommait le chevalier de L*** ; son nom, révéré dans sa province, était honoré dans toute la France ; et lui-même n'a mérité qu'on en parle ici que parce que, dans le mal, son intrépidité a égalé, au moins, celle de tous les héros anciens et modernes.

Entre sa famille et lui, la lutte était continuelle : incessamment occupés, elle, à le sauver des flétrissures et des supplices, lui, à la faire trembler en se plaçant toujours près du tabouret ou de la roue. Faire trembler l'antique honneur de sa

maison, était pour lui comme une gloire qui l'élevait au-dessus d'elle et de toute la noblesse de France. Depuis plusieurs années, promené de château-fort en château-fort, entrant dans tous et s'échappant de tous, paraissant et disparaissant, au château de *Lourde*, au château du *Ha*, au château de *Pierre-Ancise*, il n'était mention que du chevalier de L***, que de ses hauts faits, devenus l'entretien et l'étude de tous les détenus audacieux; tous y trouvaient des modèles et des espérances.

Il ne descendait pas seulement du haut des toits le long des murs unis et perpendiculaires; il se jetait comme les chats, et comme eux courait en arrivant à terre. A Pierre-Ancise, il ne fut ni fracassé ni fracturé par les rocs anguleux qui le reçurent dans sa descente. Les sentinelles qui le virent tomber, debout au milieu d'elles, ne surent si elles devaient faire feu ou se mettre à genoux. On ne put jamais leur ôter de l'idée que le chevalier avait fait un pacte avec le diable.

Environné des archers qui devaient le conduire à l'île Sainte-Marguerite, il leur échappe, et grimpe sur des toits : les archers l'y poursuivent; il leur échappe sur une gouttière et ne s'arrête que tout au bord. Un seul archer, plus hardi

que tous les autres, lui court après sur ce même bord qui touche au vide de l'air. Le chevalier le saisit par le milieu du corps, l'enlève en lui criant, *nous allons faire un beau saut*; la gouttière, les poutres de la toiture s'enfoncent; l'archer et le chevalier, bras dessus bras dessous, sont précipités, mais dans un grenier; et le chevalier de L***, au désespoir de cet accident, qui seul pouvait lui sauver la vie, s'écrie avec douleur et rage : RIEN NE ME RÉUSSIT PLUS.

Nul mortel, depuis qu'il en existe, écrivait M. Suard, *n'a moins craint ni de donner la mort, ni de la recevoir.*

Des précautions multipliées à l'infini, toutes bien prises et jamais négligées, ne suffirent pas pour empêcher M. de L*** de s'évader du fort de Sainte-Marguerite. Avec un long couteau à gaîne, qu'il s'était procuré ou qu'il avait caché, on ne sait comment, d'une de ces hauteurs qui donnent des vertiges, il plonge de tête dans la mer, nage long-temps invisible sous les eaux, remonte à leur surface pour sauter dans un bateau où il n'y avait qu'un seul pêcheur, et, le couteau sur la gorge, l'oblige à ramer vers une pointe de terre avancée, derrière laquelle il serait caché aux vigies de la forteresse.

M. Suard n'en entendit plus parler de très-

long-temps; mais avant, ils s'étaient vus, ils avaient eu le temps de se connaître.

Avec une organisation physique et une âme de cette force, on devait croire aisément que M. de L*** avait quelque espèce de génie, le génie du mal, au moins; en le faisant causer, en l'interrogeant sur le principe de ses actions, M. Suard devait croire en tirer plus d'une lumière. On vante beaucoup l'esprit des démons; il y en a un qui a plus que de l'esprit: le satan de Milton est sublime. M. Suard, en effet, attendait d'abord de ce jeune homme, qui ne pouvait pas être né ce qu'il était devenu, plus d'une révélation sur les secrets du cœur humain: car les passions qui rendent les hommes méchans et furieux ne sont que trop connues; mais ce qui l'est très-peu, ce sont certaines apologies du crime, certains principes sur lesquels les méchans se fondent et se rassurent intérieurement quand ils sont engagés dans une vie perverse qui a de la suite et de la teneur. Ils ont trop besoin de raisonner contre les remords pour que, dans les atrocités remarquables par une sorte de grandeur, il n'y ait pas toujours et des raisonnemens, et des systèmes. Cela doit être vrai sur la scène du monde que ces atrocités désolent, comme sur les théâtres tragiques dont elles font les catas-

trophes, et où les poëtes prêtent à des monstres des raisonnemens qui n'ont souvent que trop de force; mais les poëtes qui ont un grand talent se gardent bien de les imaginer tous : ils ne seraient pas sûrs qu'il y en eût un de vrai. Ils en prennent de tout faits, ou dans l'histoire; ou dans ce qui est échappé devant eux à l'insolence et au délire des scélérats.

Ce que l'histoire, celle de l'antiquité, surtout, où les vertus sont plus sincères et le crime plus franc, nous apprend de plus instructif à cet égard, c'est que, parmi les scélérats qui n'ont pas été sans gloire, plusieurs ont motivé leur vocation au crime sur leur mépris des lois sociales, si inhabiles ou si impuissantes à assurer à chaque homme tout ce qui lui est nécessaire pour ses besoins et pour son bonheur.

Heureux les princes et les peuples dont les lois seront un jour assez sages pour ne laisser ni excuse ni prétexte aux méchans ! Heureux encore ceux qui, avec l'aide du bon sens et de la bonne conscience, s'essaieront à commencer et à accomplir ces œuvres de charité envers le genre humain !

M. Suard, qui avait aisément pénétré l'âme du chevalier L***, presque aussi ouverte que perverse, tâchait de lui faire expliquer son sys-

tème pour le combattre. Tout plein de Bayle, il croyait que réfuter un mauvais système, c'était le détruire : mais le chevalier en avait su bâtir un, en effet, et il était hors d'état et de l'exposer et de comprendre ce qu'on lui opposerait, et de le défendre. Il avait du génie, et n'avait aucune intelligence d'aucune langue. Sa profession de foi, qu'il commençait souvent et n'achevait jamais, était un galimatias aussi épouvantable que lui-même : on y entrevoyait je ne sais quel soulèvement aveugle contre la plus douce et la plus bienfaisante des autorités, la seule qui soit établie par la nature pour l'avantage de ceux qui obéissent, l'autorité paternelle. Les lois de la morale, dont la beauté ravit l'entendement d'admiration, et dont la pratique fait le charme de la vie, lui paraissaient un despotisme tout-à-fait arbitraire; il ne croyait pas plus à la vertu que les athées à la divinité.

De cet état de l'esprit du chevalier de L***, M. Suard conclut que, même en le devinant, il serait tout-à-fait inutile de le combattre; il y renonça par des raisons qui y auraient fait renoncer même un missionnaire tel que S. Vincent de Paul.

Il y a, dit-on, dans les cavernes et dans les cachots, une espèce d'idiome singulier qu'on

appelle ARGOT ; c'était la langue du chevalier : celle-là même, il n'avait jamais pu l'apprendre un peu bien ; d'une prison à l'autre, cet idiome a des dialectes, et M. de L*** ne restait jamais assez de temps dans la même prison pour se rendre un seul de ces dialectes clair et familier. Il les confondait, il les brouillait tous, ce qui brouillait aussi les idées qu'il avait ou qu'il croyait avoir. « Quand il » parlait, me disait M. Suard, ses idées, telles » quelles, ne le menaient jamais aux mots, au » moins à des mots propres, et quand je lui » parlais, les mots français ne le menaient » jamais à mes idées. Il ne savait réellement ce » qu'il pensait que lorsqu'il pensait, non à ce » qu'il voulait dire, mais à ce qu'il voulait faire : » alors il allait vite et droit de la pensée à l'ac- » tion ; et c'est pour cela que ses actions étaient » souvent des espèces de prodiges. »

On voit que si M. de L*** expliquait très-mal ses systèmes, M. Suard expliquait très-bien le phénomène de ce génie sans langage. C'était, dans les explications de ce genre, il y a soixante ans, une sagacité très-rare, et dont auraient besoin encore aujourd'hui des questions plus importantes et peu éclaircies. Ce génie de M. de L*** ne ressemble pas mal à cet instinct des animaux, trop admiré, puisqu'ils

ne peuvent se créer une langue, mais si admirable, puisque, par le sentiment seul de leurs besoins, il les dirige avec tant de rapidité et d'infaillibilité vers tous les objets propres à les remplir.

Lorsque M. de L*** eut appris que, depuis six mois, M. Suard n'avait ni trouvé ni cherché les moyens de recevoir de ses parens des lettres et de l'argent, il le jugea, à son tour, un homme sans esprit et sans talent, et il accusa les livres de l'avoir hébété. Moi qui ne lis point, lui dit-il, je me fais fort de vous avoir sous peu et des lettres de votre père, et de son argent. Des deux engagemens, il n'en remplit fidèlement qu'un. M. Suard reçut des lettres, mais l'argent ne fut reçu que par le chevalier. Un coquin vulgaire aurait cru ne pouvoir assez cacher le vol; M. de L*** n'en aurait joui qu'à demi, s'il n'avait fait voir à M. Suard les écus qu'il lui dérobait. Il lui proposa de jouer au petit palet, prit pour petits palets les écus arrivés de l'université de Besançon, et, en les faisant sonner avec orgueil, il regardait finement et malignement celui qu'il avait volé. Malgré ses livres, M. Suard devina tout : mais que faire ? Ce qu'il fit, sans doute : il se tut sur une indignité dont il n'eut les preuves que long-temps après.

Quoiqu'un peu d'argent lui fût très-nécessaire, M. Suard donna peu de regrets à celui que lui volait le chevalier de L***; il en sentit très-peu le besoin du moment qu'il eut reçu des lettres de son père, et qu'il put lui répondre : « Tran-» quillisez-vous, mon bon père, lui écrivait-il; » vos lettres, en me tirant de la cruelle incertitude » où j'étais, ont remis du calme dans mon âme. » Le poids de ma prison en est plus léger de » moitié. »

A cet adoucissement, le seul nécessaire pour son cœur, s'en joignirent bientôt d'autres, faits aussi pour le toucher et pour le fortifier. Après l'évasion du chevalier de L***, il lui fut permis de voir et l'aumônier du fort, ecclésiastique plein de ces vertus évangeliques, destinées surtout à la consolation des malheureux, et un jeune militaire, prisonnier aussi, officier dans le régiment du roi, et pour cela même, plus charmé de connaître M. Suard, plus empressé d'en obtenir l'amitié. L'aumônier devint l'intermédiaire fidèle et de la correspondance de M. Suard avec sa famille, et de l'argent que le père envoyait à son fils : pour les deux prisonniers ils ne se croyaient plus en prison dans les momens où ils étaient ensemble; et leurs promesses mutuelles, que le premier qui serait libre ferait rendre la liberté

à l'autre, n'avaient besoin d'aucun serment pour être sacrées.

Dans ce même temps encore, le gouverneur appelait quelquefois M. Suard à sa table; et deux jeunes personnes déjà assez grandes, leur mère assez jeune encore, formaient, pour un prisonnier de son âge, une société qui ne charmait pas ses peines, mais qui les adoucissait beaucoup. Elles arrivaient aussi à leur terme.

Le ministre de la guerre fut disgracié; et, sous un prince aussi peu disposé que Louis XV aux sévérités illégales et cruelles, les réclamations de la famille de M. Suard furent enfin écoutées, et sa prison lui fut ouverte dès qu'elles furent bien connues.

Près de sortir de son château-fort, espèce de cachot dans les airs et sur les flots; en s'éloignant de ces lieux où il avait tant désiré et tant souffert, où il s'était rendu maître des plus douces et des plus terribles passions par des études qui avaient leur délire comme leurs profondeurs; où, comme étouffé entre des verroux et des murailles, son âme et sa pensée s'étaient agrandies dans l'histoire des siècles et des peuples; dans ce moment, appelé par tant de vœux, à son enchantement se mêlaient des impressions qui ressemblaient à des regrets; de

ses yeux coulaient en abondance des larmes qui n'étaient pas toutes de joie. C'était comme ces adieux du Philoctète de Sophocle à son rocher de Lemnos; c'était ce mystère de notre sensibilité, qui, en nous exposant à tant de dangers et de douleurs, ne laisse pas seulement toujours l'espérance au fond de nos âmes, mais prête souvent un charme secret aux dangers et aux douleurs même. Le souvenir de ce moment et de tant d'émotions de son cœur, en apparence contraires, s'est souvent mêlé aux méditations de M. Suard sur l'homme, sur la morale et sur les beaux-arts. Il a toujours pensé que la théorie de certains philosophes, sur ce qu'ils appellent *les sentimens mixtes*, ou mêlés de plaisirs et de peines, recèle les plus importans secrets de la sensibilité humaine, ainsi que de tous les arts, de tous les talens dont la puissance et la gloire sont de nous attendrir pour nous rendre meilleurs et plus heureux.

Nul homme de lettres n'a jamais pu être plus exempt ou plus au-dessus que M. Suard de toute vanité littéraire; le *moi*, si sévèrement banni des écrits de Port-Royal, le fut plus naturellement, peut-être, de sa bouche et de sa plume. M. Suard, cependant, s'était beaucoup observé lui-même dans tout le cours de sa vie; il avait re-

tenu de bonne heure cette vérité si philosophique d'un vers de Pope : *l'étude la plus propre à l'esprit humain, c'est l'homme ;* et il savait que c'est en lui-même que chacun de nous peut le mieux chercher et le mieux connaître l'homme. Dans ses entretiens avec sa femme et ses amis intimes, il se plaisait à rappeler sa longue détention à l'île Sainte-Marguerite, comme l'époque à laquelle il était redevable de tout ce qu'on pouvait le plus estimer et aimer dans sa raison et dans son caractère ; et, sortant bientôt de lui-même, il ajoutait, ce qu'il n'eût pas voulu peut-être écrire et imprimer, qu'une histoire bien faite de toutes les prisons ne tiendrait pas beaucoup de place, mais en tiendrait une considérable dans l'histoire de l'esprit humain.

Cette espèce de paradoxe l'avait assez occupé pour recueillir et pour rapprocher quelques uns des faits qui peuvent en faire une vérité. Sans du tout sortir de son sujet, il remontait jusqu'à ces temps de la fabuleuse antiquité, où l'on trouve tant de véritable philosophie dans les fables, jusqu'à Prométhée, cloué sur son roc pour avoir dérobé aux dieux le feu du ciel, c'est-à-dire, la lumière des arts, et toujours dévoré des mêmes soucis, c'est-à-dire, des mêmes pensées : dans la Grèce éclairée, il s'arrêtait de préférence sur

Socrate refusant ses amis qui veulent ouvrir sa prison, et, sans aucune espérance de succès, composant son apologie, le plus sublime et le plus touchant des discours humains : dans la Judée, sur le fils de Dieu et de Marie, livré au jardin des olives, par un de ses apôtres, aux satellites des prêtres, et, de prison en prison, de juge en juge, traîné à la croix, comme pour réunir sur les cachots et les supplices, devenus sacrés, tous les regards du ciel et de la terre : dans Rome, sur Sénèque mourant, et, les quatre veines ouvertes, dictant à ses secrétaires les lois de la morale devenues celles des empereurs qui, depuis Nerva, trouvèrent leur félicité, pendant un siècle, dans la félicité de quarante nations qui était leur ouvrage.

Dans l'histoire moderne il s'arrêtait sur Christophe Colomb, découvrant un nouveau monde au sortir d'un cachot, et remis au cachot pour l'avoir découvert; sur Galilée, à genoux devant des cardinaux pour avoir expliqué mieux que Copernic les phénomènes des corps célestes ; sur Walter Raleig écrivant, les fers aux pieds, une des histoires universelles qui a le moins de pages et le plus de génie ; sur Voltaire composant à la Bastille le seul des chants de sa Henriade auquel il n'a jamais fait ni correction, ni changement ; sur Jean-Jacques

fuyant les sbires et les prêtres, et tenté de solliciter lui-même une prison perpétuelle où il pourrait penser à Dieu en oubliant les hommes : sur Frédéric II, prisonnier de son père, condamné au supplice de voir exécuter sous ses yeux deux hommes chers à son cœur, et fortifiant dans ce séjour affreux le génie qui devait être la gloire de son trône, de sa nation et de son siècle.

C'eût été là la grande histoire des prisons; elle eût été suivie de beaucoup d'anecdotes piquantes, comme l'histoire du siècle de Louis XIV, des anecdotes de sa cour. On y aurait vu les entreprises merveilleuses pour briser en silence les portes, les murs, les toits, les fondemens des cachots, pour descendre du haut des airs le long des ficelles et de leurs nœuds espacés comme des échellons; beaucoup d'ustensiles de cuisine inventés par ceux qui vivaient d'eau et de pain, et des lits voluptueux, par ceux qui couchaient sur la paille humide; des plans pour le paiement des dettes de l'Etat qu'on croirait rédigés par des Colbert, et qui l'ont été par des prisonniers pour dettes; les préaux transformés en jardins d'Armide par les enchantemens de l'amour; et sous les magnifiques ombrages de Sceaux, mademoiselle Delaunay, si spirituelle, si fière et si

tendre, regrettant la Bastille où elle n'avait guère vu son amant que de loin, où elle n'en recevait guère que des lettres : mille intrigues, enfin, qui enrichiraient les romans de l'abbé Prevôt, et plus d'une scène dont Molière aurait dit encore *cela est à moi.*

Un résultat de ces histoires et de ces anecdotes qui charmait M. Suard et qui a pu servir au marquis de Chatellux, son ami, pour ce livre *de la félicité publique* qui faisait celle de Voltaire, c'est qu'en arrivant aux âges modernes on découvre, dans les prisons les plus terribles, plus d'un signe de l'adoucissement progressif des gouvernemens créateurs de ces extrêmes sévérités. Christophe Colomb, sorti de son cachot, ose tenir toute sa vie les fers qu'il a portés suspendus comme des trophées aux murs de sa chambre, et on lui permet de les enterrer avec lui comme les plus beaux titres de son immortalité ; Walter Raleig épanche sur l'histoire du genre humain tous les sentimens de son âme libre et hardie ; et on le laisse écrire ; Voltaire passe de la Bastille à un dîné chez le régent, et lui dit, *monseigneur, chargez-vous si vous voulez de ma table, mais plus, je vous prie, de mon logement ;* Jean-Jacques, après avoir cherché et trouvé plus d'un asile dans l'Europe, revient à Paris comme à l'asile le plus sûr

et le plus doux, et toujours décrété, il reçoit, dans son troisième étage de la rue des Prouvaires, les hommages d'une grande partie de la France; les pontifes du Dieu qui fut prisonnier et crucifié, du haut de ses autels, par l'éloquence la plus sublime et la plus touchante, ouvrent les sources les plus fécondes de la charité, et les font couler incessamment, par les canaux les plus fidèles, des temples dans les prisons; les gouvernemens même, toujours si durs, ou par légèreté, ou par orgueil, touchés et attendris par une philosophie aussi pathétique que les évangiles, transforment les lieux de détention en ateliers et en écoles, y font pénétrer de toutes parts, l'air, le soleil, la salubrité, le travail, l'instruction et la morale, tout ce qu'ont de plus bienfaisant les sociétés, les lois et les lumières.

Ainsi parlait M. Suard; et, ce que nous remarquions le plus, c'était la force et la douceur de cette âme pour qui une détention si longue et si injuste était l'occasion de tant de vues profondes et piquantes, et pas d'un seul ressentiment, pas d'une seule plainte. Marmontel, qui, pour je ne sais quelle parodie du Cid, avait passé quarante-huit heures à la Bastille ou à Vincennes, lui racontait un jour son histoire avec des détails et des accens lamentables; et, voyant le peu d'émo-

tion qu'en recevait M. Suard, il ajoute : *mais c'est que vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'horreur dont on est saisi lorsqu'on entend de gros verroux fermant sur vous des portes de fer. — Mais si fait*, lui dit plus froidement encore M. Suard, *je puis m'en faire une idée. J'ai passé treize mois sous les gros verroux du fort Sainte-Marguerite. — Comment !* s'écria Marmontel, honteux et presque furieux, *vous avez été en prison treize mois, et vous me laissez parler de ma prison de deux jours !* Ils étaient très-liés depuis long-temps, et il ne lui en avait jamais parlé.

Qu'en retournant de l'île de Sainte-Marguerite à Besançon, l'âme de M. Suard était différemment affectée que lorsque, comme prisonnier d'Etat, il était conduit de Besançon à l'île Sainte-Marguerite ! Alors il aurait voulu ralentir tous ses pas, prolonger toutes les distances, ne jamais arriver. Escorté, mais non enchaîné, prisonnier, mais d'État, il aurait assez volontiers porté ce titre sur la route, pourvu que la prison n'eût pas été au terme. Au retour il était libre, ce qui valait encore mieux que la détention la plus distinguée ; déjà heureux, il volait au bonheur bien plus grand qu'il allait porter et trouver dans sa ville natale et dans sa maison paternelle. Le temps,

l'espace, il aurait voulu tout raccourcir, et tout lui paraissait d'une longueur infinie. En apercevant de très-loin encore les pointes des clochers de Besançon, les palpitations de son cœur sont prêtes à l'étouffer, et il précipite pourtant sa marche. De la distance d'une demi-lieue, il voit les chemins couverts d'une foule empressée, mais avec ordre et solennité. Il ne doute pas que ce ne soit une fête publique : c'en était une en effet. Ce dont il était loin de se douter, c'est pour lui qu'elle est célébrée, c'est au-devant de lui que la fête vient pour le prendre au milieu d'elle, pour le porter en triomphe dans sa ville et dans sa maison. Son frère bien-aimé, une foule de ses jeunes amis ouvrent la marche ; l'université tout entière, les citoyens les plus considérés de la province et de la capitale s'offrent ensuite ; son père et sa mère, les chefs de famille, dont les pas étaient moins ralentis par l'âge que par les émotions, fermaient le cortège. On avait préparé quelques discours : à sa vue et dans ses bras, plus de solennité, plus de paroles ; il n'y a que des cris et des larmes. On entend seulement au milieu des sanglots : *Il est l'honneur des auteurs de ses jours! il est l'honneur de l'université! il l'est de sa province!* Quelle glorieuse récompense

d'une conduite dont il avait été content, mais dont il était loin d'être fier et glorieux ! Quel triomphe ! et quoique embarrassé de son éclat, qu'il dut lui être doux d'en être honoré en présence de sa mère et de son père ! Qu'elle se faisait aussi honneur à elle-même cette ville qui, à cette époque, savait déjà sentir, distinguer et récompenser de la sorte l'élévation de l'âme dans un jeune homme dont elle était l'unique noblesse !

Tant de témoignages d'une si haute estime, d'un intérêt si tendre, garantissaient assez à M. Suard que, comme médecin, comme avocat, comme professeur de l'université, il pourrait acquérir aisément et honorablement dans son pays tout ce qui lui manquait de fortune et tout ce qu'il en ambitionnait ; mais son choix à Besançon était renfermé dans ces trois états, et aucun des trois ne pouvait lui convenir. Ses lectures de l'île Sainte-Marguerite, d'autant plus profondes qu'elles étaient moins variées, lui avaient fait connaître toutes les jouissances attachées aux recherches philosophiques lorsqu'on y cherche, non l'éclat et le bruit, mais des vérités utiles aux peuples et à ceux qui les régissent ; et son goût, l'opinion de sa famille, celle de ses

concitoyens, tout le porta à la condition des gens de lettres, l'une des premières de la société lorsqu'ils se consacrent à la vérité comme les médecins à la santé. M. Suard ne tarda pas à se rendre à Paris.

LIVRE II.

Même par des sacrifices qu'il n'aurait pas voulu recevoir, la famille de M. Suard n'aurait pas pu lui donner les moyens de vivre à Paris avec cette indépendance sans laquelle un homme de lettres, surtout avec une âme élevée, perd la propriété de son temps, c'est-à-dire, de sa vie; sans laquelle il est ravalé à des travaux qui ne sont ni de son choix, ni de ses inspirations, ni, par conséquent, de son talent. Combien cette funeste position en a étouffé ou dégradé!

Il est plus d'un exemple de savans qui, avant leur trentième année, ont publié ou conçu leurs plus brillantes créations: mais les plus beaux ouvrages littéraires de tous les siècles ont été publiés après cinquante ans; et c'est une vérité d'expérience, qu'avant quarante, l'homme tout entier n'existe pas, qu'il ne peut par conséquent connaître et peindre ni lui ni les autres; qu'il manquera à ses tableaux de l'homme et de la société des traits et des caractères toujours les derniers vus parce qu'ils sont les plus profonds, les plus

vastes et les plus importans. A cette hauteur de la vie, le passé et le présent se touchent et s'éclairent dans la mémoire ; et l'avenir, qui n'a que des répétitions à faire, se devine aisément. Jusqu'à cet âge, pour l'homme de lettres pauvre qui a donné quelques soupçons fondés de génie, il faudrait, en quelque sorte, deux miracles pareils à ceux qui, dans les déserts d'Oreb et de Sinaï, faisaient descendre la manne du ciel pour nourrir le peuple hébreu, et faisaient durer quarante ans le même habit, la même chemise et la même sandale. Des âmes généreuses, intermédiaires naturelles de la Providence, en prennent la place. Il est des La Sablière et des Hervey. Mais ce qui allait très-bien au génie de La Fontaine, logé, nourri, vêtu si naïvement et si noblement par des amis riches, n'aurait pas été également d'accord avec le génie de Corneille et de Racine, et aurait été en contraste avec celui de Molière, qui faisait très-bien ses affaires en écrivant le misanthrope et le tartufe, qui peignait l'avare et nourrissait les pauvres.

Une personne distinguée, à laquelle M. Suard était recommandé, ne tarda pas à lui procurer, dans les bureaux de M. Peyre, riche financier, une de ces places de surnuméraire qui sont presque

toujours des travaux sans traitement, et quelquefois un traitement sans travail. La première condition était incompatible avec la pauvreté de M. Saard; la seconde ne pouvait prendre longtemps à sa délicatesse; et, comme le travail promis tardait à venir, il refusa assez vite de recevoir douze cents francs, quoique le don s'appelât *traitement*.

Ce court intervalle sans soin du lendemain, il le mit à profit pour se fortifier dans la langue anglaise: aucun Français, peut-être, ne l'a possédée mieux, quoiqu'il ne l'ait jamais parlée, même après trois voyages en Angleterre. On sait qu'une très-grande partie du vocabulaire de cette langue est composée d'emprunts ou de larcins faits aux vocabulaires des langues anciennes et modernes; sa syntaxe, ses constructions, ses idiotismes, cependant, au milieu de tant de vols faits à toutes les langues, la rendent si différente de toutes celles de l'univers, par les formes qu'elle donne à la pensée, qu'on est tenté de prendre l'esprit anglais pour un autre esprit humain formé à part. Par une autre singularité qui étonne beaucoup, et qui pourrait n'être pas très-difficile à expliquer, l'audace de ses idées et de ses expressions paraît impatiente de tout frein et de toute règle, et

ses méthodes sont pleines de doutes et d'hésitations, on le croirait d'un génie timide et tremblant. Le goût anglais dans la passion, comme dans la logique et dans le raisonnement, cherche à saisir les nuances les plus fugitives, et même les plus invisibles. Frappé de ces caractères, qui tout est original, M. Suard voulut approfondir la langue anglaise, dans les analogies et dans les disparates de son vocabulaire, dans celles de ses constructions et de ses idiotismes, qui font prendre et suivre à la pensée des routes partout ailleurs inconnues. On l'a entendu discuter avec d'illustres écrivains anglais, avec des orateurs célèbres de la Chambre des communes et de la Chambre des pairs, les plus fines délicatesses de leurs expressions nationales, les scrupules si minutieux et si respectables de leur législation civile et criminelle; on a vu plus d'une fois ces témoins si éclairés de leur propre idiome, surpris de la sagacité, prendre note de ses observations sur leurs portefeuilles. M. Suard aurait pu fournir au Dictionnaire de Johnson d'aussi bons articles qu'au Dictionnaire de l'Académie Française. Il ne sera difficile de le croire que parce qu'on oublie combien il est ordinaire que les plus étonnantes singularités d'une langue échappent à ceux qui la parlent dès le berceau,

et se rendent plus sensibles aux étrangers qui l'étudient avec un peu de philosophie.

Au moment de cette étude de M. Suard, qui a eu plus d'une heureuse influence sur son esprit et sur son sort, paraissait à Paris une de ces feuilles anglaises de format plus grand que nos in-folio, et d'impression beaucoup plus serrée que ce qu'on appelle aujourd'hui *édition compacte*. Depuis que Voltaire et Montesquieu avaient publié sur les Anglais, l'un ses lettres, l'autre les deux chapitres de l'Esprit des Lois, on était singulièrement avide, en France, de tout ce qui pouvait se penser, se passer, se faire, se dire, se rêver en Angleterre. Si un télescope comme ceux d'Herchel et un cornet acoustique de la même portée avaient existé à cette époque, ils auraient été dirigés sur l'Angleterre plus souvent encore que sur la lune et les autres corps célestes. L'enthousiasme était à la fois une admiration profondément raisonnée, et une manie. L'énorme feuille avait donc du succès, et, pour qu'elle en eût davantage, l'imprimeur-libraire la confia à M. Suard. Personne ne pouvait lire tout ce qui y était entassé un peu *pêle-mêle*, les élections, les Chambres, les tavernes, les toasts, les brigands et leurs vols pacifiques, les spectacles et les jurys, Garrick et Wilkes, les combats

à coups de poing et ceux des escadres qui couvraient toutes les mers, etc., etc., etc. Les lecteurs se partageaient les articles suivant la diversité de leurs besoins, de leur curiosité, de leur caprice. M. Suard seul les lisait tous, parce qu'il devait tous les traduire. C'était à peu près comme s'il eût vécu la moitié du jour au milieu de Londres. Il y gagnait assez pour vivre indépendant à Paris, dans les meilleures sociétés; et le parallèle de l'esprit, des usages, du ton des deux premières capitales de l'Europe, se trouvait tout fait, pour lui, dans ce qu'il traduisait le matin, et dans ce qu'il voyait le reste de la journée.

Un pareil travail, pour être bien fait par un Français, exigeait une foule d'éclaircissemens qui ne pouvaient se trouver dans la grande feuille anglaise. M. Suard les cherchait dans les meilleurs écrivains anglais, historiens, poëtes, philosophes, jurisconsultes, romanciers. Voilà la première source de sa connaissance de l'Angleterre, si détaillée, si variée, si exacte, et qu'il porta dans le cours de sa longue vie à une si rare perfection. On a dit d'un savant qui a écrit sur les lois et sur les mœurs de Lacédémone, de Craïus, je crois, que, s'il avait pu remonter le long des âges à la Sparte d'Agis

et de Cléomènes, il aurait pu, en arrivant, se promener au milieu des rues, des temples et des places sans demander le chemin à personne. L'exagération eût été moins forte parlant de M. Suard, descendu pour la première fois sur la grève de Douvres.

Pour bien connaître quelqu'un dans ce qu'il a de meilleur, il faut le connaître encore dans ce qu'il a de moins bon; et cela se touche assez souvent. Si, par exemple, M. Suard a eu quelque atteinte d'orgueil, c'est par sa confiance imperturbable dans les connaissances ainsi acquises sur la Grande-Bretagne. Dans les questions sur l'Angleterre, il prenait toujours la parole, et il avait même l'air de prendre le fauteuil de président. Voltaire et Montesquieu exceptés, non-seulement il n'aurait de confiance cédé à personne, mais il n'aurait donné longuement à personne une attention suivie et mêlée de doutes. Cette politesse qui lui était si naturelle, et que lui-même devait aimer comme la grâce de son esprit, lui devenait pénible et difficile. C'est là qu'il fendait un cheveu en quatre, et qu'il ne le trouvait pas encore assez fendu. L'effet le plus ordinaire sur lui de la lecture de Delolme, qu'il estimait beaucoup, était de diminuer cette estime, et de lui faire reprendre un travail sur

le même sujet, commencé depuis long-temps. S'il l'eût achevé, nous aurions deux commentaires excellens des deux chapitres si fameux de Montesquieu, et celui de Delolme obtiendrait assez d'honneurs en soutenant le parallèle. J'ai vu les matériaux de M. Suard; ils étaient immenses et bien ordonnés : sa veuve ne les retrouve pas : que sont-ils devenus ? Il est possible que, dans nos tourmentes révolutionnaires, il ait craint de jeter une étincelle de plus sur tant de passions, et qu'il ait fait lui-même le sacrifice du plus important de ses travaux, du plus longuement suivi.

Heureux de trouver dans des travaux faciles les moyens de vivre indépendant à Paris, et ceux de s'approprier les trésors de tous les génies de l'Angleterre, M. Suard se vit dans la position la plus favorable pour observer et pour juger la littérature française, qui, à ce moment, n'était pas seulement celle de la France, mais de l'Europe.

On entrait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle : dans la première s'étaient préparés sans bruit, et dans la seconde se développaient déjà avec éclat, avec beaucoup de présages glorieux et quelques-uns d'alarmans, des talens, des principes et des systèmes qui, en bien ou

en mal, devaient tout changer sur la terre.

Tous les peuples ensemble de l'antiquité pour ouvrir et pour fermer les siècles n'avaient qu'un demi-dieu, Janus : la seule France littéraire pour fermer le dix-septième siècle et ouvrir le dix-huitième a eu trois grands hommes, Fontenelle, Montesquieu, Voltaire.

Le premier, dans l'ordre des temps, Fontenelle, dans sa longue vie partagée presque par égales moitiés entre les deux siècles, scandale de l'un et lumière de l'autre, avait été traité par les Racine, les Boileau et les La Bruyère, comme les Trissotins et les Vadius par Molière ; quarante ans après il eut dans *le Temple du goût* non la première place, mais la plus brillante.

Et les épigrammes de ses plus illustres contemporains du dix-septième siècle et l'admiration de ses contemporains les plus grands du dix-huitième, s'expliquent bien peu par ces agrémens de son style, toujours trop recherchés pour être des grâces, et toujours trop piquans pour ne pas leur ressembler. On ne peut expliquer cette étonnante destinée que par les attributs éminens de son esprit, trop étrangers à son premier siècle, et devenus, par lui, ceux du second.

La question si les oracles du paganisme avaient été rendus par les démons ou par les prêtres

n'offrait, par elle-même, ni assez de doutes, ni assez d'intérêt à un philosophe pour engager Fontenelle à la traiter; mais Wandale, en la traitant en érudit, y avait répandu avec profusion les faits les plus importans de toute l'histoire du paganisme; et, dans cet ouvrage d'un médecin hollandais, Fontenelle découvre aisément les matériaux d'une histoire de l'esprit humain sous la double puissance d'une imagination qui sait tout feindre, et d'une religion qui fait tout croire.

Il s'empare de tant de textes, de tant de faits qui n'ont plus besoin ni d'être cherchés, ni d'être vérifiés : tout son travail est borné à l'action de son esprit si pénétrant, si lumineux, et il écrit l'histoire des oracles, c'est-à-dire, l'histoire des temples dessinés par le génie du sacerdoce plus encore que par celui de l'architecture, destinés à exercer sur la vue, sur l'ouïe, sur l'odorat, des séductions que la crédulité ne peut ni combattre, ni même soupçonner dans ce qu'elle adore; l'histoire des prêtres qui étudient les langues, pour les rendre non plus précises, mais plus vagues; non pour éviter les équivoques, mais pour les multiplier, et s'en faire un art savant d'illusions et de mensonges; l'histoire des peuples enivrés de superstitions sous de tels pontifes, et sans cesse errans

autour des parvis et des sanctuaires pour y chercher le dieu ou la prêtre, la statue de marbre ou de bronze qui peut le mieux leur révéler leurs destinées futures.

Tant d'objets créés par l'imagination et qu'elle idolâtre alors même qu'elle en est épouvantée, semblaient ne pouvoir être tirés que par elle; mais comme s'il en eût pu redouter le tranchement, c'est à la tête de son histoire des oracles que Fontenelle pose le principe, *qu'il ne faut donner dans le sublime qu'à son corps défendant*; c'est d'ouvrage qu'il a écrit avec la simplicité la plus sévère; mais son style a beau proscrire et écarter l'éloquence; les faits tout nus, dans un tel sujet, en donnent toutes les impressions, comme ces pages de Bossuet devant lesquelles semble trembler la nature humaine. Les émotions, dans Bossuet, naissent de son style; dans l'Histoire des oracles, des lumières qu'y jette Fontenelle.

Copernic et Galilée avaient dès long-temps expliqué les mouvemens diurnes et annuels de notre globe et de ceux dont les clartés errent sur nos têtes; mais quoique cette magnifique découverte ne pût plus être contestée par aucun savant, presque pour tous les esprits elle était aussi profondément cachée dans les sciences qu'elle l'avait été dans la nature. Ce qui paraissait

impossible, surtout, c'était de rendre sensible à tous des vérités qui commencent par révolter tous les témoignages des sens. Fontenelle osa l'entreprendre. Il cherche et il trouve sous nos yeux, à nos pieds, des faits d'une ressemblance parfaite avec des phénomènes célestes que des millions de demi-diamètres de la terre séparent d'elle. Genre de traduction toute nouvelle des faits par des faits, des faits savans par des faits vulgaires, et tandis que ces analogies et ces traductions, mieux encore que les télescopes, ouvrent à notre courte vue l'immensité des cieux, les cieux abaissés, pour ainsi dire, à la voix familière de Fontenelle exécutent devant lui leurs mouvemens et leurs lois, comme la pendule de sa cheminée dont il touche tous les ressorts. Dès ce moment, Fontenelle n'a plus à triompher des sens; il s'en aide. Il n'a plus besoin de démontrer; il montre. Une science hérissée de calculs, transformée en tableaux, enchante l'ignorance qui la comprend, étend à l'infini le champ usé des vérités et des fictions poétiques, et agrandit la création de nouveaux mondes.

La plus haute des sciences, ainsi descendue sur la terre, déjà unie aux talens du goût et tout près d'être populaire, persuade aisément à tous qu'une Académie des Sciences est devenue aussi néces-

saire à la France que son Académie Française : elle en avait déjà une, mais organisée sans soin, sans conceptions, sans grandeur et sans amour. On la réorganise sur les vues principalement de Fontenelle; et celui de tous les Bourbons qui aurait le plus ressemblé à Henri IV, si les goûts trop dominans de Henri n'étaient pas devenus les vices de Philippe, le Régent en offre la présidence perpétuelle à celui qui en était le vrai fondateur. On connaît la réponse de l'auteur des Mondes, *Monseigneur, ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes égaux.* C'est un sentiment élevé exprimé avec délicatesse; ce ne pouvait être de la modestie. Parmi les savans les plus communs il n'en est pas un qui ne soit capable d'être un assez bon président perpétuel. Ce qui était difficile, et qui sera toujours glorieux, c'était d'être le secrétaire de l'Académie, et, sous cet humble nom qui ne réveille que l'idée d'un serviteur, de lui rendre des services assez grands pour être les plus beaux titres de la gloire de l'Académie et de celle de son secrétaire; Fontenelle ne refuse pas le secrétariat comme la présidence. A cette époque où, pour la première fois, et la France et une partie de l'Europe se passionnaient pour les sciences comme on l'avait été successivement pour l'érudition, pour le bel esprit et pour les talens de l'imagination, deux espèces d'hommes

très-différens devaient composer les compagnies savantes : la même passion concentrée sur les mêmes objets devait produire un petit nombre de génies transcendans et un grand nombre de savans peu lumineux ; un secrétaire devait comprendre les premiers et faire comprendre les seconds : de là deux tâches très-distinctes pour Fontenelle ; les mémoires de l'Académie et les éloges de tous les académiciens : dans les éloges est le plus grand mérite littéraire ; dans les mémoires est le plus grand service rendu aux sciences.

Entre tous les savans que la passion de la vérité, presque aussi sainte que la vertu, répandait sur les continens et sur les mers des deux hémisphères ; qui multipliaient de toutes parts les recherches, les observations, quelquefois les découvertes ; plusieurs, possédés par leur science plus qu'ils ne la possédaient, ne voyaient rien au-delà ; totalement étrangers à l'art d'écrire, ils exprimaient très-mal ce qu'ils savaient le mieux : Fontenelle leur prête à tous sa plume, et avec elle cette connaissance des facultés et des lois de l'esprit humain qui en est la plus forte et la plus longue lumière, qui trace des lignes de communication d'une science à l'autre, et de toutes ensemble avec tous les besoins des sociétés hu-

maines; cette précision et cette clarté continuelles qui font de l'expression d'une seule idée le germe de cent autres; ce style qui ramène l'art de penser à l'art de voir; cette philosophie, enfin, qui est pour les sciences ce qu'est pour la nature cette âme du monde par qui seul tout se meut, tout végète, tout vit, tout croît dans l'univers.

Les éloges des savans, avec la même philosophie, ont d'autres beautés et toutes trop neuves pour être toutes irréprochables; mais, malgré les reproches faits tant de fois à quelques phrases, ces éloges, la plupart si courts, sont un des monumens les plus glorieux des sciences de l'Europe et de la littérature française; ils ont été reconnus, par le goût même le plus sévère, comme les modèles les plus parfaits de cette finesse trop souvent nécessaire pour saisir les vérités profondes et pour les exposer avec clarté. La gloire même de Newton parut plus universelle après que Fontenelle l'eut proclamée. En peignant le génie des savans, il embellit, il étend leur gloire, sans jamais faire remarquer ni même soupçonner ce qu'il leur prête; le ravissement de sa gloire est de se perdre dans celle des sciences. Ces hommes qu'il fait tant admirer, il les fait aimer encore davantage : les singularités qui les distinguent du monde, et dont le monde aime tant à rire,

il les rend touchantes en les faisant sortir de l'innocence de leurs âmes et de leur vie : ce qu'ont été, dans l'antiquité, les hommes illustres de Plutarque, les savans de Fontenelle le sont dans les temps modernes : ce sont les deux recueils qui honorent le plus l'espèce humaine.

En étudiant les lois pour n'être que président à mortier du parlement de Bordeaux, Montesquieu se sent appelé à être le législateur des nations : il n'a guère fait que trois ouvrages et aucun des trois ne semble apprécié lorsqu'on a dit ce sont trois chefs-d'œuvre. On croit sentir, dans ces compositions comme dans beaucoup de pages de Tacite, quelque autre art que celui de penser et d'écrire.

La première n'est annoncée par son titre de *Lettres persanes* que comme un roman : et lorsque tout persuade encore que ce n'est pas autre chose, déjà dans les lettres du maître d'un sérail d'Ispahan, dans celles que lui écrivent trois ou quatre de ses femmes, dans celles de deux ou trois eunuques noirs ou blancs, respire, éclate un génie qui ne ressemble à aucun de ceux du grand siècle et qui doit les surpasser tous.

Éclairé de toutes les lumières orientales, le cœur plein des vertus qui naissent d'une raison

perfectionnée, Usbeck qui, dans son sérail, a prévenu l'amour par l'amour même et l'a éteint dans ses plaisirs, au seul souvenir des femmes dont il s'éloigne, est dévoré de toutes les flammes de la jalousie; il ne parle que de verroux et de poignards.

A la distance d'Ispahan à Paris ses femmes regrettent non ses vertus, mais sa beauté; elles l'entretiennent, pour le rappeler, non de leur tendresse, mais de leurs désirs. C'est par la pudeur, dont on aurait pu faire l'une des grâces, que les femmes ajoutent, ailleurs, à leurs charmes; là, c'est en se peignant en proie à tous les feux qu'Usbeck ne peut plus satisfaire.

Leur mutilation a fait plus perdre encore aux eunuques la bonté de l'homme que sa puissance. Ils ne sont consolés qu'en rendant impossible autour d'eux les jouissances dont le fer les a rendus incapables. C'est l'ange dégradé devenu démon; et le chef des eunuques noirs d'Usbeck n'est pas moins sublime que le satan de Milton.

Quelles peintures! en trois coups de pinceau, c'est toute l'Asie.

Et quand ces Asiatiques sont dans les salons de Paris qui ressemblent si peu aux sérails d'Ispahan; quel changement dans le pinceau sans qu'il ait changé de main! quel contraste entre le tableau

de *ces harems*, de ces prisons de la beauté où tout est dans le silence et dans la terreur pour les voluptés d'un homme qui n'a plus de désirs, et le tableau de ces cercles de la régence où l'hymen, pour être plus l'amour et le bonheur, paraît non-seulement sans chaînes, mais sans nœuds, où la galanterie promet avec tant de grâce, à tous les instans, ce qui n'a que quelques instans réels et toujours fugitifs.

Molière et La Bruyère écrivant à l'époque où les mœurs, les manières et les prétentions de tous les états devenaient nouvelles et n'étaient pas fixées encore, profitent avec tout leur génie de ce moment où les vices et les ridicules s'offraient avec une naïveté très-commode pour leurs peintres; le même avantage se présente à Montesquieu : long-temps fixé sous Louis XIV, le caractère national se décompose dans les revers et dans la vieillesse de ce monarque ; il cherche à se recomposer sous le régent. Les vices et les travers ne savaient pas encore se cacher du temps de Molière et de La Bruyère : ils ne veulent plus se cacher du temps de Montesquieu ; leur audace rend au peintre le même service que leur naïveté ou leur maladresse; et l'auteur des Lettres persanes n'a pas toujours besoin de toute sa profondeur ; mais il a besoin, ce qui est si difficile, d'être

vivement frappé de ce qu'il a tous les jours sous les yeux. Les observateurs des phénomènes de la nature, ont, pour interroger et même pour prévoir les variations de l'atmosphère, des instrumens plus sensibles que les organes de l'homme ; en se faisant Persan pour peindre nos mœurs, Montesquieu s'est aussi comme donné des organes tout neufs et plus sensibles que ceux que l'habitude de nous voir avait pu émousser : aussi, parmi les peintres de la France au dix-huitième siècle, Montesquieu est-il le seul qu'on puisse élever avec gloire pour lui à un parallèle avec Molière et La Bruyère : s'il fait moins rire que le premier, s'il surprend moins que le second, il éclaire plus que tous les deux ensemble.

Sous la régence les opinions avaient pris aisément plus d'importance que les mœurs régnantes. On cherchait des bases nouvelles même pour la morale ; on en voulait une qui fût moins sévère pour les peuples, et moins indulgente pour les rois ; et combien, dans ces recherches, les Lettres persanes sont supérieures à tout ce qui les ont précédées et suivies ! Montesquieu a rendu plus d'un hommage sincère aux grandeurs personnelles de Louis XIV ; et le portrait le plus terrible de Louis XIV sera toujours celui qu'en a tracé Usbeck.

Ce talent qui, sans quelques traits du caractère français que Montesquieu mêle toujours à son génie, ressemblerait à Tacite quand Tacite est le plus beau, porte les Persans de Montesquieu à des études historiques de tous les âges et surtout de l'antiquité; et les comptes qu'ils s'en rendent les uns aux autres, deviennent, dans un petit nombre de pages, les discussions les plus profondes et les tableaux les plus sublimes de l'histoire universelle. Voyez cette lettre où les Tartares sont représentés sur les plateaux les plus élevés du nord de l'Europe et de l'Asie, comme les pères et les fléaux, les créateurs et les destructeurs de toutes les nations, depuis l'orient de la Chine jusqu'à l'occident de l'Italie; voyez ces Lettres sur la population du globe, qui, si elle n'est pas toujours partout décroissante, comme Usbeck le suppose plus qu'il ne l'établit, se déplace au moins avec certitude dans le cours des siècles, comme l'océan qui, dans sa marche inaperçue, couvre et abandonne tous les continens.

De telles considérations sur l'histoire mènent nécessairement aux plus hautes vues de la législation.

Le morceau sur les Troglodites n'est pas, comme le dit d'Alembert, *le tableau d'un peuple vertueux, devenu sage par le malheur*; c'est l'his-

toire d'une petite tribu, que de tardives et heureuses inspirations de la nature font sortir de la condition des animaux les plus bruts; qu'elles guident par la seule lumière du sentiment aux vertus les plus touchantes de l'égalité et de l'humanité : oubliant ce guide céleste, la tribu cherche un plus grand bonheur, tantôt dans l'indépendance du sauvage, tantôt sous des lois et sous des maîtres; et toute sa félicité s'évanouit avec ses vertus. Dans une vingtaine de faits tous naïfs et pathétiques, c'est l'analyse la plus lumineuse du but, des principes et des résultats inévitables de l'existence sociale. Non, le Portique, dont d'Alembert a dit que ce morceau était digne, ne nous en a point transmis qui ait ainsi donné à la plus simple raison les caractères les plus touchans et les plus religieux. Les nations qui ont tant de cultes divers, si elles avaient un culte social, devraient, sans doute, graver l'histoire des Troglodites sur leurs autels, et la lire aux grandes solennités comme l'évangile des vertus et de la morale sociale.

Tout ce qui porte des couronnes sur la terre reçoit des leçons plus directes encore, plus personnelles dans ces cinq ou six Lettres persanes, parallèles admirables des monarchies de l'Asie et de celles de l'Europe. A trente ans, Montesquieu voit et fait voir déjà, aussi distinctement qu'à

soixante, que, dans les monarchies de l'Europe, la puissance modérée et arrêtée par les mœurs, par les opinions, par les coutumes toujours citées, par des priviléges toujours réclamés, par les corps dépositaires des lois, souvent écoutés, trouve sa sûreté la plus grande dans tout ce qui la divise et la limite ; qu'en Asie, où il n'y a de devoirs que pour les peuples, de droits que pour les princes, l'envahissement universel, auquel on n'a laissé pour bornes que des révoltes continuelles, réunit sur la même tête tous les pouvoirs et tous les dangers.

Quel cercle immense et toujours varié de peintures, de vues et de vérités !

Personne ne pouvait s'attendre, par le titre de l'ouvrage, qu'à quelques couleurs locales de la Perse et de la France ; et tous se voient transportés au milieu de l'univers et des siècles : les esprits les plus éloignés par le genre de leurs études, par l'opposition de leurs goûts et de leurs états, se rencontrent, pour la première fois, avec enchantement, sur le même ouvrage. Ceux qui, dans leurs lectures, n'aimaient qu'à sentir, et ceux qui n'aimaient qu'à penser, sont étonnés, les uns de voir sortir tant de lumières du tableau des passions, les autres tant de sensations nouvelles des profondeurs des plus vastes pensées. Ce

fut le succès le plus universel de notre prose, comme le Cid l'avait été de nos vers : et c'est ce que signalent très-bien les deux mots si connus, l'un de la nation, *cela est beau comme le Cid*, l'autre de tous les imprimeurs-libraires de la France, *faites-nous des Lettres persanes*.

On a dit que celui à qui tout est possible, à l'exception de ce qui est contradictoire, que Dieu avait réuni tous les empires dans le seul empire romain comme pour en faire plus commodément et plus rapidement sa Cité ! On pourrait croire aussi que Rome devint la capitale du monde pour que Montesquieu, dans les causes de sa grandeur et de sa décadence, trouvât celles des destinées humaines. A mesure qu'on lit ce petit volume et ce grand ouvrage, on croit entrer et s'avancer dans l'un de ces temples consacrés par les anciens au maître des dieux et des hommes, au destin ; on croit voir les immuables décrets de cette puissance toujours muette, gravés sur deux ou trois colonnes éternelles ; et dans l'ouvrage de Montesquieu, aussi fidèle représentation des causes que des événemens, le destin n'est pas la fatalité : *DE LA RAISON, DE LA LIBERTÉ* et *DE LA VERTU* naissent nécessairement tous les biens ; *DE LA FOLIE, DE L'ESCLAVAGE* et

DES VICES naissent nécessairement tous les maux : tout ce qui est plus fort que lui peut commander aux actions de l'homme ; rien hors de lui ne peut entraîner sa volonté. Il s'égare, s'il est aveuglé ; s'il s'éclaire, il se guide. C'est dans lui-même que sont le temple et ces trois colonnes de la raison, de la liberté et de la vertu où sont gravées les conditions et les lois de ses destinées heureuses ou malheureuses. Demandez-le aux Romains, s'écrie Montesquieu, après qu'il a fait sortir de toute l'histoire du plus grand peuple qui ait paru sur la terre la plus grande leçon qu'ait jamais reçue le genre humain.

Corneille avait peint quelques Romains ; Montesquieu a peint et expliqué Rome toute entière ; il l'explique et la peint avec le génie de Tite-Live sous la république, sous l'empire, avec celui de Tacite, et à l'irruption des barbares, de la théologie et de la bigoterie, avec un génie qu'il n'a jamais pu ni emprunter, ni prêter à personne. *L'empire*, dit Montesquieu, *réduit aux fauxbourgs de Constantinople, finit comme le Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.* Dans la décadence du sujet, l'écrivain est loin de perdre quelque chose de sa grandeur : comme ces fleuves du Nouveau-Monde, toujours plus vastes, plus profonds dans tout leur cours, et qui

à leurs embouchures semblent disputer d'immensité avec l'Océan, le génie de Montesquieu, lorsqu'il quitte les Romains, s'étend sur tous les siècles et sur tous les climats pour en expliquer ou pour en changer les lois.

L'envieux, a dit Gravina, n'est pas libre, c'est un esclave que le génie traîne à sa suite. Combien, après les deux succès des Lettres persanes et de l'ouvrage sur les Romains, une création telle que l'Esprit des Lois (*prolem sine matre creatam*), dût exciter les fureurs de l'envie! Si on rendait justice à ce livre, si on en profitait surtout, on devait en reconnaître l'auteur pour le premier des humains. Qui pouvait y consentir?

Dès son apparition et pourtant sans nom d'auteur, la ligue fut universelle; elle n'est pas encore entièrement dissipée.

On le décrie par l'éloge comme par la critique: on en loue à l'infini l'esprit pour faire entendre qu'il a traité des lois sans science et sans génie. On dit aux grands, il est républicain; on dit au peuple, il est aristocrate. Pour des pays où il n'y a aucune vraie liberté politique, il approuve quelques priviléges, comme barrières au pouvoir absolu d'un seul: on l'accuse de consacrer universellement les priviléges parce qu'il est privilégié lui-même. Il a beau dire que les priviléges de ce

genre sont comme ces grains de sable et ces brins d'herbe sur lesquels se brise la fureur des mers ; on feint de ne pas le comprendre.

On veut qu'il ait séparé son cœur de ces âmes républicaines de l'antiquité dont nul pinceau antique ou moderne n'a fait adorer les vertus autant que le sien ; on veut qu'il se soit uni de cœur et d'esprit, à ces hommes de toutes les cours dans tous les temps, à ces modèles éternels de la bassesse, de l'orgueil, de la cupidité et de la paresse, dont il trace des portraits qui font plus frémir d'effroi que les vers les plus sanglans de Juvénal.

Jamais un livre de philosophie, avant l'Esprit des Lois, n'avait été fondé sur tant de faits des peuples sauvages, barbares, civilisés, anciens, modernes ; l'univers et le genre humain, avec tous leurs âges, comparaissent dans toutes les lignes pour lui servir de témoignage : ce que Bacon avait fait avec tant de succès pour les sciences naturelles, est précisément ce que Montesquieu a fait pour les sciences politiques ; il les a rendues expérimentales ; et, cependant, de même qu'on l'accuse, à la fois, d'être athée et d'être déiste, on lui reproche, à la fois, de fonder ses principes sur les faits et de plier les faits à ses principes et on ne remarque pas ce qu'il est si facile de remarquer, que les faits, soit lorsqu'ils ont fait le

malheur des peuples, soit lorsqu'ils ont fait leur bonheur, servent également à quelques progrès de l'art social, les premiers en signalant leurs erreurs, les seconds en démêlant toute leur sagesse.

Il faut que le seul homme qu'on pût lui égaler ou lui préférer commence, pour Montesquieu, la justice des siècles par un seul mot; et ce mot est assez sublime pour resssembler beaucoup aux grandes pensées de Montesquieu.

Depuis que ce mot a été prononcé et répété partout où l'on pense, on a pu prévoir ou que l'Europe irait bientôt s'ensevelir à jamais dans les gouffres du despotisme de l'Asie, ou qu'elle ne tarderait pas à être toute entière constituée aussi librement et plus régulièrement que l'Angleterre.

Et dans cet esprit des lois dont les vérités sont d'un ordre auguste, mais austère, quel charme de style, très-souvent, plus souvent encore quelle élévation, quel éclat! Dans ce livre des législateurs se rencontrent les pages, je ne dis pas les plus éloquentes, mais les plus sublimes de la langue française. Le portrait de Cromwell, si souvent cité et si beau, n'a pas la moitié des beautés du portrait de Charlemagne : il semble que comme l'Eternel, Montesquieu ait mis toute sa puissance dans la parole.

Dans le même temps, Voltaire, dont tous les

genres de littérature et de philosophie ne pouvaient contenir le génie, volait d'un genre à l'autre, et portait dans tous les vérités dont l'esprit humain a le plus besoin, et les émotions qu'il aime le mieux à recevoir. Tout ce qu'il touchait s'agrandissait et s'enrichissait. La scène tragique qui, par les sujets, semblait appartenir à trois ou quatre nations exclusivement, s'ouvrait, dans les pièces de Voltaire, aux peuples des deux hémisphères, et tous, sous des vêtemens poétiques, étaient peints des couleurs les plus vraies de leurs climats, de leur histoire, de leurs fables et de leurs mœurs : pour rendre l'action plus touchante, il la rend plus terrible, et pour qu'elle soit plus terrible, il la rend plus merveilleuse : il fortifie tous les effets les uns par les autres : avec les cris des passions sortent de l'âme des personnages ces cris de la nature et de la conscience qui, sous les dais, sur les trônes et sur les autels, font pâlir les oppresseurs et les imposteurs. En devenant plus pathétique la tragédie est devenue encore une école et une défense du genre humain.

Il était comme interdit au génie français d'aspirer à la gloire de l'épopée : rien dans l'histoire et dans les fastes des âges modernes ne paraissait non plus assez digne de ce magnifique genre ;

on ne croyait trouver de sujets épiques qu'à la naissance du monde ou de l'histoire, qu'à ces éloignemens religieux des temps où les races des dieux et des hommes n'étaient pas encore entièrement séparées, et il fallait en outre chercher encore plus d'une autre espèce de merveilleux hors du monde réel. Voltaire, si éminemment Français, prend pour le héros de son épopée un prince, peu s'en faut notre contemporain; et jamais caractère ni plus héroïque, ni plus plus aimable, ni plus grand ne parut dans les fables, dans les histoires, dans les épopées. Son plus grand merveilleux, il ne le cherche point hors des mondes réels; il en trouve de plus épiques dans les phénomènes visibles à tous, dont Newton a découvert les lois : ce que Newton a calculé, Voltaire le chante; ses chants resplendissent d'images et d'harmonie, comme ceux d'Orphée et d'Homère; et si sa fable, au lieu de n'être que la conquête d'un trône héréditaire, eût été une de ces ères où les destinées du genre humain se refont et se perfectionnent au milieu des tempêtes d'un nouveau chaos; si le poëte eût versé, sur ce champ sans limites, toutes les sources de son génie si éclairé, et de son âme si pathétique, son épopée eût été la seule épopée des siècles de lumières.

Doué d'un esprit si juste et d'un pinceau si vrai, nul n'avait plus reçu de la nature la mission d'écrire l'histoire : celle d'un héros combattant le créateur d'un empire, le prépare, par le succès le plus brillant, à celle du siècle où la France, par les progrès du goût et de la raison, devint l'exemple des nations et de la postérité ; et par un développement naturel de ses connaissances et de son génie, le succès plus contesté mais plus grand du siècle de Louis XIV l'enhardit à ce vaste tableau *des mœurs et de l'esprit des nations* qui lui aurait obtenu le titre d'historiographe du genre humain, si le genre humain ouvrait les yeux sur ses aventures et sur ses destinées.

Trogue Pompée dont l'ouvrage perdu ne nous est connu que par quelques superbes échantillons conservés dans son abréviateur Justin, n'a pu servir de modèle à Voltaire ; mais Voltaire l'a été certainement de ces belles compositions des Robertson et des Hume dont la philosophie vaut bien l'éloquence antique.

Dans les romans et dans les contes en prose, histoires très-réelles des folies humaines, le lieu de la scène est encore l'univers : à travers les distances les plus grandes des climats et des siècles, Voltaire poursuit ces travers des esprits, des usages

et des institutions, sources de tant de ridicules et de catastrophes; il les rapproche et les met en présence : et on ne sait plus dans quel coin de la terre et des siècles est le plus grand hôpital des fous. On en rit aux éclats; mais que ce rire est près des larmes, et ces éclats des sanglots! C'est l'histoire universelle en délire ; c'est ce que Diogène était à Socrate, comme le disait si bien Platon qui les connaissait tous les deux mieux que nous.

Dans les six ou sept discours en vers, chefs-d'œuvre de notre poésie morale, il se place entre Boileau et Pope, et l'on voit sa tête s'élever au-dessus : ses vers ont plus de grâce et de charme que ceux de Boileau, précisément parce que sa versification est moins savante et moins hardie; sa philosophie paraît moins profonde et moins neuve que celle de Pope, parce qu'elle n'est pas comme celle de Pope un système, mais le résultat indubitable des expériences de l'âme la plus sensible, recueillies par l'esprit le plus naturel dans des vers toujours faciles, même alors qu'ils sont très-beaux.

Il multipliait à l'infini, et jamais trop, ces petites pièces de vers, ou en vers et en prose, qui n'étaient guère que sa correspondance, tenue à jour, avec les princes, les philosophes, les

femmes, les jeunes poëtes, et cette fois, du moins, si improprement nommées fugitives, puisqu'elles se gravaient dans toutes les mémoires à l'instant où elles sortaient de sa voix ou de sa plume; puisque ces jeux mêmes, ces grâces de son esprit et de son imagination, respirent toute sa philosophie.

Dans cette autre foule également innombrable de préfaces, de dédicaces, d'articles de dictionnaires, il reproduisait, sous des formes toujours variées et à chaque fois plus persuasives, plus pénétrantes, ces principes de la raison, du goût et de la morale, la plus utile de toutes les lectures, lorsqu'ils sont établis par le génie s'observant lui-même dans les impressions qui le dominent et qui le dirigent; ces principes très-suffisans, s'ils étaient affichés aux portiques d'un temple du goût, à rendre ceux qui s'en pénétreraient dignes d'être introduits au sanctuaire.

M. de Saint-Lambert a écrit de Fontenelle, *qu'il était alors à la tête de l'empire des lettres:* mais, s'il y avait alors quelque empire dans la démocratie littéraire, il y en avait au moins trois.

Secrétaire de l'Académie des sciences, dont il avait refusé la présidence perpétuelle, Fontenelle, en rendant compte des mémoires des savans,

3182.16A

y avait fait pénétrer toute sa philosophie, par qui seule il pouvait régner : c'était là son empire.

L'empire de Montesquieu s'élevait dans celui des lois, dont il était l'oracle, où ses pensées étaient déjà portées aux pieds du trône comme les expressions des droits des peuples et les barrières du pouvoir absolu.

En érigeant un temple au goût, Voltaire semblait avoir élevé le sien : la vérité et la raison commençaient à exercer par lui, en France, une puissance adorée, qu'elles devaient à la grâce et au charme de son style : en les faisant aimer, il régnait avec elles.

Dans la première sensibilité de son goût déjà formé, un jeune homme est porté à tant d'enthousiasme et d'amour pour tous les talens qui l'éclairent et l'enchantent, qu'il lui est impossible d'accorder des préférences exclusives, ou même exagérées ; il ne se fait pas une seule idole entre trois grands hommes. M. Suard eut un culte pour tous les trois, et n'eut d'idolâtrie pour aucun.

Les concours académiques n'avaient pas encore, à cette époque, l'éclat qu'ils ne devaient recevoir que des triomphes de Thomas ; mais ils étaient, soit dans les Académies de province, soit à l'A-

cadémie Française, la première carrière de ceux qui étaient faits pour en parcourir de plus grandes. M. Suard y fut couronné trois fois; et, dans le premier essai de son talent, qui fut un succès, il signala déjà cette disposition de toute sa vie à unir, dans ses respects et dans ses hommages, les autorités sociales, quand elles gouvernent avec douceur, et le génie quand il éclaire l'autorité. L'Académie de Toulouse avait proposé, pour son concours d'éloquence, l'éloge de Louis XV : M. Suard loua dans ce prince les qualités personnelles qui l'auraient rendu cher dans la vie privée comme sur le trône, et, dans son règne, la splendeur que des talens du premier ordre réfléchissaient depuis trois ou quatre lustres sur le monarque et sur la monarchie. Le portrait de Montesquieu, c'est-à-dire, l'analyse courte, sensible, éloquente, des Lettres persanes, de l'ouvrage sur les Romains, de l'Esprit des Lois, fut le plus beau morceau du discours, et en fit le triomphe.

La première couronne, en ce genre, est toujours la plus belle; mais combien celle-là dut s'embellir pour M. Suard, par l'extrême sensibilité de Montesquieu à cet hommage d'un jeune homme sans illustration encore dans les lettres! Elle était aussi naïve que profonde; il l'exprimait

partout, partout il témoignait le désir de voir, de remercier et d'embrasser le vainqueur aux jeux floraux.

Donner de telles émotions à un homme dont les ouvrages étaient des bienfaits pour l'humanité, dut être bien doux pour M. Suard, né trop sensible au beau pour n'avoir pas aussi quelque ambition et quelque espérance de gloire. Quelle couronne d'Académie pouvait valoir les applaudissemens de Montesquieu sur ce qu'on pouvait sentir, penser et dire de ses livres? Qui peut ignorer qu'un esprit supérieur est toujours celui qui sent le mieux la vérité des éloges et des critiques dont il est l'objet?

A peine le vœu de Montesquieu de voir M. Suard fut entendu, il fut rempli. M. Suard, non plus qu'Eucrate devant Sylla, ne sentit devant Montesquieu *le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes*. Seul ou en compagnie avec ce génie sublime, il fut à son aise, comme on l'est dans le bonheur. Il est vrai que nul homme, à talent ou sans talent, ne fut jamais plus simple que Montesquieu dans son ton et dans ses manières : il l'était dans les salons de Paris autant que dans ses domaines de la Brède, où, parmi les pelouses, les fontaines et les forêts dessinées à l'anglaise, il courait, du matin au soir, un

bonnet de coton blanc sur la tête, un long échalas de vigne sur l'épaule, et où ceux qui venaient lui présenter les hommages de l'Europe lui demandèrent plus d'une fois, en le tutoyant comme un vigneron, si c'était là le château de Montesquieu. Quand il parlait, ce dont il n'était ni prodigue ni avare, on était toujours sûr d'être avec lui; c'était, tour à tour, la gaieté piquante de Ricca, les vues vastes et concises d'Usbeck, quelquefois l'énergique et poétique expression des passions de Roxane, et même toujours cette même énergie, lorsque sa haine contre le despotisme allumait son imagination. *Sa Défense de l'Esprit des Lois*, dit d'Alembert, *était l'image de sa conversation : sa conversation n'était pas inférieure à ses écrits*. Fénélon, Montesquieu et Voltaire sont les seuls grands écrivains auxquels on ait reconnu à ce degré le talent de la parole : M. Suard, aussi bon juge à cet égard que d'Alembert, en disait autant.

Cette époque de la vie de M. Suard était une de celles dont il se retraçait le souvenir avec le plus de charme. Lui qui savait plus de choses par la réflexion que par la mémoire, se rappelait jusqu'aux propres expressions de quelques entretiens de Montesquieu. « Allons, messieurs, » disait-il un jour à l'abbé Raynal, à Helvétius,

» au docteur Roux et à M. Suard, vous êtes dans
» l'âge des grands efforts et des grands succès :
» je vous invite à être utiles aux hommes comme
» au plus grand bonheur de la vie d'un homme ;
» je n'ai jamais eu de chagrin dont une demi-
» heure de méditation n'ait adouci l'amertume.
» Je suis fini, moi ; j'ai brûlé toutes mes cartou-
» ches ; toutes mes bougies sont éteintes. Vous
» commencez, vous ; marquez-vous bien le but :
» je ne l'ai pas touché ; je crois l'avoir vu. L'homme
» n'a pas voulu ou n'a pas pu rester dans son ins-
» tinct, où il était assez en sûreté, quoique très-
» près des animaux. En cherchant à s'élever à
» la raison, il a enfanté et consacré des erreurs
» monstrueuses ; ses vertus et ses félicités ne
» peuvent pas être plus vraies que ses idées. Les
» nations s'environnent de luxe des richesses et
» de luxe d'esprit ; et les hommes manquent très-
» souvent de pain et de sens commun. Pour leur
» assurer à tous le pain, le bon sens, et les vertus
» qui leur sont nécessaires, il n'y a qu'un moyen :
» il faut beaucoup éclairer les peuples et les gou-
» vernemens : c'est là l'œuvre des philosophes ;
» c'est la vôtre. »

Long-temps après cette conversation, où Montesquieu avait dit, *toutes mes bougies sont éteintes*, M. Suard remarquait qu'il avait ainsi parlé

au moment juste où il écrivait ses Fragmens sur le Goût, qui, tout fragmens qu'ils sont restés sous sa main expirante, sont une des plus vives et des plus fortes lumières qui aient été portées au milieu des arts du goût, et des principes de la philosophie. Ainsi en jugeaient, dans le siècle dernier, trois ou quatre de ses écrivains les plus distingués et les plus capables de cette appréciation hors de la portée des critiques vulgaires.

Si Voltaire eût été à Paris, le connaître eût pu être la première ambition de M. Suard. On verra dans la suite de ces mémoires quel hommage il sut rendre, long-temps après, au génie universel du dix-huitième siècle, et combien le grand homme y fut sensible; on verra que ce ne fut pas entre eux ce commerce de galanteries littéraires qui n'est jamais, comme la galanterie entre les sexes, que *l'aimable, le doux, le perpétuel mensonge de l'adoration et de l'amour.*

A ce moment, les persécutions des puissances qui se croient menacées lorsqu'on attaque les préjugés, le tracas des petits talens autour du grand, les fureurs de l'envie qui croissent en plus grande proportion encore que le génie ou ses succès, avaient éloigné Voltaire de la capitale; il était renfermé dans Cirey, plus heureux qu'accablé de

ses innombrables travaux. Ceux qui l'admiraient et qui l'aimaient disaient déjà dans Paris :

Perdu pour ses amis, il vit pour l'univers;
Nous pleurons son absence en répétant ses vers.

Les amis de Fontenelle, qui touchait à sa centième année, commençaient presque à le croire inaccessible aux ravages du temps comme aux persécutions des ennemis de la philosophie. Toutes ses facultés, excepté l'ouïe, étaient parfaitement conservées : c'est lui qui jouissait moins de ses amis ; mais ses amis avaient encore Fontenelle tout entier au milieu d'eux.

M. Suard n'avait pas eu à former le vœu de lui être présenté ; l'abbé Raynal y pensa le premier, et s'en chargea. Raynal, comme écrivain, n'était encore connu que par quelques articles du Mercure, et par les histoires du *Stathoudérat* et du *parlement d'Angleterre*, ouvrages dont les sujets, choisis tous les deux parmi des peuples navigateurs et commerçans, n'annonçaient que par ce choix l'*Histoire politique et philosophique de l'établissement des Européens dans les Deux-Indes*. Echappé assez tard à la Compagnie de Jésus, à laquelle il ressemblait si peu par ses principes et par son caractère, il avait eu le temps d'y prendre un goût d'ordre, de travail

régulier, d'influence sur les puissances de la terre, et il faisait servir tous ces moyens à la protection des faibles, au soulagement des pauvres, avec un zèle qui n'était plus que philosophique, et qu'on aurait cru encore religieux. D'une économie qui eût été de l'avarice si elle n'eût servi parfois à de grandes générosités, il avait formé son trésor de privations personnelles et de spéculations habiles sur les échanges du globe : il ne l'ouvrit jamais pour faire l'aumône à la paresse, il était toujours ouvert à l'industrie active qui manquait de fonds, aux talens sans pain, et non sans moyens de conquérir la gloire.

Les cabinets des puissances et les comptoirs des banquiers, les journaux des marins et des voyageurs répandus sur tous les continens et sur tous les océans, étaient les sources où l'abbé Raynal cherchait et trouvait les matériaux du grand ouvrage dont le succès devait l'élever un jour au rang des écrivains qui ont le mieux fait connaître aux nations, par les principes et par les calculs les plus exacts, leurs droits, leurs forces, leurs richesses, le rôle plus ou moins important qu'elles jouent sur le globe, les bons ou les mauvais exemples qu'elles donnent à l'espèce humaine; et, en attendant que son livre fût achevé et sa gloire commencée, il était dans la capitale de la

France et de la philosophie comme un grand-maître de cérémonies qui présentait les talens naissans aux talens illustres, les gens de lettres aux manufacturiers et aux négocians, aux fermiers généraux et aux ministres. Il donnait de la noblesse et de la dignité à cette fonction trop ordinairement usurpée et avilie par l'intrigue, parce qu'il y portait des vues de bien public et plus que du désintéressement. Cet ex-jésuite aimait la fortune, comme moyen de toutes les jouissances; il la considérait, comme une grande puissance pour acquérir des lumières et pour exercer des vertus; il la respectait lorsqu'elle était acquise par le travail, l'ordre et le génie. Ce philosophe, qui a trop mêlé de déclamations à ses principes et à ses raisonnemens en faveur des nègres, avait en horreur tout ce qui relâche les chaînes sacrées des devoirs; il aurait adoré le despotisme même, si des despotes pouvaient avoir la justice et l'impartialité des lois et de la liberté.

A peine l'abbé Raynal eut vu M. Suard, qu'il l'aima, et toute sa vie. M. Suard lui était devenu très-utile, et de plus d'une manière; d'abord, par cette grande feuille anglaise où étaient présentés, dans tous leurs détails, les échanges et les démêlés des colonies et de leurs

métropoles, l'histoire presque hebdomadaire de toutes les mers et de tous les ports des deux mondes, les armemens des flottes, leurs stations et leurs mouvemens : depuis, par les corrections que portait dans le grand ouvrage de l'abbé Raynal le goût si sûr et si pur de M. Suard, qui n'aurait laissé aucune tache dans ce livre de toutes les nations, si toutes les parties lui en avaient été également soumises.

L'abbé ne s'enthousiasmait pas seulement, il s'engouait ; parce qu'il voyait dans M. Suard, si jeune encore, beaucoup de genres d'esprit, d'aptitude et de capacité, il croyait pouvoir le faire entrer et avancer dans toutes les carrières de l'ambition et de la gloire. Il découvrait à chaque instant que M. Suard était loin d'être aussi ambitieux que capable, et il l'oubliait toujours : cela donnait lieu entre eux à des dialogues d'un vrai comique, tout-à-fait dans le genre de cette scène de la Métromanie entre le poëte et son valet, où le valet craint de manquer de tout, et où le poëte, sûr de trouver toujours un pourvoyeur dans son génie, paie tout par ses triomphes d'académie et de théâtre. Le métromane est sans doute plus théâtral, mais M. Suard était plus intéressant ; c'était un autre qui avait de l'orgueil pour lui, et lui n'a que trop préféré, en tout

temps, un goût et un sentiment, à la fortune et à la renommée. Il avait été présenté à Montesquieu comme par un succès; il ne fut guère moins heureux d'être accueilli par Fontenelle, lorsqu'il lui fut présenté par l'abbé Raynal.

C'était rarement chez lui qu'on voyait Fontenelle; sa maison se bornait, à peu près, à sa chambre à coucher et à son cabinet de travail. C'étaient d'autres salons que le sien que ce sage si aimable éclairait, pour ainsi dire, et décorait des lumières si vives de son esprit, dont il n'était prodigue qu'avec ceux qui en étaient avides. Les noms de madame de Montausier, de madame de La Fayette, de madame Lambert, célèbres dans la littérature française par les ouvrages qu'elles ont faits ou inspirés, le sont encore par leur amitié pour Fontenelle, qui demeurait chez elles plus que chez lui-même; et il reçut les premiers hommages de M. Suard chez madame Geoffrin, femme tout à fait étrangère, non-seulement par son ambition, mais par ses goûts, aux lettres, aux sciences, à la philosophie, et dont le salon, cependant, était deux fois par semaine le rendez-vous et la réunion des hommes et des noms étaient le plus souvent proclamés par la gloire autour des Académies, des nations et des puissances de l'Europe. Ces concours n'ont quelque-

fois pour principe et pour but que ces concours mêmes. Fontenelle fut d'abord le premier objet de celui-là; madame Geoffrin elle-même en fut ensuite un autre. Cet attrait d'une femme ignorante pour tant de talens illustres et de savans profonds est une espèce de phénomène, mais parfaitement expliqué dans les éloges de cette dame par d'Alembert, Thomas et Morellet, trois éloges plus différens par le ton que par le mérite, supérieur dans tous les trois.

Madame Geoffrin était sans connaissances littéraires et sans études, mais non pas sans lumières; elle en trouvait de vives et de pures dans ses réflexions et dans son cœur; et, jusqu'au dernier jour de sa vie, ces deux sources devenaient chaque jour plus fécondes. Au milieu de tous les mouvemens, de toutes les agitations de la capitale la plus tumultueuse de l'Europe, la plus abandonnée aux engouemens et aux dénigremens de l'esprit de parti, elle conserva toute l'originalité de son caractère, toute la propriété, en quelque sorte, des mouvemens de son âme : au milieu des hommes de génie qui dirigeaient ou entraînaient à leur suite les pensées de l'Europe, elle conserva l'indépendance et l'originalité de sa pensée. Celle qu'un roi de l'Europe appelait sa *maman* et des hommes de génie leur *mère*, avec tant de moyens

d'ostentation, même d'une sorte de gloire, n'aimait que la simplicité. Elle faisait de sa fortune, acquise dans la finance, le patrimoine des malheureux, dont elle épiait l'indigence cachée, des artistes et des gens de lettres, si souvent appauvris par les talens mêmes qui créent une partie des capitaux des nations et du trésor des rois. C'était son art et l'emploi de sa vie de découvrir les besoins réels du mérite, et de les soulager sans les humilier. Elle écartait d'elle toutes les affaires d'intérêt personnel pour s'occuper toute entière de ses dons secrets et de sa bienfaisance; et des affaires-là, les seules de sa compétence, elle les traitait supérieurement. Elle en écrivait bien; elle en parlait avec éloquence; elle se disposait alors de cette *modération*, la première règle de sa conduite, et sans doute la plus pénible, parce qu'elle avait à contenir à la fois une grande impétuosité de raison et une grande sensibilité de cœur.

Quoiqu'un salon qui réunit beaucoup de gens de lettres, beaucoup d'artistes, beaucoup de savans, beaucoup d'étrangers, soit comme une démocratie toujours prête à devenir orageuse, on comprend bien que celui de madame Geoffrin n'avait aucun besoin d'être présidé, comme on l'a prétendu, par Fontenelle. « Madame Geof-

» frin, a dit Thomas, était, dans le moral, » comme cette divinité des anciens qui maintenait ou rétablissait les limites. Elle tempérait » les opinions comme les caractères. Souvent, » dans la chaleur des discussions, elle empêchait » que la voix s'élevât, parce que les mouvemens » de l'âme suivent presque toujours ceux de la » voix, et montent, pour ainsi dire, avec » elle. »

C'est là justement une présidente : on dirait que Thomas a voulu en peindre une. C'est même mieux : quiconque préside ne peut guère que rappeler à l'ordre; et le désordre était prévenu par madame Geoffrin.

Elle devait être, cependant, beaucoup aidée par la vue seule et la présence de Fontenelle. On doit s'agiter et s'emporter peu devant un homme de cent ans; tout doit être contenu et recueilli.

Moins âgé de vingt ans, à quatre-vingts, l'esprit de Fontenelle était assez jeune encore pour avoir beaucoup d'autres moyens de rendre le cercle le plus nombreux peu bruyant; tout s'arrêtait et se taisait pour l'écouter et pour l'entendre.

« Il avait vu, dit Saint-Lambert, ce siècle » brillant dont notre siècle aime à s'entretenir; » sa mémoire était remplie d'anecdotes intéres-

» santes, qu'il rendait plus intéressantes encore » par la manière de les placer. Ses contes et ses » plaisanteries faisaient penser. Les femmes, les » hommes de la cour, les artistes, les poëtes, les » philosophes, aimaient sa conversation. »

Ovide disait de Virgile qu'il l'avait seulement vu, *vidi tantùm* : Fontenelle n'avait pas seulement vu le siècle de Louis XIV, il l'avait très-long-temps connu tout entier, dans ce qu'il avait eu de plus beau. Il pouvait parler des deux siècles comme de deux personnes de sa connaissance; plus ils différaient, plus ce qu'il racontait du premier devait être instructif et piquant pour le second; et, à la différence de tous les autres hommes, ce n'est pas la jeunesse de Fontenelle qui a été plus brillante et plus heureuse, c'est sa vieillesse. Il ne devait donc pas être louangeur du passé, détracteur du présent, comme le vieillard des vers d'Horace et de Boileau. Le vers d'Horace eût été plus vrai pour Fontenelle en le renversant.

Toutes ces singularités dans l'existence d'un grand homme, l'absence des passions, on l'empire qu'il avait sur elles, rendaient tous ses récits du siècle passé d'un intérêt prodigieux pour le siècle où il parlait. Quelquefois une petite circonstance, un mot, frappait d'étonnement, et faisait

rire ou sourire. Par exemple, il parlait en 1753, et il disait : *J'étais chez madame de La Fayette, je vois entrer madame de Sévigné*; M. Suard crut presque entendre un revenant, et je l'aurais cru bien davantage, ajoutait-il assez plaisamment, si le conteur avait été moins vieux ; car, lorsqu'on fait tant que de revenir de l'autre monde, on doit avoir le choix de sa figure entre celles de tous les âges ; et on revient plus jeune.

Son extrême surdité ne permettait plus à Fontenelle de placer, d'interrompre et de reprendre si à propos ses contes et ses anecdotes ; un *cornet* était d'un usage difficile et d'un faible secours pour la conversation ; il remédiait à ces inconvéniens d'une manière souvent très-agréable et très-utile pour le salon de madame Geoffrin.

Parmi les anecdotes, il y en a qui ont assez d'étendue pour être des histoires comme enclavées dans une plus grande histoire. Il en prenait quelquefois une à son premier commencement, il la suivait, jusqu'à la fin, dans la liaison la plus parfaite des circonstances et de leurs résultats : c'était tantôt les dragonnades et la révocation de l'édit de Nantes, tantôt le jansénisme et le quiétisme, tantôt des intrigues plus secrètes encore autour du trône et dans les cloîtres. Si on avait pu, comme les sténographes, écrire à

mesure qu'il parlait, nous aurions aujourd'hui, disait M. Suard, ces anecdotes, parties si importantes de l'histoire, de la façon de deux grands maîtres. Le pinceau de Voltaire serait sans doute plus brillant; la philosophie de Fontenelle, dans de tels sujets, aurait pu balancer celle de Voltaire.

D'autres fois, lorsqu'il voyait les physionomies très-attentives et les mouvemens des organes de la parole très-animés, il demandait qu'on dît à *son cornet* le sujet de la conversation, le point où elle en était, *le chapitre;* c'était son expression; et, se recueillant profondément, il conversait avec lui-même; il rendait compte ensuite de l'entretien que Fontenelle venait d'avoir avec Fontenelle; et le salon de madame Geoffrin pouvait comparer les vues du philosophe avec celles de tous ceux qui venaient de prendre part à la discussion.

Il paraît que, de longue main, Fontenelle s'était exercé à ces dialogues avec lui-même; il en a beaucoup conseillé l'usage pour l'art de penser et d'être heureux; et ses conseils sont devenus des préceptes dans des écrits estimés sur l'éloquence et sur la morale.

M. Suard tira très-heureusement parti d'un goût plus dominant encore de l'esprit de Fon-

tenelle, pour donner une idée avantageuse du sien, dans ce salon où commençaient et s'achevaient alors beaucoup de réputations littéraires.

Les théories sur l'entendement, qui, depuis Bacon et Descartes, avaient pris dans les connaissances humaines une si grande place, et peut-être la première, avaient beaucoup occupé la jeunesse de Fontenelle; il parut long-temps y renoncer; mais la plus forte passion de sa vie, il l'eut à près de cent ans, et ce fut encore pour la métaphysique. Elle le faisait sortir de ce style fin et familier, auquel la nature probablement l'avait destiné, mais dont il se faisait aussi comme un principe du culte de la vérité. A cet âge, où toute imagination est éteinte, même dans ceux qu'elle a dominés, il peignait, par une grande image, la puissance qu'exercerait *une théorie des facultés de l'esprit humain*, tirée à la fois et de l'organisation humaine, et des chefs-d'œuvre créés déjà par la raison, déjà consacrés par cet assentiment universel qui ne s'accorde qu'à l'évidence. *Elle sera*, disait-il, *le grand luminaire suspendu entre le bon sens, commun à tous les hommes, le génie des beaux-arts et le génie des sciences; elle les rapprochera, elle les unira, en leur faisant voir comment ils sortent des mêmes sources.*

Des fragmens assez considérables, et très-im-

portans, d'un *Traité de la raison humaine*, ont été trouvés dans les papiers de Fontenelle ; ils ont été publiés par l'abbé Trublet : s'ils sont loin de remplir tout ce que Fontenelle attendait de la métaphysique, ils donnent à son attente des probabilités plus grandes ; ils font une espérance de l'esprit humain, et une des mieux fondées. C'est dans ces fragmens qu'une main centenaire a déposé, la première fois, les germes de beaucoup d'idées très-lumineuses, développées depuis par les meilleurs métaphysiciens de l'Europe.

Fidèle à son principe, que *le plus grand fonds des idées des hommes est dans leur commerce réciproque*, c'est dans le salon de madame Geoffrin que Fontenelle paraît avoir voulu composer ce traité de la raison humaine. Il en parlait très-souvent, et c'était y travailler ; mais il n'en parlait pas devant tout le monde. Malgré sa surdité, il distinguait très-bien ceux qui, suivant son expression, étaient *pour cette flamme subtile de la métaphysique, ce qu'est pour la flamme de l'esprit-de-vin, le bois, que cette flamme ne brûle pas.* C'est sur des questions de ce genre que son neveu, ce fameux M. Daube, *qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube*, se mit un jour à crier au cornet acoustique de son oncle : *Je*

dis moi....., — *Ah! vous dites*, reprit Fontenelle; et il détourna le cornet de son oreille.

Ne pouvant converser qu'à l'aide de ce secours, si peu commode pour les autres, c'est en ces matières surtout que Fontenelle parlait de suite, mais toujours en écoutant très-attentivement les expressions des physionomies et des regards de son auditoire de choix. Quand les regards lui exprimaient des difficultés, des embarras pour comprendre ou pour penser comme lui, le cornet, suspendu toujours aux bras de son fauteuil, ou posé sur ses genoux, il le dirigeait de son oreille vers les physionomies agitées.

On conçoit combien devaient être nécessaires et quelque courage d'esprit, et quelque talent de la parole, pour aller dire ainsi à l'oreille de Fontenelle ce que son cornet faisait retentir dans tout le salon. Mais des idées devenues très-familières par une étude bien faite, et souvent refaite, donnent aux plus modestes de l'assurance pour les exprimer, même devant une assemblée qui les intimide; et la lecture de Bacon, de Hobbe, de Locke, était déjà si habituelle à M. Suard, qu'il triompha de sa modestie pour soumettre à Fontenelle, devant tant de témoins, quelques rapprochemens et quelques différences entre ses vues et celles des créateurs de la métaphysique

anglaise ; et le salon, et Fontenelle, et M. Suard, surtout, furent surpris et enchantés du bonheur avec lequel il parla de ces matières en homme qui *tâchait déjà de se bien entendre lui-même*.

Un des amis de M. Suard lui demandait un jour s'il était donc bien certain que Fontenelle conçût des progrès de la raison d'aussi magnifiques espérances que quelques philosophes sortis de son école. Ce que je puis faire de mieux pour vous répondre, lui dit M. Suard, c'est de vous rapporter un petit dialogue assez piquant entre Fontenelle lui-même et son amie madame Geoffrin.

Madame Geoffrin, dont l'âme était très-douce et la conduite très-circonspecte, était pourtant d'un caractère si prompt et si vif, que sa raison même, comme on l'a souvent dit, avait quelque chose d'impétueux. Ce qu'on ne peut bien voir que de près et lentement, elle prétendait le voir également bien de loin et vite ; et dans un moment où elle avait réellement presque deviné, *n'est-il pas vrai*, dit-elle à Fontenelle, *que j'ai souvent raison?* — *Oui*, lui répondit Fontenelle, *mais vous l'avez trop tôt*. Un moment après, il tire sa montre, et la regardant : *Votre raison*, *dit-il*, *est comme ma montre ; elle avance*.

Voilà, ajoutait M. Suard, ce que je crois que

Fontenelle aurait dit souvent à quelques-uns de ses disciples : S'il n'eût pas trouvé que leur raison allât trop loin, il aurait trouvé qu'elle allait trop vite.

Dans le temps que la nation, peu occupée de vues politiques, reconnaissait aux vues littéraires une importance qu'elles auront toujours, soit qu'on la leur accorde, soit qu'on la leur refuse, M. Suard en avait de très-remarquables sur l'influence de Fontenelle; il les étendait bien au-delà de ce qu'on a appelé son école. Cette opinion de M. Suard exige qu'on s'y arrête un instant : elle touche de tous les côtés aux Mémoires sur sa vie et sur le dix-huitième siècle.

» L'influence de Fontenelle, en bien et en » mal, disait M. Suard, a agi sur des hommes » dont le génie ou le talent l'ont beaucoup éclipsé, » sur Montesquieu, sur Voltaire; elle a agi sur » ses ennemis même.

» De ses ennemis, le plus poli, le plus ingé- » nieux, et non pas le moins acharné, c'était » Raimond de Saint-Mard : eh bien ! qu'on lise » les petits volumes très-spirituels de ce Saint- » Mard; c'est presque Fontenelle réduit à ses » agrémens, et dépouillé de sa raison supérieure; » Saint-Mard ne sait rien de mieux, pour le » surpasser, que de l'imiter; excepté le génie, il

» en attrape tout, et surtout les défauts par les-
» quels il accuse Fontenelle d'avoir à jamais cor-
» rompu le goût. Madame de Riccoboni s'est
» bien gardée de calquer aussi bien le *marivau-*
» *dage*; même après avoir annoncé qu'elle allait
» écrire dans le goût de Marivaux.

» Quant à Voltaire et à Montesquieu, qu'on
» rapproche leur manière de considérer l'his-
» toire, d'une certaine page de l'éloge de Leib-
» nitz par Fontenelle, et leur manière de l'é-
» crire, du livre des Oracles.

» On verra, dans l'éloge, que les hommes de la
» trempe de Leibnitz, quand ils sont dans l'étude
» de l'histoire, en tirent *de certaines réflexions*
» *générales, élevées au-dessus de l'histoire*
» *même; que, dans cet amas et confus et im-*
» *mense de faits, ils démêlent un ordre et des*
» *liaisons délicates qui n'y sont que pour eux;*
» *que ce qui les intéresse le plus, ce sont les ori-*
» *gines des nations, de leurs langues, de leurs*
» *mœurs, de leurs opinions, surtout l'histoire*
» *de l'espèce humaine, et une succession de*
» *pensées qui naissent dans des peuples les unes*
» *après les autres, et dont l'enchaînement bien*
» *observé pourrait donner lieu à des espèces de*
» *prophéties.*

» Ne croit-on pas entendre l'auteur du livre

» sur les Romains, et l'auteur du tableau sur les » mœurs et l'esprit des nations, révélant les se- » crets et les principes de leur génie historique ? » On croit très-souvent les lire en lisant LES » ORACLES, ouvrage qui n'est qu'une dissertation, » et qu'on a appelé, avec tant de raison, un livre : » là se trouvent les premiers exemples, et d'un » seul fait, employé à jeter une lumière toute » nouvelle sur le corps entier de l'histoire, et » du corps entier de l'histoire, employé à expli- » quer un seul fait; là se trouvent également » les premiers exemples de ce ridicule, gai, à » la fois, et terrible, jeté sur les extravagances » des nations et des siècles, avec le pinceau de » la scène comique pris un instant pour le pin- » ceau de l'histoire. C'est là très-souvent la ma- » nière et de Montesquieu et de Voltaire; et » parce que ce n'est jamais celle des anciens, » Mably a prononcé qu'elle dénaturait et dégra- » dait l'histoire. Mais quand on ne couvre l'his- » toire que du ridicule qu'elle a, c'est l'histoire » qui se dégrade elle-même; et la vérité, qui » constitue la véritable dignité de l'historien, » lui commande de traiter l'histoire comme » elle le mérite. On rit de l'espèce humaine, » mais on en rougit; et ce double effet, la » gloire de Molière, ne peut pas être la honte

» de Voltaire. La différence des genres ne fait » rien à cela : car les vers de Molière ont sou- » vent toute la majesté, même de l'histoire » ancienne.

» On a pu croire que Marivaux avait con- » tracté, dans le commerce assidu de Fontenelle, » l'habitude de préférer *ces petits sentiers du* » *cœur humain, qui lui en ont fait manquer* » *la grande route*, ces affectations de langage » auxquelles le goût qu'elles blessaient a donné » un nom tiré du sien ; mais il est plus vraisem- » blable que Marivaux a dû beaucoup à Fon- » tenelle cette philosophie qui généralise les » peintures des caractères, des passions et du » monde, comme les vues des sciences ; c'est cette » philosophie qui, dans Marianne, lui ont ou- » vert ces grandes routes du cœur humain, dont » il se tient si loin dans ses comédies ; c'est elle » qui, en élevant sa pensée, a rendu sa sensi- » bilité assez profonde et assez tendre pour le » faire atteindre à l'éloquence du cœur et des » passions ; enfin, c'est elle qui lui a fait com- » poser ce roman que la France doit compter » parmi ses belles productions littéraires, puis- » que les Anglais, qui, dans ce genre, ont tant » de chefs-d'œuvre, le placent parmi les chefs- » d'œuvre du genre.

» Nous n'avons pas une correspondance entre » Fontenelle et Helvétius, comme cette cor- » respondance entre Helvétius et Voltaire, où » les préceptes les plus délicats et les plus » secrets de l'art si difficile d'écrire de grands » ouvrages de philosophie en beaux vers, sont » tracés par l'auteur des sept discours en vers » sur l'*Homme*, si beaux, si vrais et si tou- » chans; mais, quoique le même maître fût » très-capable de donner d'aussi bonnes leçons » à Helvétius sur l'art également très-difficile » de traiter en prose claire et éloquente les ma- » tières et les questions métaphysiques, c'est au- » près de Fontenelle que l'auteur *de l'Esprit* al- » lait prendre ces leçons dont il a mieux profité : » car ce n'est pas du tout la clarté qu'on lui » refuse; on ne l'a même trouvé que trop » clair. »

Ces idées de M. Suard étonneront moins, peut-être, que son opinion sur l'abbé Trublet, qui ne sortait pas de la société de Fontenelle, de Montesquieu et de Marivaux.

Es-tu l'ambre? demande le Persan Saadi à un morceau de terre qui parfume son bain. — *Non*, répond la terre; *mais je me suis trouvée souvent aux lieux où la rose verse ses parfums les plus exquis.* Cette fable de Saadi ressemble

assez au mot de madame Geoffrin sur l'abbé Trublet : elle le définissait *une bête frottée d'esprit*.

On ne réclame guère contre une définition quand elle est un trait ingénieux, quand ce trait tue toutes les prétentions d'un homme qui imprime et qui a son fauteuil à l'Académie Française. Cependant, sur cet abbé Trublet, M. Suard ne pensait ni comme madame Geoffrin, son amie, ni comme Voltaire, l'un de ses oracles ; ce qui est plus rare, il réclamait contre l'un et l'autre, contre l'amitié bienfaisante et contre le génie en colère ; et, ce qui est plus rare encore, de ces réclamations courageuses, il faisait sortir des principes très-lumineux et très-importans pour cette critique littéraire que les esprits un peu éclairés aiment tant en France. Il disait à madame Geoffrin :

« Sans esprit à soi, madame, fût-on plus » frotté encore de tout l'esprit de Fontenelle, on » ne s'éleverait pas même jusqu'à la médiocrité. » Je crois bien que votre abbé n'est pas allé beau- » coup au-delà ; mais je crois pourtant qu'il a » franchi cette borne, qui est celle de presque » tout le monde. Voici ce qui me le fait penser.

» Il y a trois choses qui, à ce qu'il me sem- » ble, ne peuvent jamais appartenir à un homme

» irremédiablement médiocre : la première, un
» style toujours correct, toujours assez près de
» l'élégance, et quelquefois heureusement dé-
» tourné des expressions et des tournures vul-
» gaires : or, tout ce qu'a imprimé l'abbé Tru-
» blet est toujours pur et net ; il lui arrive même
» de trouver des mots ou des associations de mots
» qui n'étaient pas dans la langue, et qu'elle fera
» bien de lui prendre. La seconde, ce sont des
» vues sur les opinions et sur les mœurs domi-
» nantes du monde, sur l'esprit du jour, qui
» démêlent plus distinctement qu'on ne l'a fait
» encore ce qui s'y trouve de faux et de dan-
» gereux ; et je crois qu'il me serait facile
» d'extraire, pour votre usage et pour le mien,
» des observations et des maximes de l'abbé Tru-
» blet, un recueil, petit à la vérité, qu'on juge-
» rait formé, non de l'esprit de l'abbé Trublet,
» mais de celui de La Rochefoucault ou de celui
» de La Bruyère. La troisième, c'est un nouvel
» examen de quelqu'un de ces écrivains qui,
» après avoir eu une grande vogue, l'ont, dès
» long-temps, tout-à-fait perdue, et un ju-
» gement qui le fait remonter à ce rang d'où il
» était déchu ; tels sont l'examen et le juge-
» ment de l'abbé Trublet sur Balzac ; l'abbé a
» très-bien prouvé, car il a très-bien fait sentir

» à tous les esprits que Balzac a le premier créé » l'énergie et la noblesse de notre prose, comme » Corneille, l'énergie et la noblesse de nos vers. » C'est comme un trône restauré; et il n'y a » que le goût qui puisse ainsi réhabiliter le » génie. »

A ce sujet, M. Suard se plaignait de son ami Saint-Lambert, qui, en succédant à Trublet dans l'Académie, avait glissé rapidement sur son prédécesseur, comme s'il eût craint, en appuyant, de rencontrer la définition de madame Geoffrin.

Madame Geoffrin, qui se piquait presque d'ignorance, aimait pourtant ces discussions, parce que le goût est un don de la nature plus qu'une acquisition de l'étude. Après avoir écouté M. Suard, elle eût été affligée que son mot sur Trublet, qui avait fait fortune, courût comme un jugement et non comme une plaisanterie; mais ce n'est pas ce mot d'une amie qui a perdu l'archidiacre et sa mémoire, c'est la vengeance d'un homme de génie.

Il s'est conservé dans toutes les traditions du temps, il ne s'effacera jamais, l'effet prodigieux du *Pauvre Diable*, de cet ouvrage qui réunit tant de genres de beautés, et qu'on appelle une satire parce qu'elle en est une, en effet, d'autant plus terrible, que, d'un bout à l'autre, dans l'é-

tendue de plus de quatre cents vers, elle est charmante d'esprit et de gaieté, éclatante d'images et d'harmonie, passionnée de toutes les passions d'un dialogue de théâtre, et, depuis le premier vers jusqu'au dernier, emportée par tous les mouvemens de la poésie et de l'éloquence, à travers mille peintures divertissantes des grandeurs et des sottises humaines, comme un chant de ces poëmes à verve épique et comique, où les héros et même les dieux servent à faire rire aux éclats les mortels. C'est Candide en vers, et c'est bien mieux encore. En entrant à Paris, *le Pauvre Diable* entra, pour ainsi dire, dans la mémoire de tous les gens de goût. Dès le lendemain, tout le monde le savait par cœur. Le lendemain même, M. Suard rencontre l'abbé Trublet sous les guichets du Carrousel: ce bon diable avait aussi retenu la pièce tout entière; et ce qu'il savait le mieux, c'était les vers sur lui, si sanglans et si gais. Il ne les récitait pas seulement, il les commentait. *Observez bien*, disait-il à M. Suard, *qu'un homme de peu de goût et de peu de talent aurait pu faire le vers composé d'un même mot répété trois fois :*

Il compilait, compilait, compilait.

mais qu'il n'y avait qu'un homme de beaucoup de talent et de beaucoup de goût qui pouvait le

laisser. Voltaire, qui ne l'a pas ignoré, aurait pu écrire à Trublet, comme Horace à Tibulle :

Albi, nostrorum sermonum candide judex.

Au milieu de ce monde d'artistes et d'érudits, de savans et d'hommes de lettres ; dans ces salons où l'imagination et l'analyse, l'enthousiasme et le raisonnement, se faisaient entendre tour à tour et souvent ensemble ; il était impossible que M. Suard et l'abbé Arnaud fussent long-temps à se rencontrer : dès qu'ils se rencontrèrent, il fut décidé qu'ils vivraient ensemble ; et tous les deux allèrent vivre sous le même toit avec leur ami commun, Gerbier, déjà célèbre dans toute la France par les succès les plus éclatans au barreau de Paris.

Jamais, peut-être, une vie commune n'a réuni trois hommes dans lesquels tout ce qui est extérieur, la physionomie, le regard, l'accent, la taille même et ses mouvemens, fut dans les trois, au même degré, l'expression fidèle de tout ce qui est intérieur, du genre de leur esprit, de leur goût, de leur talent, de leurs caractères, de toute leur âme ; et jamais les ressemblances et les différences ne furent mieux assorties pour servir à l'agrément et au profit des trois existences dont l'amitié n'en devait faire qu'une.

En ôtant à l'abbé Arnaud son petit collet et son manteau court, parures de nos abbés, mais si peu sacerdotales, et qu'il portait rarement ; en lui jetant sur l'épaule et autour du corps une draperie antique, on aurait eu sous les yeux un prêtre de Delphes ou d'Héliopolis, un hiérophante. Il en avait tout le port de tête, et dans le regard toute l'inspiration. Il savait beaucoup de langues, et n'en admirait qu'une, celle d'Homère et de Platon. Plus de vers de l'Iliade et de l'Odyssée que de Racine et de Voltaire étaient gravés dans sa mémoire depuis son enfance, et à soixante ans ils lui rendaient tous les ravissemens de sa jeunesse. Quand il les récitait, ou plutôt les chantait avec son accent provençal, reste si bien conservé de l'accent phocéen, on croyait assister à ces solennités des continens et des îles de la Grèce, où des chants d'Homère ajoutaient à la religion et à l'enchantement des fêtes nationales : cet enthousiasme, le plus vrai de tous les enthousiasmes allumés et nourris si souvent dans les mêmes sources, ne l'empêchait pas de rechercher et de méditer avec scrupule l'érudition accumulée par les siècles pour mieux sentir et mieux adorer celui qui tient parmi les génies poétiques la place du maître des dieux dans la mythologie. Mais rien ne lui paraissait

assez digne de cette étude que ce qui était presque de la même antiquité que l'Iliade; il expliquait les vers d'Homère par les marbres et par les bronzes antiques, les bronzes et les marbres par les vers d'Homère. Dans les recherches sur la formation mystérieuse des langues, les vues analytiques et précises de Locke le rebutaient et le glaçaient; les idées vagues, mais si grandes et si belles, du Cratyle de Platon, ces idées que l'imagination des lecteurs figure et colore à sa fantaisie, les scoliastes même et leurs commentaires les plus chargés d'érudition, lui paraissaient plus lumineux.

Quand il parlait, plus encore que lorsqu'il écrivait, sa phrase, comme jetée dans les moules de la phrase grecque, en reproduisait beaucoup de formes : il a enrichi notre idiome de plus d'une métaphore et de plus d'une inversion *doriennes*. Le seul Gluck a pu le consoler de ce que, ni dans les ruines d'Herculanum, ni dans les ruines de Pompéia, si riches en dissertations sur la musique, on n'a jamais pu découvrir une note de ces chants d'Orphée qui amollissaient les tigres, et de cette mélopée plus harmonieuse encore que les vers de Sophocle et d'Euripide; et par un mélange qui n'est pas du tout un contraste, qui ne doit pas du tout étonner

dans un homme on ne peut pas moins républicain avec une organisation toute grecque, ce même abbé Arnaud était souvent, dans les premiers salons de Paris, un modèle de cette politesse de la monarchie, de cette urbanité de la parole, qui semblait élever les âmes par les hommages même qu'elles rendaient aux titres et aux grandeurs sociales.

Au premier coup-d'œil, on ne voyait que contraste entre l'abbé Arnaud et M. Suard : la figure de M. Suard, spirituelle et douce, sa taille légère et élevée, ses mouvemens trop faciles pour prendre des attitudes imposantes, et pour n'avoir pas beaucoup de grâces, ses vêtemens toujours à la mode sans y être jamais trop vite, tout semblait dessiné dans son organisation pour être comme le portrait en pied d'un *Français*; et son organisation elle-même semblait être son âme et ses pensées exprimées par toute sa personne. Rien en lui, même dans sa vieillesse, ne réveillait les idées de ce qui est ancien, et tout, l'idée de ce qu'il y a eu de meilleur et de plus aimable dans les âges modernes. Quoique très-disposé à des rêveries mélancoliques et tendres, son esprit et son talent étaient plus composés d'observations fines et justes sur le monde que de méditations solitaires et long-temps prolon-

gées. Son admiration pour les beaux jours de Rome et de la Grèce, quoique très-grande, n'était pas toujours religieuse, et son amour pour les siècles de Périclès et d'Auguste, n'approchait jamais de l'idolâtrie : il jugeait trop bien l'antiquité, et pour ne pas l'aimer beaucoup, et pour l'aimer avec excès. En trouvant les langues anciennes, le latin, et le grec qu'il ne jugeait guère que par le latin, infiniment plus favorables à la poésie, à l'éloquence, même à la philosophie, il croyait les écrivains du premier ordre des langues modernes fort supérieurs aux écrivains du premier ordre des langues anciennes; et il attribuait principalement notre supériorité à ce que les anciens avaient été trop aidés par leurs langues, et que nous avons eu beaucoup à lutter contre les nôtres. C'est dans cette lutte, disait-il, que la raison a acquis cette force dont elle a déployé la première fois toute la puissance à côté de la puissance de Louis XIV.

Jamais il n'avait pu lire Homère, en entier, ni dans les traductions françaises, ni dans les traductions latines; et la traduction de Pope, qu'il avait lue vingt fois d'un bout à l'autre, il la croyait supérieure à l'original, et il le disait à l'abbé Arnaud, qui ne l'aurait jamais pardonné à aucun autre.

Les créations les plus belles des talens de l'antiquité, ajoutait-il, sont presque toutes de l'imagination; les créations les plus belles des talens modernes sont presque toutes de la raison; et si les révolutions n'en arrêtent pas les progrès, la raison sera plus féconde que l'imagination en prodiges. Celui à qui seul appartient véritablement ce nom de CRÉATEUR, on l'appelle souvent la RAISON PRIMITIVE : personne n'a jamais imaginé de nommer ainsi *l'imagination*.

Parmi les hommes de lettres que le goût dans les écrits conduit assez naturellement au tact dans le monde, aucun, peut-être, n'a saisi et n'a garde dans une si grande perfection que M. Suard toutes ces convenances de la société qu'il est si difficile et de saisir toutes, et de toujours garder, parmi tant de différences de rang, de fortune, d'âge, de caractère. Une bienveillance très-naturelle pour tous les hommes au-dessus et au-dessous de soi; des connaissances très-variées et très-familières sur le monde, sur les ouvrages de la main et les beaux-arts, sur les productions du goût et sur les découvertes des sciences; le don d'en parler avec le sentiment de ceux qui en jugent et qui en jouissent le mieux; un langage dont l'élégance se faisait toujours sentir sans se montrer jamais, qui faisait plus remarquer les choses que la manière

de les dire; ce furent là, probablement, les secrets des succès de M. Suard dans la société, succès si prompts et si prolongés; c'est là, du moins, une peinture très-fidèle des dispositions de cœur et des qualités d'esprit qu'il y portait habituellement.

Il est à croire que ce qui réussit ainsi en tout lieu et en tout temps est un don, et n'est pas un art. Ce dont il faut être sûr, c'est que l'art de se faire beaucoup estimer et aimer des grands et des puissants, s'il leur convient long-temps, ne peut être que l'art même qui leur apprend à faire chérir leur grandeur en rendant leur puissance utile; c'est là ce qui mêlait tant de dignité à toutes les grâces du ton de M. Suard avec eux.

Par la trempe de son esprit, par son caractère, par le besoin d'accroître sa réputation pour la soutenir, dans une profession où tant de rivaux luttent pour la fortune et pour la gloire, Gerbier, que l'amitié seule avait placé entre M. Suard et l'abbé Arnaud, aurait dû s'y mettre pour l'intérêt de son talent et de sa célébrité.

Quoiqu'en sa qualité d'orateur, les plus beaux attributs de Gerbier dussent être et fussent l'imagination et la sensibilité, on ne pouvait ni les remarquer, ni les découvrir en lui hors de l'action de la plaidoirie. Les avocats, illus-

tres par les triomphes de la parole, de quoi qu'ils discourent, ont d'ordinaire dans leur voix, dans leurs regards, dans leurs paroles, quelque chose d'un plaidoyer : Gerbier n'en avait rien du tout. Au milieu même de son cabinet magnifique, il avait plus l'air et le ton d'un client que d'un avocat renommé.

Son éducation littéraire avait été excellente, mais peu variée, et très-bornée par son esprit très-juste, qui ne pouvait rien recevoir qui ne fût net et simple. Les livres superbement reliés de sa bibliothèque étaient plus le luxe de son état que de son goût : presque tous restaient neufs dans leurs rayons. Un seul, un seul petit volume se voyait dans ses mains, se rencontrait et à Paris et à Franconville, sur ses tables, sur ses fauteuils; il le savait par cœur, et le lisait toujours : c'étaient les Petites lettres, les Provinciales. Ce n'est pas qu'il fût le moins du monde janséniste; mais il ne pouvait rien mettre à côté de cette logique nue et serrée, piquante et véhémente, à côté de ce style où la verve comique et la verve oratoire sont toujours si près l'une de l'autre, et toutes les deux près de la raison pour l'environner d'une double puissance.

Les livres des jurisconsultes n'étaient guère plus à l'usage de cet avocat que tant d'autres

in-folio qui effraient la vie si courte de l'homme. A la moindre difficulté des questions qu'il avait à traiter, il s'environnait des jurisconsultes de la capitale qui possédaient, les uns le plus amplement, les autres le plus logiquement, tout ce qu'il avait besoin de science pour sa cause. C'étaient des livres aussi, mais vivans, qu'il pouvait interroger, qui pouvaient répondre. Après les avoir beaucoup écoutés, ce qu'ils avaient dit, il le savait mieux qu'eux.

C'était très-rarement qu'au barreau on voyait dans ses mains d'autre papier que les pièces du procès. Ses plaidoyers étaient-ils donc dans sa mémoire? Voici l'histoire, et très-exacte, de leur composition.

Il s'y préparait lentement, longuement; il couvrait d'écritures de grands papiers, et de ce qu'il avait écrit, il ne devait en rien dire; il effaçait presque tout avec la même lenteur; il n'en restait pas plus d'une vingtaine de lignes; et moins en formes de phrases qu'en formules de géométrie. Je ne crois pas qu'il sût l'algèbre des mathématiques; il s'en était fait une pour l'éloquence.

Lorsqu'il montait dans sa voiture pour se rendre au temple de la Justice, où tout Paris l'attendait comme on attendait, à Zaïre ou à Tan-

crède, que Lekain parût, ces formules, qu'il tortillait dans ses mains agitées, étaient sa seule préparation visible, et c'était pourtant de ces caractères comme mystérieux qu'allaient sortir les merveilles de sa parole.

Gerbier avait reçu de la nature, une figure, une physionomie, une voix et une âme telles, que le prince de l'éloquence romaine, Cicéron, ne pouvait pas en porter de plus nobles et de plus touchantes à la tribune aux harangues des maîtres du monde. Son débit et son action oratoires, qu'il laissait aller comme il plaisait à Dieu, auraient été une vocation au sublime du théâtre comme à celui du barreau.

L'œuvre seule du raisonnement, toujours douteuse, difficile, pénible, était toujours faite par lui très à l'avance; ces formules si serrées qui représentaient toutes les idées du procès, les lui reproduisait suivant le besoin, et à son gré, ou toutes à la fois, ou divisées en certaines suites; il pouvait toujours, sans hésitation et sans désordre, les placer dans le discours, comme dans un combat on distribue ou l'on concentre les forces sur le terrain; ravi de les posséder et d'en disposer si souverainement, il ne doutait plus ni de leur puissance ni de son triomphe; ce pressentiment de la victoire d'une

bonne cause, élevait et attendrissait son âme dans le sanctuaire des lois ; il en recevait en foule et sans confusion tous les mouvemens qu'il voulait communiquer au tribunal et au public suspendus à sa parole ; tout se passionnait et s'enflammait, tout, jusqu'au raisonnement ; et la logique disparaissait sous les émotions qu'elle avait préparées et qu'elle consacrait.

La carrière assez longue de Gerbier a été remplie de ces triomphes depuis le moment où elle s'ouvrit jusqu'au moment où elle fut terminée, et jamais il ne lui arriva de chercher son éloquence hors du cercle et du ton des affaires privées. Il ne croyait pas que la raison, la justice et l'humanité fussent moins saintes, moins compromises et moins éloquentes dans les procès où toutes les destinées d'un homme et d'une famille sont menacées, que dans les querelles de nation à nation, et des peuples avec ceux qui en sont ou les maîtres ou les princes. L'éloquence, en effet, doit avoir de la noblesse, mais non pas de l'orgueil, et toutes les fois qu'elle éclaire les esprits, qu'elle touche les âmes, elle a les plus heureux attributs de la souveraineté du talent.

Un esprit qui, pour ne pas exposer sa justesse naturelle, écartait de lui la foule des livres, ou les regardait comme ces parties de certaines bi-

bliothèques qui ne sont que du bois dessiné, divisé et coloré en volumes, en évitant un danger en avoisinait un autre ; il pouvait rester trop étranger à beaucoup de connaissances positives, nécessaires, même dans les procès, aux dénombremens complets d'une logique exacte, à beaucoup d'ouvrages littéraires anciens et modernes, aussi propres que les Provinciales à féconder l'éloquence judiciaire.

Les deux amis de Gerbier, M. Suard et l'abbé Arnaud, se partageaient précisément entre eux les études et les connaissances dont la réunion pouvait le mieux servir à un avocat fameux de très-bonne heure, à qui ses nombreuses clientelles ne laissaient plus le temps de ces acquisitions, et qui les aurait faites trop à la hâte pour les bien faire.

L'abbé Arnaud le mettait facilement au fait de toutes les institutions civiles et criminelles de la Grèce, sources premières des lois de l'Europe. M. Suard l'instruisait, avec plus de détails et plus de certitude encore, de tous ces perfectionnemens de l'ordre judiciaire dont la nation anglaise a donné à toute l'Europe des exemples dans lesquels les gouvernemens n'ont pas voulu encore voir des modèles.

L'abbé Arnaud, disposé à croire parce qu'il

aimait à admirer, imaginant que tout était improvisation dans l'éloquence de Gerbier, lui racontait les prodiges, et lui traduisait des passages de ces orateurs de l'antique Asie-Mineure, Hérode Atticus, Dion Chrysostôme, Aristide, parcourant les provinces et les villes de l'empire romain, sans autre mission, le plus souvent, que leur talent pour improviser; donnant, lorsqu'il n'y avait plus ni liberté ni discussion nationale, un nouvel éclat à l'éloquence éclipsée; sans être préparés sur aucun sujet, prêts à être sublimes sur tous; faisant rentrer sous la discipline les armées en révolte, et sous l'empire de la loi les maîtres du monde en fureur; au milieu des théâtres, des temples, des places et des palais, déjà décorés de leurs images en bronze et en ivoire, entendant les acclamations universelles qui leur décernaient de nouvelles statues à côté de celles des dieux.

L'imagination sensible de Gerbier prêtait une attention avide à ces traditions brillantes de l'éloquence improvisée dans l'empire romain; mais lui, qui préparait si lentement la sienne, avait peine à croire qu'il n'y eût pas beaucoup de fables ou beaucoup d'illusions dans ces merveilles si soudaines du génie oratoire; il ne pouvait, au contraire, concevoir aucun doute sur

ce que lui racontait M. Suard de ces discours des deux chambres de l'Angleterre, ni jamais sus, ni jamais récités de mémoire, et qui, débités sur-le-champ, ont si souvent soulevé d'admiration, sur leurs siéges, et lords et députés, et Wighs et Toreys à la fois; qui, depuis un siècle et demi, ont une si heureuse influence dans les deux hémisphères, sur les prospérités intérieures et extérieures de la Grande-Bretagne.

Ces discours à la main, M. Suard en traduisait les plus beaux morceaux de vive voix; il en rapprochait, à son tour, ce qui nous reste des improvisations grecques et romaines; et le seul rapprochement faisait ressortir entre les deux éloquences des différences qui n'étaient pas à l'avantage des antiques miracles de l'abbé Arnaud.

M. Suard ne croyait pas plus possible d'improviser en entier une vraie éloquence sous les beaux cieux de la Grèce que sous les brouillards de l'Angleterre. Partout, disait-il, où on enchaîne un grand nombre d'idées de manière à satisfaire la raison et à flatter le goût, il y a eu préparation. Ces orateurs même de l'empire romain, si puissans, dit-on, par la parole dans des jours de décadence, se tenaient prêts, sans doute, à haranguer sur les sujets reproduits le plus fréquemment par les circonstances et par les

événemens les plus ordinaires dans leurs siècles; ils concevaient et ordonnaient, sans doute à l'avance, des idées générales sur la manière la plus convenable de prendre et de porter la parole devant des armées soulevées et des princes en fureur, devant un peuple devenu esclave en conquérant le monde, et qui, n'ayant plus de *forum*, avait des théâtres où il fallait lui dérober les opprobres de sa servitude présente par les récits de ses libertés et de ses grandeurs évanouies: ces idées étaient trop générales pour n'être pas très-vagues; il était trop difficile de les lier heureusement aux circonstances particulières du lieu et du moment où l'on parlait; mais elles empêchaient l'orateur d'être pris tout-à-fait au dépourvu; elles lui inspiraient une confiance qui pouvait à son tour et l'inspirer et l'élever soudainement à une éloquence appropriée aux objets qu'il avait sous les yeux, aux hommes qu'il voulait émouvoir. Des prestiges, ainsi soutenus par quelques beautés réelles, étaient pris facilement pour des prodiges par des peuples assez idolâtres des talens sublimes pour en adorer jusqu'à l'apparence.

Tout diffère dans les improvisations de l'Angleterre, poursuivait M. Suard, et du tout au tout.

Notre Bossuet a dit de Cromwel, qu'il était également habile à ne rien laisser à la fortune de ce qu'on pouvait lui ôter par prévoyance, et à profiter de toutes les occasions qu'elle offre.

Par ce mot sur un seul Anglais, Bossuet a peint tous les grands orateurs de l'Angleterre.

Il est aussi une espèce de fortune pour l'éloquence improvisée; ces orateurs ne lui laissent rien de ce qu'on peut lui ôter par la méditation, et ils ne manquent jamais à profiter de tous les hasards heureux qu'elle présente.

C'est dans les entretiens perpétuels des Anglais avec eux-mêmes sur leurs droits, sur leurs lois, sur leurs affaires, entretiens reproduits chaque jour sous mille formes et sous mille points de vue, dans les villes, dans les fermes, dans les ports, dans les tavernes, partout où l'on mange et où l'on boit dans la Grande-Bretagne; c'est dans ces conversations où tous raisonnent, et où tous se passionnent sur la chose publique, que s'éclaircissent les questions que le parlement doit débattre et doit résoudre.

Les orateurs sont les organes de l'Angleterre; c'est l'Angleterre qui est le génie de ses orateurs.

Vingt mille esprits éclairés ont réellement concouru et travaillé plus d'une fois à un seul discours.

Et cependant, dans les discours des Fox, des Pitt, des orateurs illustres avant et depuis eux, il y a encore assez de genres de mérite qui leur sont exclusivement propres pour établir à jamais leur gloire personnelle dans leur patrie et dans l'Europe. Il n'appartient qu'à des esprits supérieurs d'écouter et de recueillir ainsi le génie d'une nation profonde, de se l'approprier tout entier; il n'appartient qu'à des talens du premier ordre de revêtir les pensées et les volontés d'un tel peuple d'expressions qui les représentent dans toute leur force et toute leur grandeur.

Ce ne sont là ni de vraies improvisations, ni leurs prestiges; et il y a dans la langue anglaise une demi-douzaine de mots qui inspireraient aux cœurs profondément anglais, des pensées et des beautés improvisées, aussi grandes que celles de la méditation, aussi pures que celles du goût qui a le temps de se surveiller avec tous ses scrupules : *GRANDE-BRETAGNE, CONSTITUTION, DROITS DU PEUPLE, PRÉROGATIVES ROYALES, LIBERTÉ DE LA PRESSE, JUGEMENS PAR JURÉS, EMPIRE DE L'OCÉAN ET DU COMMERCE.*

M. Suard ne doutait nullement qu'avec ces mots, l'improvisation anglaise ne se fût élevée

très-souvent au sublime le plus pur de l'éloquence méditée dans la Grèce et dans Rome.

Pour honorer davantage cette improvisation, il observait encore que c'est en traitant les affaires publiques en hommes et en hommes d'État, non en cherchant le beau en hommes de goût, que les orateurs anglais ont trouvé ce sublime égal ou supérieur à ce qui n'a qu'une beauté littéraire; que la gloire qu'ils en recueillent a la même supériorité, puisqu'il est plus glorieux, sans doute, de graver de bonnes lois dans le code de son pays que de voir, comme Hérode Atticus, sa figure gravée en marbre ou en bronze sur un théâtre ou dans un carrefour: qu'enfin, s'il fallait absolument à la gloire oratoire des transports et du fanatisme, elle en excite d'assez éclatans en Angleterre, où un peuple libre dételle si souvent les chevaux du défenseur de ses droits, pour s'atteler lui-même à sa voiture, et en faire ainsi le plus beau de tous les chars de triomphe; hommage qui n'a jamais été rendu dans la Grèce que par la piété filiale, que par des enfans à une mère adorée.

Deux amis avec lesquels il pouvait avoir à chaque instant de tels entretiens étaient, auprès de Gerbier et dans son cabinet même, deux sources de lumières qui éclairaient son esprit,

qui échauffaient et nourrissaient son éloquence.

Gerbier s'acquittait envers ses amis, en les aimant, en leur faisant restituer, par l'emploi de son talent même, des traitemens que la maîtresse et le valet de chambre d'un ministre leur avaient ravis; en leur exposant, à son tour, sur l'éloquence préparée et improvisée, des principes et des vues tirés de sa propre expérience; des vues très-propres à déterminer les circonstances dans lesquelles il faut et séparer et unir les deux éloquences, afin d'assurer à la parole toute la puissance qui lui est nécessaire pour faire régner les lois dans les temples de la justice, et la raison dans les lois.

Et l'impression et le souvenir de ces conversations furent toujours ineffaçables, et dans M. Suard, et dans l'abbé Arnaud; l'abbé s'est long-temps occupé pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres d'un mémoire sur les improvisateurs de l'antiquité, à la tête desquels il trouvait Homère qu'il retrouvait partout; et M. Suard a écrit un précis historique sur les improvisateurs de l'Italie, depuis la renaissance des lettres, parmi lesquels, au milieu des festins délicats, mais un peu idolâtres du Vatican, au milieu *des coupes fécondes et des couronnes de lierre*, figure, en improvisateur aussi, ce Léon X,

plus né pour être poëte que pape ; morceau très-curieux sous beaucoup de rapports, qui fait discerner et distinguer parfaitement ce que *vaut* et ce que *peut* l'improvisation, deux choses partout différentes, et plus différentes encore en ce genre que dans tous les autres.

Ce précis n'a été imprimé que dans *les mélanges* publiés par M. Suard les dernières années de sa vie ; et en corrigeant les épreuves devant un de ses amis, il lui disait : *Dans ma jeunesse, je me suis beaucoup occupé de l'improvisation ou comme d'un jeu et d'un effort de l'imagination poétique, ou comme d'une faculté plus commode que nécessaire aux avocats ; je m'en occupe dans ma vieillesse comme de l'instrument le plus utile ou le plus dangereux des représentations nationales, de ces puissances dans lesquelles tous les pouvoirs iront bientôt se fondre ou se perdre, qui vont bientôt faire et défaire les lois du monde, qui vont égarer ou diriger les peuples.*

L'ami de M. Suard fut très-frappé et même ému de ce rapprochement, qui, en effet, rend très-frappantes les vicissitudes de la considération due et accordée aux choses, aux talens et aux hommes.

Un autre avantage bien grand pour deux hommes de lettres dans cette vie commune avec

un avocat employé dans les causes sur lesquelles se portaient l'attention et les opinions de la France, c'était de voir de si près les combattants livrer, devant la nation, entre les passions les plus ardentes et les plus artificieuses, des luttes de la chicane et de la logique avec toutes les ruses de la mauvaise foi aux prises avec l'éloquence, où se révèlent tant de secrets du cœur humain, et tant de voiles tombent ou sont déchirés.

Racine n'a fait des *Plaideurs* que la première des farces, surtout la mieux écrite : quel drame comique et tragique il aurait pu faire, et que son éloquence, si souple à toutes les formes, aurait placé à côté de ses plus belles tragédies !

Presque tous les grands procès, ont, comme Justinien, le grand fabricateur des plus mauvaises lois, des NOVELLES, une histoire publique et une histoire secrète. Ce qui peut être publié paraît au grand jour des audiences ; ce qui ne doit pas l'être, reste enseveli entre les parties et leurs avocats ; et c'est là précisément ce qui ouvrirait le mieux à l'observateur les profondeurs et les abîmes du cœur humain.

Mais Gerbier ne pouvait avoir aucun mystère pour deux amis si avant dans son cœur et si incapables d'aucune indiscrétion. Celui des trois le plus fait, par la nature et par les habitudes de

son esprit, pour tirer de ces confidences le plus de lumières générales, était sans doute M. Suard : elles durent beaucoup servir à fortifier ce coup-d'œil si juste qu'il portait dans les parallèles des jurisprudences de la France et de l'Angleterre, parallèles qu'on aurait cru d'un magistrat plus que d'un homme de lettres, et qui étonnaient également les jurisconsultes Anglais et Français devant lesquels il les instituait.

Une expérience si heureusement faite des nombreux avantages d'une liaison intime et d'une communication fréquente entre trois esprits, chacun distingué par un goût qui lui était propre et par des connaissances qui lui étaient plus familières, devait faire sentir vivement à deux hommes de lettres qui possédaient entre eux presque toutes les langues de l'Europe, combien des communications établies entre toutes ces langues et leurs littératures, seraient propres à étendre le génie naturel et limité de chaque peuple.

M. Suard et l'abbé Arnaud donnèrent à cette idée toute la latitude qu'elle pût recevoir ; ils conçurent et ils exécutèrent sous les deux titres, successivement, de *Journal étranger* et de *Gazette littéraire*, le projet de faire connaître à la France, ou par des extraits raisonnés, ou par des traductions entières, tout

ce qui paraîtrait en Europe, dans les arts, dans les sciences, dans les lettres, avec quelques succès, quelque éclat, ou seulement quelque bruit : entreprise bien autrement difficile et importante que celle de tant de journaux qui n'apprennent à une nation que ce qu'elle sait le plus souvent beaucoup mieux qu'eux, de tant d'annonces et d'extraits contradictoires qui mettraient le goût et la raison en problèmes insolubles, si quelqu'un pouvait ignorer par quelle haine et par quels partis les jugemens sont payés et dictés.

Tout ce qu'il y avait d'esprits éclairés dans l'Europe fut appelé à l'exécution de ce projet et y entra ; ce que les étrangers faisaient pour la France, ils le faisaient aussi pour leur pays : jamais il n'y avait eu une correspondance si générale, si variée, et si bien tenue pour les seuls intérêts, partout négligés, de la raison, du goût et des lumières des peuples.

Il était aisé, par la nature de la chose, d'en présenter une foule d'heureux résultats, mêlés de quelques petits inconvéniens passagers : mais, dès lors, il y avait une épreuve faite depuis trente ans sur une seule nation voisine, sur l'Angleterre ; dès long-temps il n'y avait plus aucun moyen de douter que les croisemens des races perfectionnent toutes les espèces végétantes et vivantes ; et on

devait en conclure que, dans l'espèce humaine si éminemment perfectible, grâce à la pensée, à la parole et à la conscience, le croisement des esprits, qui ont aussi leurs races, doit en produire de presque divines. Ce ne fut qu'après un séjour de deux ou trois ans en Angleterre, et après avoir écrit les *Lettres anglaises*, que Voltaire, qui, en sortant de France, n'était encore que l'héritier du siècle de Louis XIV, qu'un très-grand écrivain en vers et en prose, déploya sur la scène tragique, dans l'histoire, dans les romans, dans tout ce qu'il écrivait, ce génie personnel qu'il n'avait hérité d'aucun siècle, et dont tous les siècles et tous les peuples pourront hériter. Cette influence, si éclatante sur Voltaire, s'étendit, dans des degrés divers, sur tous ceux qui étaient capables de la recevoir; elle eut même plus d'un excès; Voltaire les condamna tous et en arrêta plusieurs.

Le *Journal étranger* et la *Gazette littéraire*, quoiqu'ils ne pussent jamais ni flatter ni blesser la vanité et l'envie, eurent très-rapidement assez de succès pour placer leurs auteurs au rang des meilleurs écrivains de cette époque, où il commençait à devenir très-difficile d'atteindre à ce rang. Mais ce fut lorsqu'ils eurent réuni, dans les quatre volumes des *Variétés littéraires*, quel-

ques-uns des morceaux les plus remarqués, qu'il devint tous les jours plus évident combien ces relations avec les littératures étrangères avaient varié, en France, les jouissances du goût et des arts, combien nos poëtes, nos orateurs, nos philosophes s'y enrichissaient de vues et d'impressions qu'ils faisaient servir à nos plaisirs et à leur gloire.

Il suffit, pour le prouver, de l'exposition de quelques faits trop connus pour être contestés lorsque tous ceux qu'ils honorent ont disparu sous la pierre des tombeaux.

C'est dans ces deux journaux que la France commença à connaître ces poésies Erses qu'on a trop élevées, sans doute, lorsqu'on les a mises en parallèle avec les poëmes d'Homère; mais qui ont porté, dans la poésie un peu épuisée du Midi, des images, des tableaux, des mœurs et des passions, où les talens poétiques ont pu se rajeunir comme dans un monde naissant, où ils ont pu recevoir des inspirations lorqu'ils n'y trouvaient pas des modèles, parce que l'analogie va bien plus loin que l'imitation : c'est là qu'on a entendu, la première fois, des lamentations d'Young qui attristent ceux qui veulent les entendre toutes, mais qui attendrissent profondément ceux qui ne prêtent leur attention aux douleurs d'Young, que lorsqu'il les associe aux

expressions magnifiques des créations de l'Éternel et des destructions du temps, que lorsqu'il couvre d'espérances immortelles les ravages et les débris de la terre ; c'est là qu'on lut ces élégies du *couvent* et du *cimetière*, si parfaitement traduites en prose, et dont les larmes, recueillies par les vers de Delille, semblent sorties de son cœur ; ce fut là qu'un philosophe qu'on crut de Nuremberg, et qui était de Versailles, fit imprimer ses lettres sur les animaux et sur l'homme, où l'instinct des animaux fut mieux démêlé et mieux saisi dans tous les degrés qui l'approchent le plus de notre intelligence, et où l'on vit en même temps la raison de l'homme s'élever plus haut encore par tous les attributs de ses prérogatives royales ; ce fut là que l'abbé Arnaud, dans un discours d'une vingtaine de pages sur les langues anciennes et modernes de l'Europe, les marqua toutes des traits et des caractères qui les peignent et les distinguent le mieux, et qu'il nous enhardit facilement à adopter les inversions harmonieuses de la prose grecque, en nous en faisant sentir la beauté et le charme dans notre prose même et dans son style ; ce fut là que les *RECHERCHES SUR LE STYLE* par Beccaria, avant qu'elles fussent traduites par l'abbé Morellet, furent exposées par M. Suard dans un

précis plus lumineux que l'ouvrage, auquel il ne manque que plus de clarté pour être l'un des plus beaux et des plus utiles du dix-huitième siècle ; c'est là que furent semés avec abondance sur les arts du dessin, sur la peinture, sur la sculpture et sur leurs disputes à la prééminence, des morceaux écrits avec les principes de Winkelman, et son enthousiasme, avec ce goût de l'idéal réalisé sur les marbres devenus les dieux de l'antiquité, et transporté si heureusement par de Vien sur les toiles et sur les couleurs des peintres de l'école française ; c'est enfin de ces deux journaux, trop promptement abandonnés, qu'on a formé cette collection des VARIÉTÉS LITTÉRAIRES où l'on trouve plus de morceaux piquans et profonds, exquis et savans, plus de morceaux dont ont profité nos talens du premier ordre, qu'on ne pourrait en trouver, peut-être, dans les autres journaux, en mettant à contribution tous ceux qui ont été faits depuis qu'on en fait en France.

Ces échanges entre les littératures étrangères si fécondes pour toutes en acquisitions et même en créations, l'ont été encore depuis, et le seront toujours également, pourvu que lorsque le goût demande du nouveau, une philosophie lumineuse dirige le goût à ces sources

de la nature qui sont universelles et éternelles.

On a vu, depuis, l'historien français de la littérature italienne, en enrichissant notre langue de ce grand ouvrage, au déclin de l'âge et près du terme de sa vie, sentir se rallumer dans son imagination toutes les flammes de la jeunesse et de la poésie.

L'auteur des lettres sur Rousseau et du roman de Delphine ne s'était encore élevée qu'au-dessus de toutes les femmes; après avoir non-seulement voyagé, mais vécu en Angleterre, en Italie et en Allemagne, où rien de ce qui pouvait se voir n'échappait à son œil, rien de ce qui se devine, à sa sagacité, rien de ce qui élève ou attendrit, à son âme, elle atteignit dans Corinne et dans les deux premiers volumes sur l'Allemagne, à ces hauteurs où il n'y a plus de sexe, où, comme cette divinité des anciens qui n'était ni dieu, ni déesse, le talent est seul ou au-dessus de tout ce qui n'est pas le génie. C'est après s'être nourrie de tant de littératures si différentes de la nôtre qu'elle mérita cet éloge si extraordinaire de M. Suard qui la nommait, *la merveille du monde.*

Au moment où j'écris ces lignes, un de nos écrivains en vers achève la traduction de la Jérusalem délivrée; un autre avance le poëme

dont le Tasse même est le héros : on verra si ceux même qui attendent le plus de leur talent ne les trouveront pas comme *transfigurés* sur ce Thabor de l'Italie, qui semble avoir toujours les cieux ouverts sur sa tête.

Tandis que, sous les formes si peu ambitieuses de deux ouvrages périodiques, M. Suard travaillait avec tant de succès à réunir en France, à mesure qu'elles naissaient, les beautés de goût et les lumières de l'Europe : cette philosophie nouvelle, dont nous avons marqué et observé les origines, passait des Fontenelle, des Montesquieu et des Voltaire, aux Buffon, aux Condillac, aux éditeurs de l'Encyclopédie et à quelques-uns de leurs collaborateurs, aux Rousseau, aux Vauvenargues et aux Helvétius ; et dans ces esprits, tous supérieurs sans être égaux, ni toujours conformes dans leur manière de sentir, de penser et d'écrire, elle fondait sur des méditations profondes et hardies, sur des analyses savantes et claires, des doctrines ou des paradoxes sur Dieu, sur l'univers, sur l'homme et sur les animaux, exposés dans des styles lumineux ou éloquens, accueillis avec enthousiasme par l'élite des esprits, par la foule même ravie de pénétrer avec si peu d'efforts et tant de charmes dans les secrets de la nature et dans les découvertes du génie.

Buffon, le premier, après un silence de quarante ans, où on ne l'avait cru occupé qu'à traduire quelques calculs de Newton, appelait tout ce qui cultive la raison à l'étude de l'histoire naturelle, mère et nourrice universelle des vraies sciences et des vraies pensées; dans un discours destiné uniquement à soumettre ses vues sur la manière d'étudier la terre, les eaux, les airs et l'immensité des êtres qu'ils offrent ou qu'ils dérobent aux regards, il donnait de conseil si nouveau et si prudent de laisser d'abord errer les regards sur tant d'objets sans prétendre à les pénétrer et à les ordonner; de laisser agir sur nos sens la nature avant d'agir sur elle; de recevoir toutes les impressions avant de faire une observation; il appréciait, avec la critique la plus sensée et la plus modérée, ces méthodes de classifications trop arbitraires pour être utiles, qui ne sont que des mots classés, et qui prennent la place de la science elle-même; il assignait, en expert et infaillible estimateur du mérite et du démérite, les degrés justes d'estime et de blâme qu'on doit aux modernes et aux anciens, les belles portions de gloire si orgueilleusement refusées, depuis quelque temps, aux Aristote et aux Pline; tout était jugé et évalué avec une clarté qui dispensait de toute attention pénible, et cepen-

dant, pour la première fois, depuis que l'homme cherche la vérité, il déterminait, il signalait les caractères qui distinguent les vérités de différens ordres et de divers degrés : L'ÉVIDENCE, LA CERTITUDE, LA PROBABILITÉ. Dans les discours sur la théorie de la terre, sur la formation des planètes, sur d'autres mystères de la nature où des systèmes seuls sont possibles, il fondait les siens sur des faits si nombreux, si beaux, si bien décrits, si bien attestés et si bien ordonnés, qu'en démolissant même ces édifices majestueux, qu'en les mettant en pièces, leurs pièces restent encore l'histoire naturelle la plus savante et la plus philosophique ; et toutes ces merveilles étaient racontées avec calme et candeur, sans aucun tumulte et aucun entraînement oratoire, dans un langage aussi vrai, aussi magnifiquement élevé et varié que la nature, et qu'on aurait droit d'accuser de pompe épique, si toutes les richesses descriptives de l'époque n'étaient pas les expressions nécessaires et fidèles de l'histoire naturelle, qu'il ne faut pas confondre avec les lois de la physique.

Condillac, qui paraît ensuite, n'avait pas été plus pressé que Buffon de figurer sur ce théâtre des réputations où il est si ordinaire de monter pour sa gloire plus que pour celle de la philoso-

phie et de la vérité; il n'avait voulu rien écrire avant d'avoir sondé par lui-même toutes les profondeurs de l'esprit humain; et, dans ces routes, partout étincelantes des traces lumineuses des Bacon et des Locke, tous ses pas sont des découvertes; elles ne sont pas nombreuses; mais dans ses nombreux écrits, il les a toujours rendues plus simples et plus évidentes; mais elles ne laissent plus à aucun génie et à aucun siècle la possibilité et l'espérance d'en faire de plus belles et de plus utiles.

Dès son premier ouvrage, il fait ce que nul n'avait fait, le dénombrement exact des facultés et des opérations de la pensée; il les ramène toutes à un seul principe : il en fait une chaîne de très-peu d'anneaux, et les suspend tous à ce principe; ils ne sont tous que ce principe même, toujours un peu métamorphosé, mais toujours aperçu et reconnu dans ses métamorphoses les plus variées : et sur cette échelle céleste, puisqu'elle s'élève aux preuves les plus certaines de l'existence de la divinité et de l'immortalité de nos âmes, il aperçoit, avant aucun autre, il marque d'un trait sûr, au premier échelon, à la sensation elle-même, le point précis où, à l'aide d'un très-petit nombre de signes, avec des gestes, des sons, des mots, des lettres et des chiffres,

l'homme, qui semblait soumis en esclave aux impressions extérieures, s'en rend le maître, en dispose comme s'il en était le créateur, comme si, à son gré, il leur donnait et leur retirait l'existence : vérité qui était encore tout entière à découvrir après tout ce qu'avaient écrit d'admirable, et Bacon sur ces idoles de l'esprit humain nées de l'imperfection de l'homme et de toutes ses institutions; et Locke sur ces notions confuses nées de l'imperfection des langues; découverte depuis laquelle toutes celles qui ne sont pas impossibles peuvent se faire avec autant d'infaillibilité et de facilité, dans le monde moral, que celles des mathématiciens dans leurs calculs, et dans les rapports de leur monde géométrique avec les lois du monde visible : découverte qui n'a pas seulement affranchi la raison humaine du despotisme des sens; qui lui a donné sur elle-même et sur la volonté une puissance sans laquelle il n'y aurait pour l'homme aucune liberté; une puissance dont l'union avec les pouvoirs et les forces sous qui fléchit le monde, assurerait aux peuples les seules vraies prospérités, celles qui naissent des lumières et des vertus.

La préface de l'Encyclopédie et son prospectus; cent articles supérieurs à tous les livres sur les mêmes matières; le caractère très-divers et même

heureusement opposé du génie des deux éditeurs; l'un (Diderot) armé de cette audace qui se précipite à travers les ténèbres pour arriver au jour; l'autre (d'Alembert) de cette patience du calcul qui n'ose faire un pas avant d'être environné de tout l'éclat de l'évidence; tous les deux accoutumés à respirer aux plus hautes régions intellectuelles des deux infinis métaphysique et géométrique; mais l'un, doué comme de cette force d'impulsion qui lance les globes célestes sur les tangentes de leurs orbites; l'autre, de cette force d'attraction ou de gravitation qui les retient autour de leurs soleils pour en être éclairés et fécondés; tout faisait croire que l'Encyclopédie ne serait pas seulement un dépôt des richesses déjà acquises, mais un sol plein de vie, où les anciennes s'épureraient, où il en naîtrait de toutes parts de nouvelles.

Quel moment! et quelle époque il faisait attendre! Quel contraste sublime dans tous les esprits du premier ordre, d'une circonspection qui leur faisait multiplier à l'excès les doutes et les recherches, et d'une audace qui reculait ou renversait toutes les bornes devant leurs espérances! Avec quelle magnanimité, embrassant dans leurs études et dans leurs ouvrages ce qui avait toujours été séparé, les langues, les belles-

lettres, l'histoire naturelle, les mathématiques, la physique, ces théories toutes nouvelles de l'entendement, ces lois de l'esprit humain faites pour régner sur lui : avec toutes ces forces réunies, ils se partageaient tous les empires de la pensée; ils annonçaient qu'il fallait tout refaire, les notions les plus communes et les plus transcendantes, les arts de la main et les beaux-arts, les sciences, la morale, les lois; ils présentaient le génie en pleurs et à genoux, tantôt devant les rois, tantôt devant les peuples, les conjurant tour à tour d'avoir pitié de la nature humaine; ils stipulaient déjà les articles d'un pacte plus légitime et plus prospère entre la puissance et l'obéissance; ils faisaient sentir dans leurs vœux pour le genre humain, comme une force toute divine qui les réaliserait tôt ou tard sur toute la terre; et, presque enivrés de tant d'espérances fondées sur les progrès de la raison, ils prophétisaient une Jérusalem de la philosophie qui aurait plus de mille ans de durée.

A ce même moment, une voix qui n'était pas jeune et qui était pourtant tout-à-fait inconnue, s'élève, non du fond des déserts et des forêts, mais du sein même de ces sociétés, de ces académies et de cette philosophie où tant de lumières faisaient naître et nourrissaient tant d'espérances; elle s'élève; tout se tait un instant pour l'écouter;

et, au nom de la vérité qu'elle invoque, c'est une accusation qu'elle intente, devant le genre humain, contre les lettres, les arts, les sciences, contre la société même, à qui elle impute les vices, les crimes, les ignominies et les malheurs des nations *écrasées sous le double joug de leurs dieux et de leurs rois.*

Loin de donner ou de permettre quelque espérance pour l'avenir, les deux premiers discours de Jean-Jacques Rousseau ne font attendre des progrès les plus étendus de nos connaissances que des progrès plus grands encore des erreurs, des opprobres et des calamités. Et ce n'est pas, comme on le dit, le scandale qui fut général; c'est l'admiration et une sorte de terreur qui furent presque universelles. Tel est le témoignage des rivaux mêmes et des ennemis de Rousseau; c'est le témoignage de M. Suard, si éloigné de ces paradoxes, et sévère appréciateur des rares talens qui leur donnèrent tant d'éclat.

Et qu'il était difficile qu'il en fût autrement! Combien de genres de sensibilité, d'opinions révérées, de cultes religieux, l'éloquence de Jean-Jacques sut émouvoir et soulever en faveur de ses doctrines désolantes! Quelle âme touchée des mœurs antiques et républicaines, en lisant cette prosopopée de Fabricius, écrite par Rous-

seau fondant en larmes au pied d'un chêne du bois de Vincennes, ne fut pas tentée de la prendre pour une des sublimes pages perdues des Tusculanes, ne se crut pas transportée dans Rome libre et vertueuse encore, mais près de perdre à jamais, sous le charme funeste des arts, sa liberté et ses vertus? Quel cœur accoutumé dans la lecture des évangiles, à se consoler et de la vie et de la mort, ne fut pas plus pénétré encore de la grâce céleste de ces livres sacrés, n'y puisa pas plus de force et de courage, après que Rousseau en eut parlé? Quel homme, non dépravé encore tout-à-fait par les passions orgueilleuses et ambitieuses, ne l'a pas béni cent fois d'avoir tant honoré la simplicité des mœurs d'une vie laborieuse et indigente, de l'avoir tant préférée à ce vain éclat du luxe qui éblouit un instant, pour fatiguer et corrompre toujours? Quel ami des lettres, nourri dans les sources si pleines, si pures, si profondes et si vastes de la Grèce et de Rome, ne vit pas notre langue élevée, dans la prose de Rousseau, aux expressions et aux formes les plus majestueuses, aux mouvemens et aux accens les plus passionnés de la langue de Cicéron et de celle de Démosthène? Quel esprit, parmi ceux même qui mettaient à si haut prix les sciences de l'Europe, si violemment défigurées par leur détracteur, ne

sentit pas et ne démêla pas, jusque dans les déclamations, toute la fermeté et toute la hauteur de ce génie philosophique avec lequel la science est si vite acquise, et auprès duquel elle est si peu de chose?

Attaqué de toutes parts par des rois, par des savans, par des beaux-esprits et par des philosophes, quelle vigueur et quelle souplesse d'esprit, quelle puissance de logique il déployait contre tous, dans une cause qu'il paraissait si impossible de défendre!

Les mêmes accusations contre les sociétés humaines, reproduites si souvent, dans ce que Rousseau a depuis imprimé, n'ont pas été du tout contredites par ses grands ouvrages sur l'éducation, sur la morale et sur les lois, qui semblent supposer les améliorations possibles. Il ne les écrivait point pour les nations de l'Europe, dont il a toujours désespéré, mais pour quelques âmes privilégiées, pour des familles qui pourraient échapper aux vices dont est inondée la terre sur des hauteurs solitaires où ne monterait point le déluge.

Deux écrivains, Vauvenargues, que M. Suard n'a jamais connu, et Helvétius, avec lequel il eut très-vite des relations intimes, le premier avant les discours de Rousseau, le second sept à

huit ans après, avaient publié, sur le même sujet, et presque sous le même titre, des livres dont les doctrines opposées à celle de Jean-Jacques, et pas du tout d'accord entre elles, attiraient et agitaient aussi très-fortement l'attention publique.

Tous les deux traitaient de l'entendement, des moyens de diriger les idées vers la vérité, et les volontés, les passions même, vers le bien public. Vauvenargues, quoique en partie disciple de Locke, pénétré d'admiration et d'amour pour les beaux génies du siècle de Louis XIV, que ses éloges font mieux sentir et plus aimer, attendait d'eux, principalement, tout ce qu'il désirait et tout ce qu'il espérait pour les hommes. Helvétius, élève en entier de Locke, aspirait à s'élever au-dessus de son maître, et en exagérait les principes; il affirmait sur la sensibilité physique ce que la philosophie la plus téméraire ne peut que soupçonner; il supposait entre tous les esprits une égalité dont on ne voulait pas plus que de celle des fortunes.

Vauvenargues, persuadé qu'un des premiers besoins de l'homme est d'ajouter sans cesse au sentiment de sa grandeur personnelle, fondait sur ce noble besoin tous les principes de la morale privée et publique; il élevait les âmes pour les épurer et pour les unir. Helvétius, croyant avoir

observé que le principe le plus universel, de tous les mouvemens, de tous les efforts et de toutes les actions, était l'amour des plaisirs, voulait se servir de ce moteur tout-puissant, pour rendre tous les devoirs plus évidens et plus faciles; il croyait que les plus austères deviendraient inviolables par l'alliance des voluptés et des vertus.

Vauvenargues, avec quelques maximes et quelques expressions d'une diction pathétique, donnait à la morale naturelle l'accent de la religion et des temples; Helvétius, avec des analyses, des contes piquans, des peintures voluptueuses, et un style plein d'images, semblait trop faire d'un temple un théâtre.

Vauvenargues n'inquiéta que la superstition; Helvétius, en soulevant tous les fanatiques, donna des alarmes, même à la raison et à la vertu qu'il adorait. M. Suard, ami tendre d'Helvétius, préféra toujours le petit livre de Vauvenargues, dont il a même fait une édition.

Les deux ouvrages ont été également distingués parmi ceux qui imprimèrent à cette époque les caractères et les mouvemens qui ne devaient pas tarder à exercer une grande influence, d'abord, sur les opinions, ensuite, sur les événemens de l'Europe.

Cette influence, si elle n'eût agi que par des livres et par des lectures, eût été loin de produire si rapidement des effets si importans et si étendus. Ce fut dans les conversations qu'elle prit cette force toujours croissante, que rien ne pouvait vaincre, et qui devait tout changer.

Cette force s'exerçait et s'agrandissait principalement dans les sociétés où vivait M. Suard, où le goût des arts et des lettres réunissait les hommes qui avaient le plus d'empire sur l'opinion par leurs lumières, par leur rang et par leurs places. Les plus distingués étaient ses amis les plus intimes : c'est par là que l'histoire de sa vie touche de toutes parts à l'histoire de tout son siècle. Des mémoires ne peuvent pas tracer ce grand tableau ; mais la vie de M. Suard serait bien mal connue si ce grand tableau ne l'environnait pas de toutes parts.

LIVRE III.

Ce n'était pas, il s'en faut bien, une chose nouvelle en France que ce goût pour la conversation, si naturel à un peuple ingénieux, et qu'aucun, peut-être, n'a jamais égalé dans la rapidité avec laquelle il saisit les idées des autres et il exprime les siennes.

C'est une partie considérable de l'histoire de la monarchie française; Voltaire est le premier qui en ait bien écrit quelques pages dans le vaste tableau des nations modernes; et parmi plusieurs écrivains du dix-huitième siècle, très-capables d'écrire cette histoire, qui exige tant de philosophie et qui peut avoir tant de grâce, de l'aveu de tous, M. Suard était l'un de ceux à qui un pareil sujet convenait ou appartenait davantage.

Je n'ai aucune raison de croire qu'il l'ait jamais commencée; mais ses excellentes notices de La Rochefoucauld et de La Bruyère; ce qu'il a écrit sur le style épistolaire et sur cette femme qui en est le modèle, dont les lettres à sa fille peignent encore mieux que La Bruyère les

mouvemens imprimés au dix-septième siècle par l'action de la parole dans les salons; une foule d'autres morceaux, tels que la réfutation de ce que Champfort a écrit contre l'Académie Française, laissent assez voir l'importance que M. Suard attachait à ce commerce journalier des idées où tant d'esprits, dans les siècles un peu cultivés, puisent et reversent tout ce qu'ils ont de connaissances et de lumières. Il croyait, ce qui n'est pas convenu et qui est très-évident, que les siècles seraient bien mieux peints par l'histoire de leurs conversations que par celle de leurs littératures; parce que peu de gens écrivent et que beaucoup conversent; parce qu'il n'est que trop commun que les écrivains s'imitent et se copient, même à la distance d'un long cours d'âges, et qu'il n'est pas du tout rare qu'on soit heureusement contraint à parler comme on sent et comme on pense soi-même.

Combien, en effet, de doutes naïfs, ou courageux et profonds, de révélations et de secrets du cœur humain, sont obtenus ou arrachés, dans les conversations, par ces troubles subits où tout échappe, par les irritations de la dispute, qui vont souvent jusqu'à la colère! Il n'y a pour les livres ni surprise ni trouble, et leurs colères même sont méditées. Les livres, toujours com-

posés, sont plus hypocrites encore que les hommes.

M. Suard a beaucoup plus causé qu'il n'a écrit. Il a dispersé beaucoup d'esprit et de talent dans des morceaux épars, et bien davantage encore dans le monde et dans les conversations. Ce qui a été imprimé peut se retrouver toujours; ce qui n'a été que dit est trop souvent perdu, et plus souvent recueilli par les habiles qui ne l'ont qu'entendu et qui le placent à leur profit comme s'ils le disaient.

Si près encore de M. Suard, et si rempli de lui, il ne nous est pas impossible de dérober à l'oubli ou à l'usurpation quelques-unes des choses précieuses qu'il prodiguait de son vivant sans songer à sa mémoire. Mais c'est dans les cercles, dans les cabinets, dans les entretiens, qu'il les a comme jetées; pour en apprécier le mérite et l'influence, il faudrait connaître parfaitement ce dix-huitième siècle sur lequel beaucoup de mémoires restent encore à paraître; il faudrait en comparer les conversations aux conversations des siècles qui l'ont précédé. On peut et on doit indiquer ici ces parallèles nécessaires et piquans; on ne peut les instituer; ils seraient trop longs et ne seraient pas complets; les matériaux ne manquent pas seulement; ceux que nous avons sont rarement

assez sûrs. Le mot si souvent répété, *les paroles s'envolent*, exprime un fait qui est un grand mal; le mot qui lui est accolé, *les écrits restent*, dédommage peu, et il exprime souvent un mal plus grand encore.

M. Suard m'a parlé plus d'une fois de ces parallèles qu'il voulait effleurer dans un très-petit volume; je n'en ai que des souvenirs de mémoire; je les réduirai à quelques pages, et à quatre ou cinq époques. On y reconnaîtra aisément certaine marche et certaines liaisons des faits de cette introduction à l'histoire de Charles-Quint, dont il n'a été que le traducteur, et dont on pourrait aisément le croire l'auteur. Il ne manquera à ces vues que d'être écrites par celui à qui elles appartiennent : c'est beaucoup; mais c'est quelque chose aussi, sans doute, d'avoir conservé les vues, et quelquefois jusqu'aux expressions.

Pour peu qu'on recherche les origines un peu haut, cent *Perrin-Dandin* vous crient *au déluge :* et quoique Charlemagne ne soit pas si haut, il faut du courage pour commencer par Charlemagne une petite histoire des conversations en France, qui commence réellement à ce prince. Prendre les choses à leur source, est l'unique moyen de les bien connaître; les prendre ailleurs, c'est y laisser ou y porter beaucoup de nuages et

d'ombres. La création même, si nous y avions assisté, ne serait pas un mystère : le mot de l'énigme de l'univers serait écrit sur chaque objet ; les curieux ne seraient jamais renvoyés, comme ils l'étaient dans le Mercure, au numéro prochain. Saisissez le fil par le bon bout ; il vous conduira même en se rompant ou en s'enmêlant de nouveau dans vos mains.

Dès la fin du huitième siècle, et lorsque tout se couvrait de ténèbres, Charlemagne, roi et empereur, s'élève au milieu de l'Europe comme une aurore boréale au sein des nuits profondes ; dans son palais impérial, transformé tour à tour en cercle, en école et en académie, il appelle autour de lui les femmes les plus spirituelles, préférablement aux plus belles, et des moines qui parlaient bien, préférablement aux grands dignitaires de l'église qui ne disaient bien que la messe.

Deux ou trois siècles après cette époque, qui ne fut que d'un règne et d'un instant, au milieu de la barbarie devenue plus épaisse en devenant savante, au sein des écoles singulièrement multipliées et richement dotées, parmi des argumentateurs qui n'avaient pour éloquence que le syllogisme en fureur, paraissent, sous le froc, des hommes inspirés ou par les plus tendres passions

du cœur, ou par tout ce qu'il y a de plus pathétique dans le Dieu des évangiles; et dans leurs entretiens continuels, ou avec des femmes dont ils sont eux-mêmes le culte, ou avec des princes et des papes dont ils sont les directeurs, la langue vulgaire, si peu cultivée jusqu'à eux, prend dans leur bouche de l'élévation et de la grâce; on commence à soupçonner que la parole est aussi une puissance; qu'elle peut exercer un grand empire sur les esprits; donner aux âmes les émotions par lesquelles on aime à être entraîné; inspirer ces vertus sans lesquelles, même avec ce qu'on appelle *lois*, il n'y a dans les sociétés humaines qu'erreurs, oppression et anarchie.

Disséminées partout plus ou moins rapidement par les conversations, des idées si au-dessus de ce siècle scolastique pénètrent jusque dans les cellules des moines qui n'ont pas érigé le silence en vertu, qui ne se croient pas parfaits parce qu'ils sont muets. Les querelles de Saint-Bernard et d'Abailard mettent dans un grand jour tout ce que peuvent les talens pour élever aux grandeurs de la terre ceux qui dirigent les âmes dans les routes du ciel. Presque toutes les couronnes, à cette époque, sont héréditaires; mais les tiares sont électives; et de la poussière d'une école, on peut porter son ambition et son regard sur des

siéges qui sont presque des trônes et sur un trône qui veut commander à tous les autres.

Ni Abailard, ni Saint-Bernard, nés tous les deux pour les passions tendres, et pour les talens qu'elles inspirent, la poésie et l'éloquence, ne pouvaient pourtant triompher de la scolastique et de son jargon; on les prenait pour la religion et pour la science. Mais les querelles de ces théologiens beaux esprits, nées dans les écoles, sont portées au tribunal des papes; on en parle à la cour des rois, dans les châteaux des grands seigneurs; on en parle partout, et partout dans le langage du monde; les controverses deviennent des conversations; des idées abstraites commencent à devenir vulgaires, parce que les mots avec lesquels on les exprime sont familiers.

Les aventures si touchantes d'Héloïse et d'Abailard inspirent un intérêt bien plus universel, et ont des résultats bien plus heureux; ces amours d'un siècle barbare, ont tout le charme des romans; les faiblesses et les malheurs d'un jeune théologien et de sa jeune élève, deviennent les objets de tous les entretiens; ils attendrissent les âmes; ils adoucissent la langue; ils avancent tout un siècle.

A la même époque, les croisades précipitent l'Europe sur l'Asie, et la foi catholique se trouve

face à face, sur le tombeau du Christ, avec la foi musulmane : en combattant, elles s'observent, et se donnent mutuellement des doutes. Semblables à ces liqueurs ennemies qui, versées dans le même vase, se pénètrent, se décomposent avec fracas jusque dans leurs élémens, et s'évaporent ensemble. C'est bientôt après que circule, en Europe, le livre des *Trois Imposteurs*, livre impie attribué à un grand empereur ou à son chancelier, et l'ouvrage, probablement, des conversations entre les deux.

Les seigneurs de châteaux qui ont donné la liberté aux serfs pour payer leurs équipages des croisades, ont rapporté de ces expéditions beaucoup de faits, quelques idées et plus de dispositions à s'en faire de nouvelles; ils se sentent pressés d'un besoin de parler plus fort que leur orgueil chevaleresque; ils trouvent dans les hameaux par eux affranchis plus d'esprits avec lesquels ils peuvent converser. Ce ne sont plus seulement les harpes, les chansons, les fabliaux qui forment l'instruction et les fêtes des châteaux; on y tient cercle et *cour d'amour*; on y chante l'amour, et on y discute finement ses délicatesses les plus exquises, ces problèmes du cœur que le cœur aime à trouver insolubles pour les discuter sans fin. Un art du raisonnement bien

plus sûr que celui des écoles se forme au sein des plaisirs et de la galanterie; et, en des temps si éloignés de nous, déjà se préparent, dans des châteaux gothiques, le théâtre, les maximes et les vers de Quinault.

Au quinzième et au seizième siècles, où l'on a cru voir la renaissance des lettres, quoique ce ne fût la renaissance que du grec ou de son étude; l'érudition rappelant de nouveau les peuples aux écoles, absorbant toute leur attention et toute leur énergie, allait étouffer plutôt que nourrir les germes naturels des talens; la découverte d'un nouveau monde, et celle d'une nouvelle route aux Indes orientales; les querelles et les guerres de la réformation; les victoires et les revers de François I^er^.; les intrigues politiques et galantes de sa cour; tout ce qui agite le plus les hommes, force heureusement les peuples à moins s'occuper des chaires et des livres que des événemens, des affaires et des plaisirs.

Ce n'est point dans les écoles, c'est à la cour de François I^er^., que Marot trouve le modèle de cet *élégant badinage*, premier modèle de bon goût dans nos vers et dans notre langue.

Ce n'est point dans Aristote que l'arme du raisonnement se fortifie et s'aiguise; c'est dans les combats sans relâche des luthériens et des calvi-

nistes contre les princes et les moines de l'Eglise catholique.

Au milieu de tant de superstitions, de fanatisme et d'ambitions tyranniques, ce n'est point dans le beau moral de Platon qu'on apprend à chercher le bonheur dans les sacrifices faits à sa patrie, c'est dans les conversations d'une centaine de magistrats, de prélats, de guerriers, de gens de lettres; société instituée par Olivier et par l'Hôpital, et honorée par la nation et par l'histoire du nom de Ligue du bien public.

Dans ces discours de l'Hôpital, aux assemblées nationales, qui donnaient à son caractère personnel plus d'autorité que sa dignité de garde des sceaux, dans le style de Montaigne et dans celui de La Boëtie, toujours si familiers, même alors qu'ils étonnent le plus par l'énergie et par l'audace des expressions, le ton général est toujours celui des conversations de la *Ligue du bien public*. La satire Ménippée est en grande partie un recueil des conversations établies sur le modèle de celles qui l'avaient été par l'Hôpital et par Olivier. Les saillies, le génie et les vertus d'Henri IV leur ressemblent beaucoup.

L'histoire n'a guère conservé du palais royal de Richelieu, des hôtels de Rambouillet et de Longueville, que les souvenirs du mauvais goût

qui y dominait, de leurs éloges prodigués à des ouvrages dont on ne parle plus, de leurs dédains ou de leur haine pour des ouvrages devenus une partie de notre gloire littéraire et nationale.

Mais on a trop confondu leur goût, bientôt couvert de ridicule, et leur esprit, dont les ridicules mêmes étaient des progrès; on n'a pas assez senti l'heureuse influence de cette association d'un cardinal et d'un ministre roi, avec des poëtes sans génie, pour disputer à Corneille ses triomphes de la scène tragique; de ces complots où les passions si diverses du bel esprit, de l'amour et de l'ambition conspiraient ensemble pour faire tomber une pièce, pour tuer un ministre, pour supplanter un rival ou une rivale; de ces soulèvements des peuples et de ces plans de massacres conçus gaiement et spirituellement sur les sophas de la volupté, exécutés en partie, par un archevêque de Paris doué d'éloquence, d'intrépidité, et même de quelques vertus. On n'a pas assez vu combien des conversations continuelles entre tant d'âmes et de passions ardentes devaient porter de fécondité et de feu sur les idées et sur les expressions; combien ce qui faisait naître tant d'idées et de sentiments, hâtait aussi la naissance du goût et de ses choix;

combien, enfin, la fronde, presque uniquement connue par des couplets et par des sifflets, touchait de près au magnifique siècle de Louis XIV. Voltaire seul a distingué le fond des choses de leur surface ; d'autres s'y sont mépris, et ont cru réfuter Voltaire.

Mais, pour faire éclore le siècle des grands talens, il fallait d'abord faire éclore le génie de Louis, dont la politique de Mazarin entretenait et cultivait l'ignorance. Les premiers rayons qui entrèrent dans l'esprit du jeune prince, né sensible et aimable, il les dut à des conversations avec les nièces de Mazarin, dont l'éducation avait été mieux soignée ; avec madame de Montespan, sa maîtresse en titre, et qui réunissait en elle tout ce qu'avait de superbe et de piquant l'esprit des Mortemar ; avec Racine, si heureusement choisi pour le compagnon des voyages et des lectures d'un prince qui ouvrait son règne ; avec Molière, qui achevait le Tartufe sous la protection du trône ; avec Fénélon, qui, un instant au moins, lui fit entendre et respecter la voix de l'humanité, lorsque le fanatisme lui conseillait ou lui ordonnait les dragonnades.

C'est dans ces conversations, qu'au milieu de tout ce qui étouffe le plus la sensibilité pour la nature et pour la raison, le jeune monarque appre-

nait à être si promptement touché de l'éloquence de Bossuet et de Massillon, des beautés sévères et profondes de Britannicus, du charme céleste des chœurs d'Esther, de la pompe divine d'Athalie, de l'élégante et magnifique simplicité de la colonnade du Louvre.

Tandis que ces conversations formaient le roi pour le siècle, d'autres faisaient naître dans la nation des vues, des opinions et des doctrines qui devaient, tantôt, favoriser et rendre plus éclatantes les grandeurs du monarque, tantôt, résister à sa puissance et à ses erreurs.

La méthode de Descartes, si justement admirée, était pourtant celle des mathématiques plutôt que de l'esprit humain; mais un petit nombre d'esprits dressés à la corriger et à l'étendre, en se dirigeant par elle, se réunissent dans une solitude profonde mais peu éloignée de Paris; sans y former un ordre religieux, ils s'entretiennent incessamment devant Dieu et devant la nature de tout ce qui peut le mieux et soumettre tous les esprits à la foi, et les ouvrir tous plus facilement et plus sûrement à la raison et à la vérité; et de ces entretiens de cinq à six hommes, des lumières qu'ils se prêtent, naissent un petit nombre de volumes, qui, par l'érudition, par le raisonnement, par le génie et par le style, élè-

vent *Port-Royal* au niveau ou au-dessus de toutes les écoles de l'antiquité, et servent à former Racine le plus grand écrivain en vers de toutes les langues et de tous les siècles.

A leur exemple, et presque en même temps, mais sans s'éloigner du monde qu'ils éclairent et qu'ils édifient, un nombre à peu près égal de pontifes et de princes de l'église gallicane, unis ou divisés, s'entr'aidant ou se combattant, mettent tous les jours leurs génies en présence dans leurs conversations, nommées *conférences, colloques*, tout ce qu'il y a de beautés poétiques et de traditions historiques dans toutes les mythologies et dans toutes les théologies; tout ce qu'il y a de beautés sublimes et touchantes dans le testament des Juifs et dans le testament des chrétiens, font de leurs recherches, élevées si haut et posées si solidement, comme de nouvelles colonnes pour les temples catholiques, on dirait que ces temples touchent, pour la première fois, le ciel de leur faîte.

Jusqu'à ce siècle, le christianisme ne s'élevait avec assurance que sur les témoignages et les miracles des Évangiles; la foi n'était pas ou ne se croyait pas assez en sûreté auprès de la raison; après Pascal et Bossuet, la foi paraît elle-même armée par la raison d'une force toute divine.

On peut, sans faiblesse, s'en rapporter à Voltaire sur ce point, quoiqu'ailleurs il ait appelé ce siècle celui *des grands talens plutôt que des lumières;* en le comparant à ceux qui l'avaient précédé, il l'a mis au-dessus de tous, non par les beaux-arts, mais *par les progrès de la raison;* et nulle part ces progrès ne sont aussi sensibles que dans *ces pensées* où le puissant génie de Pascal, après avoir flotté entre l'athéisme et le déisme, se décide à croire en Dieu, plus sur les révélations des Evangiles que sur celles de l'univers; que dans ces discours sur l'histoire universelle, où le puissant génie de Bossuet ne craint pas de rabattre son vol jusqu'à toucher la terre et le socinianisme, et ne s'en relève que plus confiant et plus fier jusqu'à ces miracles journaliers de l'Eucharistie et de la présence réelle, qui confondent la raison humaine.

Les dogmes, discutés, éclaircis, arrêtés dans ces *conversations* si fécondes, deviennent les sujets des conversations bien plus nombreuses et de la ville et de la cour. Des femmes dont les romans, les lettres et les billets font les délices du goût, deviennent théologiennes sans rien perdre des grâces de leur esprit; elles atteignent plus d'une fois au sublime des Pascal et des Bossuet; comme eux elles peuvent dans leurs balances la rai-

son humaine et les mystères de la foi chrétienne; et, les balances quelquefois flottantes, s'inclinent toujours dans leurs mains du côté de la foi.

Portées rapidement, dans des voitures *moitié dorées, et moitié transparentes*, d'un palais à un palais, d'un théâtre à un temple, d'un sermon à une tragédie, d'un bal de la ville aux bals de Louis XIV, les Sévigné, les La Fayette et les Maintenon, partout où elles écoutent et où elles parlent recueillent et répandent des faits, des mots charmans ou forts, des lumières qui ne seront que long-temps après dans les livres.

Il est impossible de douter que, soit dans leurs oppositions, soit dans leur accord, toutes ces conversations n'aient eu sur les destinées de la France autant d'influence que les tribunes aux harangues sur les destinées de la Grèce et de Rome.

Il est des tableaux historiques tellement rapprochés par les dates, par les analogies ou par les contrastes, qu'ils se présentent toujours ensemble et toujours en forme de parallèles; et d'aucun cela n'est aussi vrai que des littératures et des conversations du dix-septième et du dix-huitième siècles.

L'auteur de ces mémoires n'écrira plus ici cette histoire des conversations comme sous la dictée de M. Suard : M. Suard y figurera bientôt comme acteur; j'en serai seul historien.

Du règne de Louis XIV aux règnes de Louis XV et de Louis XVI, le fond du génie national diffère peu; mais sur ce même fond, que de différences et dans les créations des talens, et dans les conversations du monde!

Dans les beaux-arts, la plus éclatante gloire du génie français était celle des jeux du théâtre, dont les chefs-d'œuvre et *leur long souvenir* étaient le perpétuel entretien de tous ceux qui avaient quelque organe et quelque âme pour sentir les passions, les vertus et le beau. Le dix-septième siècle était, sans doute, plus créateur en talens de ce genre; le dix-huitième l'était certainement en sentimens plus exquis, pour en jouir avec transport; en principes plus approfondis, pour dispenser l'admiration et l'amour en une juste mesure.

A côté de Boileau, en effet, on avait préféré le rimeur le plus pauvre et le plus insipide, Pradon, au plus éloquent des écrivains en vers, à Racine, celui de tous les peintres des passions qui les a rendues avec le plus de charme et de profondeur. Lorsque déjà commençaient à sortir des mains de Racine tant *de pompeuses merveilles*, une grande partie du siècle voulait, comme madame de Sévigné, *rester fidèle à sa vieille admiration pour Corneille*: ce qui voulait dire ne pas la partager avec Racine.

Il n'existe pas de véritable parallèle de ces deux grands hommes jusqu'à La Bruyère.

Au dix-huitième siècle, ce même parallèle se reproduit, sous toutes les formes, dans les écrits, dans les académies, dans les soupers, dans les cafés ; il devient lieu commun ; et au moment où on le croit le plus vieilli, le plus usé, il se rajeunit, et il rajeunit Racine et Corneille, qui n'en avaient pas besoin. Avec quelques lignes qui semblent se joindre à quelques mots de Fénélon, Vauvenargues le rend tout nouveau. L'instinct des femmes est autorisé par le génie des hommes les plus éclairés à donner la première place au poète qui les a le mieux connues et qu'elles aiment le mieux. La nation hésite encore à juger comme les femmes, même après le Corneille commenté par Voltaire, l'éloge de Racine par M. de La Harpe, et son cours du lycée ; mais ce procès du goût, dont les pièces sont dans toutes les mains et sous tous les yeux, sera, sans doute, terminé par quelque arrêt aussi immortel que les deux génies, à l'instant où les poids des raisons et des impressions seront mieux distribués et mieux comptés dans les balances restées encore en équilibre. Ce résultat sera bien moins celui des livres des deux siècles que celui des conversations du dix-huitième ; l'esprit et le goût y perdront peut-

être quelques-uns des plaisirs qu'ils trouvent dans leurs disputes ; mais la première jouissance du goût, comme de la raison, est de voir dans tout leur éclat les vérités qui répandent tant de lumières dans les profondeurs émues et tourmentées du cœur humain.

Celui qui parlait si souvent de Corneille et de Racine, et toujours avec un goût si exquis ; celui qui, presque enfant encore, semblait leur prendre tour à tour leur génie, comme s'il était à la fois Racine et Corneille ; celui dont les succès furent bien plus certains et plus éclatans encore lorsqu'il s'abandonna tout entier à l'indépendance et aux inspirations de son propre génie, Voltaire, seul, pouvait s'ériger en arbitre entre les goûts divisés de la nation, et faire pencher à jamais cette balance, comme Boileau aurait voulu et n'osa pas la faire pencher.

A ce moment, la voix d'un philosophe assez sensible pour être souvent un excellent poète, la voix de Saint-Lambert, élève Racine au-dessus de Corneille, et Voltaire au-dessus de tous les deux,

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène.

A ce vers, les querelles et les parallèles renaissent, tout en retentit, les brochures, les feuilles, les sa-

lons. Tandis que les écrivains, dans leurs prétendues dispensations de la justice et de la gloire littéraires, composent leurs arrêts de leurs haines ou de celles des autres, les conversations, plus éclairées par cela seul qu'elles sont plus impartiales, distinguent, dans les trois rivaux, des caractères qui, tour à tour, mettent chacun d'eux au-dessus et au-dessous des deux autres. Elles jugent Voltaire supérieur par les grands effets de la terreur et de la pitié; Racine par la perfection incomparable de son style; Corneille par les créations et les miracles qui l'élevèrent de Clitandre à Cinna.

A peu près dans le même temps, un homme nourri dans l'admiration et dans l'amour de tous les trois, un homme qui n'avait pas leur génie, mais qui en avait un autre, proposait de faire descendre la tragédie de ces hauteurs des trônes et de la poésie, de la rapprocher davantage de toutes les âmes et de tous les intérêts de l'humanité, en la rapprochant de toutes les conditions, en donnant aux peintures et à l'éloquence plus de naïveté et de vérité, au risque de leur faire perdre toute cette splendeur qui semble associer l'auteur aux puissances décorées par la langue qu'il leur prête.

Dans ces paradoxes de Diderot, mieux sifflés que réfutés, l'homme, la société et l'art tragi-

que se présentent, pour leur perfectionnement commun, sous des rapports mutuels plus intimes et plus puissans; on croit remonter à ces premières conceptions des peuples et des arts de la Grèce, où les Eschyle, les Sophocle et les Euripide voulaient faire de l'action tragique la leçon et la règle des actions humaines, où ils faisaient monter les héros sur la scène, non pour l'agrandir de la grandeur des personnages, non pour dégrader les trônes, mais pour élever et fortifier les âmes et les vertus publiques.

Ces discussions qu'on voulait croire mortelles au génie, qui les aime beaucoup, et qu'elles affranchissent de tout ce qui peut intimider ses inspirations; ces discussions avaient, très-souvent, jusque dans leurs profondeurs, toute l'élégance du bon goût, quelquefois toute l'éloquence des grandes vérités et des grandes passions. Elles unissaient par la même lumière, ou par ses reflets, tous ces beaux-arts *dont aucun ne doit être exclu*, puisqu'ils sont tous et des plaisirs pour les sens, et des secours pour la raison. Si madame de La Fayette, madame de Sévigné et madame de Caylus avaient pu faire quelques visites aux salons de madame de Staël et de mademoiselle de Lespinasse, elles auraient découvert de nouveaux mondes dans tous les arts, elles

n'auraient plus voulu être trop fidèles à aucune admiration pour rester libres d'admirer tous les génies.

Sous Louis XIV et sous Bossuet, on distinguait peu la morale de la religion, et l'ordre social de la puissance du trône. Sous Louis XV et sous Louis XVI, la morale privée et la morale publique, plus fréquemment et plus intimement associées à toutes les parties de la littérature, s'élèvent, pour la première fois, sur des fondemens qui ne paraissaient nouveaux que parce qu'ils sont éternels et universels. *Trop de morale entraîne trop d'ennui*, a dit un poëte qui a constamment prêché la morale et enchanté ses lecteurs. Mais il est vrai que ce n'est qu'au dix-huitième siècle qu'on a généralement senti qu'aucun des sujets traités par les vrais talens ne peut avoir autant de charme que la morale, fondée avec clarté sur la nature de l'homme et de la société : fondemens qui ne semblent que terrestres, et qui s'élèvent si rapidement jusqu'à ces vertus touchantes et sublimes qu'il est interdit à la parole de peindre lorsqu'elle n'a point l'éloquence religieuse de Fénélon et de Rousseau.

Sous Louis XIV, il n'eût pas été permis, sans doute, à la morale la plus pure, de jeter le moindre blâme public et direct sur les actes du

gouvernement; on eût dit que les erreurs mêmes des gouvernemens étaient de droit divin. Mais dans les conversations, on avait, sous Louis XIV, autant et plus de liberté que de nos jours. Ce prince avait l'âme trop grande pour vouloir apprendre quelque chose de l'espionnage, l'esprit trop juste pour ne pas savoir que les dénonciations des hommes vils sont toujours des impostures; aucun des mémoires de ce siècle, qui en a tant laissé, ne cite un grand nom flétri par cet opprobre. Le cœur d'un honnête homme n'était pas encore exposé à s'ouvrir devant un traître, en croyant s'épancher dans le sein d'un ami. Madame de Sévigné adorait Louis XIV; ceux que Louis XIV menaçait de sa colère, étaient souvent défendus par les billets, les lettres et les discours de madame de Sévigné.

Quelle distance, il est vrai, entre ces débats des salons du dix-septième siècle, et les questions agitées dans les conversations du dix-huitième!

De quoi, en effet, s'agissait-il dans ces altercations qui suivirent d'assez près les troubles de la Fronde? de savoir si un surintendant des finances (Fouquet), qui avait imité dans ses profusions généreuses les déprédations impunies de ses prédécesseurs, devait être jugé par les organes

de la justice nationale ou par des commissaires du monarque ; si des dragons et leurs glaives étaient de bons missionnaires ; si une morale dictée au génie par la vertu pour former la raison et la conscience des rois, si le Télémaque, qui avait fait de l'héritier du trône celui de toutes les pensées et de toute l'âme de Fénélon, était une satire de la personne et du règne de Louis XIV ; si l'abbé de Saint-Pierre, en possession d'écrire et non de faire lire des vérités hardies, avait mérité l'outrage ou l'honneur d'être chassé de l'Académie Française à l'unanimité des voix, moins celle de Fontenelle, pour avoir adressé quelques reproches à Louis XIV, trois ou quatre ans après que ce superbe monarque était descendu dans les caveaux de Saint-Denis.

Presque tous les siècles de la monarchie avaient entendu de pareils débats, sans que ni rois, ni peuples en fussent très-émus ; ce n'était pas mettre en doute le pouvoir absolu, mais lui représenter qu'il ne lui convenait pas d'être arbitraire.

Que ces questions, sur lesquelles ne pouvait s'élever une seule difficulté, et qui se débattaient pourtant, avec chaleur, dans la France des Descartes, des Corneille, des Pascal et des La Bruyère, faisaient peu attendre encore les questions morales et politiques qui allaient agiter la

France des Montesquieu, des Voltaire et des Rousseau !

Une maxime entrevue plusieurs fois dans l'antiquité, mais toujours vaguement; reproduite plus vaguement encore dans des dissertations prolixes et obscures du quinzième et du seizième siècle, avait enfin reçu, on ne sait bien de qui, sa formule la plus universelle et la plus concise : LA LOI EST L'EXPRESSION DE LA VOLONTÉ GÉNÉRALE.

Gravina en Italie, Montesquieu en France, avaient suspendu ce lustre à leurs belles pages.

Cette seule maxime contenait le système entier d'un ordre social, comme le gland contient l'arbre immense dont les rameaux s'étendront sur les vastes campagnes. Tout y était, mais pour ceux qui pouvaient tout y voir.

Cependant, des hommes supérieurs, également amis de la liberté, en font sortir deux systèmes assez divers pour qu'on les croie opposés. Dans les deux systèmes, les réunions d'hommes ne sont des sociétés que lorsqu'elles sont gouvernées par la volonté générale; mais dans l'un, il faut qu'au scrutin de la loi soient portés les votes de tous ceux qui doivent lui obéir; la nation toute entière doit être le corps législatif; ou la partie qui vote est souveraine, la partie

qui ne vote pas esclave, et aucune des deux libre : c'est la théorie de Jean-Jacques et de son *Contrat social*. Elle ne fut jamais celle d'aucun grand Empire; et Jean-Jacques est loin de les y inviter.

Dans l'autre système, la volonté générale d'un peuple peut être exprimée par ses représentans; elle doit l'être mieux que par lui-même, parce que, plus éclairés que lui, ils la voient mieux dans tous ses intérêts de tous les temps et de toutes les circonstances; parce que, moins nombreux, ils se prêtent, dans la discussion, autant de secours et de lumières que la foule y apporterait de désordre et de confusion : c'est la pratique de l'Angleterre et de l'Amérique anglaise; c'est la théorie de Montesquieu et de Delolme.

Rien ne soutient, n'alimente, ne dirige les conversations sur les questions importantes et profondes comme les ouvrages qui les traitent sur des principes différens et avec des lumières assez égales pour ne laisser d'avantages dans la lutte qu'à la vérité. Les publications assez voisines du CONTRAT SOCIAL et de la *Constitution de l'Angleterre* rendirent tous les effets de ces deux ouvrages plus étendus, plus rapides, plus certains chez tous les peuples de l'Europe, et surtout en France, où ce qui est dans les livres passe plus vite dans les conversations, y est plus

remué, plus tourné et retourné dans tous les sens de tous les esprits. Peu reçurent de Rousseau la conviction que la volonté d'un peuple ne peut pas être représentée; les prospérités toujours croissantes de l'Angleterre étaient une réfutation trop puissante et trop claire de sa doctrine. Mais cette exagération même des principes de Rousseau fit mieux sentir à tous combien il importe aux peuples et de ne pas se méprendre sur le choix de leurs représentans, et de les environner incessamment, avec un peu d'inquiétude, d'une surveillance respectueuse; et d'entretenir incessamment, par la parole et par la presse, des discussions universelles sur les questions confiées et non abandonnées à la haute sagesse des chambres; de leur rappeler sans fin, et sans injurieux soupçon, que, dans les plus vastes empires ainsi que dans les plus petites républiques, tous les pouvoirs appartiennent au peuple, quoiqu'il ne puisse en exercer aucun; de ne laisser enfin aux représentans aucun moyen de jamais établir que la représentation est de droit divin, comme les rois l'ont toujours voulu faire croire de la royauté.

Des objets si graves, introduits subitement parmi tant de conversations qu'on croit frivoles et qui ne sont que légères, sont saisis dans la

capitale de la France avec autant de facilité, ils sont traités avec plus d'intérêt que ces questions littéraires qui embellissent la raison plus qu'elles ne l'éclairent. On croit entendre, dans plus d'un salon doré, les délibérations d'une colonie naissante sur le gouvernement qu'elle constitue au milieu des déserts.

Les rois et leurs ministres, il faut en convenir, pouvaient, sans être trop farouches, être alarmés de tant de maximes si nouvelles, discutées si près d'eux, et jusque dans la galerie de Versailles; à côté de ces mêmes principes, heureusement, s'en offrent de très-propres à rassurer toutes les monarchies sans flatter et sans endormir aucun monarque.

Le *Contrat social* de Jean-Jacques, et la *Constitution d'Angleterre*, de Delolme, si divers sur tant de points, se réunissent sur le danger d'ébranler les trônes en fondant la liberté; sur l'avantage même d'élever plus haut les rois, pour élever par eux les nations. Pourvu que les lois soient faites par les votes personnels de tous, il n'importe à Rousseau quelle soit la puissance qui les exécute : pourvu que les intérêts et les vœux d'une grande nation soient exprimés par une représentation éclairée et populaire, Delolme désire, il croit même nécessaire que la

puissance exécutrice et suprême soit sur un trône héréditaire qui fasse baisser les yeux à toutes les ambitions, qui laisse gronder les orages utiles, sûre de faire taire ceux qui seraient funestes.

Rassurés et soutenus par ces grandes autorités démocratiques, les grands noms historiques de la France, ceux du moins dont l'histoire se compose de beaucoup de vertus, portent naturellement leurs espérances sur un second degré de représentation d'où ils veilleront à leurs grandeurs par leurs dignités, au bonheur des rois et des peuples par leurs lumières.

Il ne reste d'irréconciliable avec ces vérités qui concilient si heureusement tous les intérêts, que ces nobles nouveaux et obscurs qui ne peuvent les comprendre, qui cachent leur pauvreté, leur vanité et leur ignorance autour des hameaux qu'on ne leur permettra plus d'opprimer. La France se confie, surtout, elle s'abandonne à ces vérités lorsque l'histoire lui montre ce Béarnais descendu des Pyrénées comme du ciel pour donner, à la maison dont il était le chef, l'exemple d'un front victorieux soumis aux conseils et à la tutèle d'une assemblée de notables, et à tous les rois de la terre, celui d'un roi qui expie le long cours de la gloire militaire la plus légitime par des vœux sagement gradués, par des plans profondément

conçus pour la paix perpétuelle de toutes les nations.

Avant ces nouvelles théories, les puissances de la terre faisaient descendre du ciel leurs titres : comme si le maître de l'univers ne conduisait pas tout sur la terre comme dans les autres mondes ! comme si l'ordre social, pour être sacré, avait besoin d'être une religion révélée ! Il était donc facile de prévoir que les mêmes esprits, si bien exercés à faire sortir du sein de la société elle-même les lois et les pouvoirs qui la gouvernent, leveraient leurs regards vers le ciel pour juger les cultes en même temps que les codes, pour mettre une morale tirée de la nature de l'homme sous la protection de la divinité, comme un ordre social sous la protection de la royauté. On se flattait que, sans rien détruire, on pourrait tout épurer et tout réconcilier avec la raison humaine.

Sous Louis XIV, les livres du génie et les conversations du monde avaient donné de nouveaux étais à la foi, sans trop permettre des doutes à la raison. L'incrédulité paraissait vaincue ; elle n'était que soumise et muette ; et ceux qui embrassaient sans restriction tout le christianisme des évangiles, persécutés avec fureur, parce qu'ils ne pouvaient pas y découvrir tous les dogmes catholiques,

offraient aux esprits audacieux des causes ou des prétextes d'écarter, en effet, tous les doutes, mais en rejetant toutes les croyances.

La raison des Pascal et des Bossuet, si humblement soumise à toute la foi, toutes les forces de leur logique et de leur éloquence employées à lui soumettre la raison du genre humain, présentaient aussi une gloire périlleuse mais éclatante à ceux qui, les premiers, attaqueraient avec génie ce que ces génies éminens avaient adoré et défendu; et l'*épître à Uranie*, adressée à une marquise réelle, fut bientôt dans la mémoire et dans la bouche de toutes les femmes et de tous les hommes qui respiraient et professaient dans le monde l'indépendance de la pensée. Cette épître était un cri de guerre plus qu'un combat; mais dès que la guerre fut déclarée par un tel manifeste, il fallut la soutenir par des batailles.

On en livra de toutes parts. A travers les ténèbres des siècles, l'érudition croyait arriver au berceau du christianisme pour le surprendre dans sa naissance et dans sa faiblesse. Ce flambeau trop obscur de l'histoire, agité par une philosophie qui en appelait plus encore à la raison qu'à l'érudition, ne jetait plus sur les évangiles que des clartés funèbres.

Ceux qui cessaient entièrement de croire, et

le nombre en était effrayant, ne trouvant plus dans des traditions révérées aucun point fixe qui les retînt ou qui les ralliât, après s'être séparés à la fois de la croyance commune, se séparaient bientôt les uns des autres, et se plaçaient à des distances différentes, sans pouvoir nulle part poser des bornes. Les uns, toujours émus de la sainteté des évangiles, persistaient à voir la divinité dans la morale de Jésus-Christ, en regardant comme une impiété de voir un Dieu dans le fils de Marie; les autres, fermant toutes les bibles pour ne chercher le créateur que dans la création, et la morale que dans les plus tendres et les plus sublimes affections du cœur humain, s'éloignaient de tous les autels et de tous les prêtres pour n'adorer Dieu que dans leur cœur et par leurs vertus. D'autres, sans frein et sans effroi, croyant voir sortir du seul mot *Dieu* tous les délires de l'intolérance et toutes les fureurs du fanatisme, revêtent la matière des attributs du mouvement et de la pensée, comme de ceux de l'étendue; jugent son ordre et ses désordres aussi nécessaires que son existence; veulent qu'on l'étudie par des observations; qu'on l'interroge par des expériences; et qu'au lieu d'adresser à genoux des prières à sa puissance, le génie de l'homme s'en empare et l'exerce.

Ces *interprétations de la nature*, sorties des conversations, y rentrent devenues plus dangereuses dans des livres écrits avec talent : mais elles ont beau prêter l'autorité d'un métaphysicien suédois à l'opinion qui suppose dans les élémens les plus grossiers de la matière une sensibilité *sourde* qui ne fait que se développer dans des organisations heureuses ; elles ont beau être présentées avec éloquence au nom de cet aveugle, Saunderson, qui décompose et explique la lumière du soleil ; ces doctrines portent dans le monde et au fond des âmes plus de terreur que de doutes ; l'univers, transformé en Eternel, ne peut remplacer, pour le genre humain, le père qu'il croit avoir par-delà les mondes périssables ; les proclamateurs savans de ces dogmes de la mort paraissent eux-mêmes aussi sourds que la matière, et plus aveugles que Saunderson.

Les deux philosophes du dix-huitième siècle le plus en possession de fixer les esprits et d'émouvoir les âmes, élèvent leur voix presque ensemble pour la cause de Dieu, attaquée au nom de la morale même et de l'humanité. Rousseau, content de ce qu'il a écrit, comme Dieu de ce qu'il avait fait, croit que l'Europe devait des statues à l'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. La France en érige une à l'auteur du *Principe*

d'action et du poëme de *la Loi naturelle;* et les âmes éclairées et religieuses auraient donné, sans doute, leurs votes pour qu'on en érigeât à tous les deux aux deux côtés d'un autel *consacré au Dieu révélé par la nature à la raison et à la conscience.*

Quoique très-éloignées encore, parmi nous, de toute possibilité d'aucune application, ces théories si nouvelles sur les gouvernemens et sur les religions, sur tous les fondemens de l'ordre social, disposaient les peuples à des institutions trop opposées à celles qui régnaient, pour en prendre la place sans révolution. On avait peur d'entrer et d'avancer dans ces routes où on ne voyait aucune trace des siècles; cet effroi saisissait souvent ceux mêmes dont les lumières provoquaient le plus les innovations.

C'est au temps, disait d'Alembert, *à fixer l'objet, la nature et les limites de cette révolution, dont notre postérité connaîtra mieux que nous les inconvéniens et les avantages.* D'Alembert a dit ailleurs, et près de vingt ans après: *En vain l'homme vertueux aspire à faire le bien, s'il n'a pas cette patience éclairée qui sait en attendre le moment. Avec les intentions les plus louables, on peut nuire en deux manières à la vérité, ou en mettant des erreurs à sa place, ou en se pressant de la montrer avant le temps.*

Cette maxime exige du philosophe le sacrifice le plus difficile, celui de la gloire; elle peut faire soupçonner sa prudence de pusillanimité; elle signale les deux plus grands écueils de la philosophie. M. Suard, qui a beaucoup moins écrit que d'Alembert, a eu moins d'écueils à éviter; mais, pour lui-même et pour les écrivains plus féconds que lui qui le consultaient, il a eu bien plus que d'Alembert cet art du génie et de la sagesse qui distingue et saisit, sans se méprendre, le moment marqué où la vérité recevra des nations et de ceux qui les gouvernent plus d'hommages que d'insultes.

Pour peu qu'on ait donné d'attention à cette notice historique des conversations de quatre ou cinq siècles, on a pu voir, dans le passage d'un siècle à l'autre, combien de circonstances préparent, à la fois, à la raison des clartés et des obscurités, des secours et des obstacles; c'est là ce qui exige au sein de nos lumières, ou plutôt de nos ténèbres, tous ces ménagemens qui ne sont pas la faiblesse de la raison, mais sa perfection.

Aux époques précisément où M. Suard se faisait le plus remarquer, écouter et aimer dans le monde, fut proposée, dans un concours de l'une de nos académies ou de celles d'Allemagne, la question : *s'il est toujours utile et s'il doit être*

toujours permis de publier toutes les vérités. M. Suard avait couvert les marges du discours couronné, de notes qui, relevées et mieux liées, auraient formé un ouvrage probablement fort supérieur à tous ceux du concours. Il me le prêta, et c'est moi qui l'ai perdu en le prêtant aussi. Le discours et les notes n'étaient pas toujours en opposition ; et les notes étaient toujours le développement le plus heureux de cette maxime de d'Alembert, digne d'être gravée sur le frontispice d'un temple de la vérité.

Tous ces mémoires sur M. Suard vont offrir désormais des exemples et des preuves de sa constance à la mettre en pratique avec des amis qui semblaient ou l'ignorer, ou la dédaigner, et de la puissance qu'il eut souvent de modérer, au moins, cette précipitation si exposée à substituer des erreurs à des erreurs, à faire de la vérité elle-même la torche des passions plus que la lumière des esprits.

Ces controverses, qui avaient toute la politesse et toute la grâce des conversations d'un monde qui cherche partout les plaisirs, avaient lieu partout où des esprits un peu cultivés pouvaient se réunir. Elles ne pouvaient prendre l'importance qu'elles ont eue que dans les salons et les banquets, où l'alliance toujours rare de l'opulence et

de la philosophie, rassemblait les rangs, les esprits et les talens qui réunissaient entre eux presque toutes les lumières de l'Europe.

Un homme dont le nom n'était jamais lu sur le frontispice d'aucun livre, et rarement prononcé hors de sa société intime, tenait alors dans Paris, avec une fortune et un titre originaires de l'Allemagne, une maison qui ressemblait à un INSTITUT, lorsqu'il n'y avait encore que des académies. Les membres les plus distingués de toutes les académies de la capitale composaient sa société et les convives de sa table; et, suivant que les langues, l'antiquité ou les sciences physiques étaient les sujets des entretiens, on pouvait le croire lui-même de toutes les académies, quoiqu'il ne fût et ne voulût être d'aucune. Il dévorait tout ce qui sortait des presses de toutes les nations, et ne laissait échapper de sa vaste mémoire que ce qu'il voulait oublier. Sénèque, homme de génie et homme riche, ordonnait et payait chèrement les extraits des ouvrages qu'il n'avait pas le temps de lire; le philosophe de la patrie de Leibnitz lisait les ouvrages que Buffon et Diderot avaient à consulter; et lorsqu'il leur en avait parlé, ils étaient sûrs de les connaître mieux que s'ils les avaient lus.

Dans un moment où il venait de relire l'Esprit

des Lois, il en fit tellement l'analyse de mémoire, sans rien déranger à l'ordre des livres, des chapitres et des idées, que ceux qui l'écoutèrent sans aucune fatigue, ne balancèrent pas à juger cette analyse supérieure à celle de d'Alembert.

Bacon, on le sait, a dit qu'une étude et une connaissance superficielles de la nature peuvent conduire à l'athéisme, mais qu'une étude et une connaissance approfondies ramènent à la Divinité; et c'est dans cet aphorisme, surtout, que Bacon se montre le véritable organe de la nature.

Il en fut tout autrement du philosophe allemand devenu français. Long-temps adorateur du Dieu qu'il voyait dans les lois et dans l'ordre de l'univers, il eut pour ceux qu'il aimait et qui n'avaient pas la même croyance, le zèle d'un missionnaire; il poursuivait l'incrédulité de Diderot, jusque dans ces ateliers où l'éditeur de l'encyclopédie, environné de machines et d'ouvriers, prenait pour le grand dictionnaire les dessins de tous les arts de la main; et tirant son texte de ces machines même où brille, en se dérobant aux yeux, un esprit si fertile en créations, il lui demandait s'il pouvait douter qu'elles eussent été conçues et dressées par une intelligence. L'application était frappante, et ne frap-

part pourtant ni la raison ni le cœur de Diderot. L'ami de Diderot, fondant en larmes, tombe à ses pieds. On a dit de S. Paul renversé du cheval sur lequel il poursuivait les chrétiens : *Tombe persécuteur, et se relève apôtre ;* c'est le contraire ici qui arrive : celui qui était tombé à genoux déiste, se relève athée. Il ne fit point sortir Diderot de cet abîme sans fond, et sans espérance, de l'athéisme ; Diderot l'y entraîna.

Ce prosélytisme si fervent pour le déisme, et si naturel, le baron d'Holbach, qu'il m'est ici permis de nommer, puisque ce ne serait plus taire aujourd'hui son nom que de le passer sous silence, le baron d'Holbach le porte dans l'athéisme auquel tout zèle devrait être si étranger, puisqu'il renonce à toute espérance immortelle : Diderot n'avait écrit que des fragmens, des pages, des mots, en faveur de ces doctrines que Jean-Jacques trouvait si *désolantes*. Les volumes se multiplient sous la plume du baron d'Holbach pour les établir et pour les répandre ; sa société en est un cours ouvert, où les professeurs se relayent pour en fortifier les preuves. L'abbé Galiani, grand improvisateur, improvise un jour pour Dieu, et le lendemain contre. Le pour et le contre y étaient donc écoutés ; on n'y était donc pas très-*intolérans en prêchant la tolérance*.

M. Suard, très-lié avec le baron, avant la révolution de ses principes théologiques, ne cessa jamais d'en être aimé, quoiqu'il les combattît avec les principes de Clarke et de Newton, qui étaient les siens. Ce fut l'époque où ils se donnèrent mutuellement les témoignages de la confiance la plus entière, de l'amitié la plus dévouée.

L'auteur du *Système de la Nature* et de *la Morale universelle* possédait dans un degré peu commun l'art de donner, par l'analyse, de la précision et de la clarté aux idées, et très-peu, le talent de répandre de l'intérêt par les beautés ou par les artifices du style.

Les pensées n'ont besoin que d'être démêlées et déterminées, dirigées et ordonnées; c'est l'œuvre de l'analyse; tous les grands effets du style naissent de l'imagination et de l'âme; et on ne les dirige pas de même; on ne les a pas à ses ordres; c'est elles qui ordonnent et qui entraînent. L'analyse peut être l'instrument de tous les esprits; l'éloquence est le don de quelques âmes. Qui n'a que l'analyse peut répandre plus d'ennui que de lumières; qui ne possède que l'éloquence, la déploie comme au hasard, et trop souvent contre la vérité. De la réunion de ces deux puissances se forment les grands écrivains et les grands hommes.

La première était loin d'être parfaite dans le baron d'Holbach ; la seconde ne lui manquait pas totalement ; mais la première rendait toujours la seconde ennuyeuse. Ses amis les plus intimes, Diderot même, le trouvait si difficile à lire, qu'on l'a vu presser vivement un jeune écrivain, dont les débuts annonçaient des talens, de les employer à revêtir d'un autre style *la morale et la législation universelle*, les deux meilleurs ouvrages du baron, les seuls où l'athéisme se dérobe et ne s'étale pas.

Même pour être lu autant que Voltaire et Rousseau, le baron d'Holbach n'aurait pas voulu de cette éloquence qui subjugue les esprits en ébranlant les imaginations. Sa méthode, qui les laissait calmes et froides, était, pour ainsi dire, une partie de sa morale. Mais Vauvenargues, d'abord, et M. Suard mieux encore depuis, avaient fait remarquer dans quelques-uns de nos écrivains, dans La Bruyère surtout, un autre art et d'autres secrets de style que ceux de cette éloquence des tribunes et des chaires, qui enseigne à s'emparer des âmes plus qu'à éclairer et à guider les esprits, trop souvent même à soumettre la raison aux passions, plus que les passions à la raison.

La vérité n'a rien à redouter, en effet, et elle

peut espérer plus d'une conquête de cet art de La Bruyère, qui fut aussi, avec d'autres caractères, celui de Fontenelle. On en a fait une théorie. Cet art consiste, tantôt, à cacher une partie de son idée pour rendre plus piquantes ou plus fortes, à la fois, et celle qu'on laisse à deviner, et celle qu'on montre; tantôt, à exciter de ces surprises que la logique même est sûre de produire, lorsqu'elle vous fait découvrir qu'une chose qu'on croyait très-simple est compliquée, que celle qu'on croyait compliquée est simple; espèce de nœud et de dénoûment qui donne au raisonnement le plus exact les mouvemens d'une action comique; à rompre quelquefois, en apparence, l'ordre naturel et attendu des conceptions, à faire arriver inopinément, dans le tissu d'un style uni et modeste, une haute pensée qui semble rompre tous les fils du tissu; et qui, cependant, rapproche et serre encore mieux toutes les idées en les embrassant toutes dans la vaste étendue d'une seule expression; d'autres fois, enfin, à donner l'air d'un paradoxe un peu scandaleux à une vérité qu'on peut démontrer à la rigueur, et, à une vérité d'expérience universelle, le ton et l'accent d'une de ces inspirations soudaines que le génie reçoit sans savoir d'où, et qui de la hauteur du génie descendent, dans

tous les esprits, par des mouvemens toujours accélérés.

Buffon et Diderot, qu'on critiquait beaucoup et qu'on lisait davantage, étaient très-propres à donner au baron d'Holbach des leçons comme des modèles de cet art d'embellir, d'animer, de déguiser le style philosophique, sans lui rien faire perdre de son exactitude; mais il s'agissait de goût, non de génie; et le baron chercha l'homme dont les conseils lui étaient nécessaires dans M. Suard, qui, ne faisant que des morceaux, les soignait davantage; qui, lisant et jugeant tous les grands écrivains, sans s'élever par des compositions laborieuses à la place qu'il eût pu prendre parmi eux, connaissait d'autant mieux toutes les manières de plaire, qu'il n'était asservi à aucune manière.

Mais, pour bien avertir le baron de l'art qui lui manquait, il fallait lui entendre lire ses ouvrages; et les chapitres de l'auteur étaient longs, la voix du lecteur était monotone. Plus les efforts de M. Suard pour rester éveillé étaient grands, plus ils étaient aperçus; et ce qui était bientôt tout-à-fait visible, c'était son sommeil qui se faisait aussi entendre. Il est bien plus aisé d'aimer des critiques dont on peut tirer parti, que de pardonner le sommeil qui humilie sans éclairer; le

baron d'Holbach, cependant, souriait toujours dans ces momens très-fréquemment reproduits ; il semblait être là pour veiller le sommeil de son ami.

Son amitié devenait même tous les jours plus vive, elle cherchait l'occasion d'être généreuse. Il crut la voir, et il se flatta de la saisir.

M. Suard avait depuis quelque temps sur sa figure une mélancolie, dont la cause était dans son âme, et que le baron attribua à cette pauvreté des gens de lettres peu laborieux et appauvris encore par l'opulence du grand monde. M. Suard voit arriver un jour dans sa chambre le baron d'Holbach avec l'air d'un homme qui a quelque chose à proposer, et qui ne l'ose. Ce n'est pas seulement *la pudeur* de son ami qu'il épargne, c'est la sienne qu'il a peine à surmonter. Il fallut enfin parler. Il le conjure d'accepter dix mille francs qu'il lui porte, et dont il n'a aucun besoin, dont il ne peut faire aucun autre emploi utile ou agréable. M. Suard lui proteste qu'il n'en a pas besoin non plus, et ne le persuade pas. L'offre et le refus plusieurs fois faits, plusieurs fois réitérés avec la même émotion de part et d'autre, une transaction seule peut terminer le débat. M. Suard lui fait à peu près la confidence de ses momens de tristesse, et

prend avec lui l'engagement que si cette somme lui devient jamais nécessaire, il lui écrira, à l'instant même, *envoyez-moi mes dix mille francs.*

Ces luttes délicates de deux amis sont restées secrètes entre eux ; et si on les publie ici, ce n'est pour honorer ni l'offre, ni le refus, moins rares qu'on ne le croit entre ceux qui ont des richesses et ceux qui n'ont que des talens ; c'est pour faire connaître la philosophie et les philosophes à ceux qui pourraient encore applaudir du parterre ou des loges à ces vers, qu'on croirait d'Aristophane, préparant la ciguë de Socrate:

..... Pour moi je les soupçonne
D'aimer l'humanité, mais pour n'aimer personne.

Les liaisons de M. Suard avec Helvétius et toute sa famille étaient plus intimes encore, et le succès du livre *de l'Esprit* avait d'abord eu trop d'éclat pour n'en pas répandre sur un jeune homme qui avait de tels rapports avec son auteur. Ce qui fut le plus utile à M. Suard, ce fut l'avantage d'observer de plus près et les causes du succès si prompt d'un long ouvrage de morale et de métaphysique, et les causes qui, au moment même du triomphe d'Helvétius, lui préparaient des juges sévères et rigoureux dans ceux qui le lui décernaient avec le plus d'autorité sur l'opinion publique.

Cette partie de notre histoire littéraire est toujours restée assez secrète, quoique le secret recèle plus de grandeur encore que de faiblesses dans ceux entre lesquels il se renfermait.

Rien n'aide aux premiers succès d'un livre comme le bruit qu'il fait; et, indépendamment de tout ce qu'il y a de mérite réel dans cette vaste composition, son sujet, celui que les lecteurs français possèdent et aiment le mieux; son titre qui le rapprochait de *l'Esprit des lois*, dont la gloire croissait lentement, mais pour croître toujours; le paradoxe de l'égalité naturelle des esprits, qui flattait toutes les vanités et blessait tous les orgueils; les plaisirs, et surtout l'amour érigés en principes des grands talens et des grandes vertus; la clarté continuelle du style qui abrégeait, par des images et par des historiettes, les routes pénibles du raisonnement; tout semblait faire du livre *de l'Esprit* le livre de la France; et lorsque la persécution le menaça, les premiers écrivains de la nation en parlèrent comme d'un nouveau titre de gloire pour la France littéraire.

Voltaire écrivait à Helvétius :

« Votre livre est dicté par la same raison :
» Partez vite, et quittez la France. »

Jean-Jacques, qui écrivait déjà pour honorer

Helvétius et pour le combattre, cessa d'écrire, et jeta au feu ce qu'il avait écrit; les éditeurs et les auteurs de l'Encyclopédie furent au moment de l'interrompre; tout ce qui avait des talens se rangea autour d'Helvétius et fit cause commune avec lui.

On peut croire cependant que le gouvernement, presque aussi doux alors qu'il était absolu, ne menaça un instant l'auteur de l'Esprit avec violence que pour le dérober aux fureurs plus réelles des hypocrites et des fanatiques; et lorsque Helvétius, sans du tout se hâter, quitta la France, les portes lui en restèrent ouvertes pour le moment où il voudrait y rentrer, après avoir recueilli dans l'Europe les hommages des nations et des cours éclairées.

En rentrant dans sa patrie, dans sa famille, et dans la brillante existence de sa fortune, Helvétius retrouva tous ses amis, mais non pas toute sa gloire, et c'étaient ses amis mêmes qui en avaient le plus affaibli l'éclat, qui en avaient rendu les titres presque douteux.

Visité aux Délices par tous les étrangers célèbres qui allaient en France ou qui en revenaient, et qui tous alors parlaient du livre de l'Esprit, Voltaire louait avec sa grâce accoutumée la clarté du style et l'élégance; mais il faisait succéder rapidement des critiques terribles; il

trouvait *LE TITRE LOUCHE, L'OUVRAGE SANS MÉTHODE, BEAUCOUP DE CHOSES COMMUNES OU SUPERFICIELLES, ET LE NEUF FAUX OU PROBLÉMATIQUE.*

Jean-Jacques attaquait tous les principes de l'Esprit dans l'Emile ; et si les siens étaient vrais, toute la philosophie d'Helvétius était élevée en l'air ou construite dans des abîmes.

Des deux éditeurs de l'Encyclopédie, l'un, d'Alembert, plus à l'abri de toutes les variations de la renommée dans ces sciences exactes où les livres n'ont point de fatales destinées, faisait sur l'*Esprit*, imprimé *in-4°*, des plaisanteries plutôt que des critiques. Helvétius, disait-il, qui mesure tout par les sens, ne croit à l'immortalité d'un ouvrage que lorsqu'il est publié *in-quarto* ; mais le sien n'aurait paru qu'*in-octavo*, qu'il aurait obtenu, par tous ses contes, la même vogue et la même durée. L'autre, Diderot, jugeant en métaphysicien un livre de métaphysique, disait : « Il roule tout entier sur quatre pa» radoxes, et les deux attributs de la vérité, la » démonstration et l'évidence, manquent à tous » les quatre. Celui qui suppose les fondemens de » la justice dans les seules conventions sociales est » trop dangereux pour n'être pas faux ; celui qui

» dispense à tous les hommes communément bien
» organisés les mêmes doses d'esprit naturel, trop
» généreux dans Helvétius, est trop démenti par
» toutes les expériences des écoles et des nations.
» Les idées de l'auteur sont claires, mais parce
» qu'elles restent presque toujours à la surface des
» objets. Quand les quatre paradoxes seraient des
» vérités, le livre *de l'Esprit*, qui attaque *l'Es-*
» *prit des Lois*, n'en serait encore que la pré-
» face. » Diderot ajoutait : Il y a trop de méthode dans sa méthode ; il faut des routes, mais il faut qu'elles soient larges et qu'elles ne soient pas des lignes.

Condillac, alors à Parme, pressé, par ses correspondans de Paris, de beaucoup de questions sur le livre *de l'Esprit*, ne disait rien de l'ouvrage en parlant de l'auteur avec la plus haute considération.

La bienveillance et la malveillance rendent souvent les mêmes services aux écrivains : toutes les deux s'empressaient de faire connaître à Helvétius ces jugemens, en lui laissant ignorer les motifs, sans lui laisser ignorer le nom des juges. Le bien n'était fait qu'à demi ; le mal l'était complètement.

Amoureux de la gloire, et troublé dans sa jouissance, ami plus passionné de la vérité, et crai-

gnant de l'avoir méconnue et obscurcie par quinze ans de travaux destinés à lui obtenir les hommages de la terre, l'auteur *de l'Esprit*, qu'on lisait dans toute l'Europe, était plus malheureux encore que célèbre; ces critiques rapportées en gros, l'éclairaient très-peu en l'affligeant beaucoup. Pour en juger, il fallait en connaître les motifs. Il aurait volontiers rassemblé tous les juges autour de lui dans ses champs de Voré, ou dans son salon de Paris. Il était doué de toute cette patience dont Buffon fait la définition du génie. Cette réunion n'était possible qu'en partie : il jugea presque égal d'interroger l'un des hommes de lettres de beaucoup d'esprit et de beaucoup de goût, qui, vivant dans leur société, et écrivant moins qu'eux, avec autant de lumières et moins de passions, les entendait tous les jours : son choix se fixa sur M. Suard.

Une circonstance qui a laissé peu de tradition, quoiqu'elle eût fait dans le temps trop de bruit, rendait ce choix plus honorable pour l'un et pour l'autre.

Dans une amitié et dans une vie aussi fraternelles que celles de M. Suard et l'abbé Arnaud, tout est solidaire, ou tout le paraît : au moment où se répandait le livre *de l'Esprit*, l'abbé Arnaud avait laissé voir, dans je ne sais quelles

pages très-bien écrites, son aversion d'instinct pour cette logique et pour cette morale toujours tirées des sens et de la raison humaine, et jamais des sources de la RAISON PREMIÈRE, de l'INTELLIGENCE ÉTERNELLE. Il adorait Platon : on crut qu'il dénonçait Helvétius : il était permis de rire du culte de l'abbé; on se mit en colère. M. de Saint-Lambert sembla l'attendre à la porte de l'Académie Française, où il était porté par les plus honorables suffrages, et lui jeta au scrutin une boule noire qui ne put pas l'empêcher d'entrer et d'être son collègue. Ni Helvétius, ni même Saint-Lambert n'imaginèrent jamais de rien imputer à M. Suard de ce qui avait été écrit si près de lui.

Jamais confiance plus grande ne fut mieux fondée : il fallait aussi un grand travail pour la remplir, et M. Suard triompha de sa paresse. Nul n'avait pu entendre aussi souvent que lui et ne pouvait rendre compte plus exactement de ces opinions dont la philosophie et la gloire d'Helvétius avaient tant de besoin, et qu'elles demandaient avec tant d'instance. Il aurait cru les lui faire connaître et sentir imparfaitement en les lui rendant isolées comme il les avait entendues. Il les lia par leurs rapports, par leurs différences, par leurs oppositions, et, dans une

suite de rendez-vous et d'entretiens, il présenta à l'auteur de l'*Esprit* une analyse et une appréciation de son livre, composées de tout ce qu'en pensaient et en disaient les premières têtes philosophiques du dix-huitième siècle. Cette analyse, destinée à détailler et à motiver les reproches, ne pouvait ressembler à celle de Saint-Lambert, qui, partout où elle n'est pas une exposition succincte et parfaite, est une apologie ou un panégyrique. Elle diffère bien davantage encore de celle de M. de La Harpe, espèce de satire plutôt que d'analyse, dans laquelle, en rapprochant sans cesse Locke, Condillac et Helvétius, comme s'il les avait étudiés et compris tous les trois, il se méprend à chaque ligne d'une manière risible sur les sentimens qu'il leur attribue.

Le succès le plus rare d'une analyse est sans doute de faire remettre en doute à l'auteur de l'ouvrage les opinions qu'il avait méditées quinze ans, et que beaucoup d'applaudissemens avaient comme sanctionnées.

M. Suard obtint ce triomphe sur Helvétius.

Après l'avoir écouté, non sans douleur, mais en silence, l'auteur de l'*Esprit* ne songea plus qu'à de nouveaux examens des mêmes questions, pour les rejeter, pour les modifier, ou pour les mieux établir dans un nouvel ouvrage.

S'il se fût éloigné du monde, qui ne pouvait plus beaucoup lui plaire, s'il n'eût interrogé que sa pensée solitaire, ses anciens principes pouvaient y revenir comme premiers occupans et comme mal effacés. D'un autre côté, plein de la reconnaissance la plus vraie pour M. Suard, Helvétius n'était pas sans beaucoup de ressentimens contre les philosophes qui, après s'être montrés parmi ses premiers admirateurs, avaient été les premiers aussi à mettre tant de restrictions à leur propre estime et à l'estime publique.

Un petit nombre de considérations sur son livre et sur les circonstances dont la publication en fut suivie, suffirent à M. Suard pour faire sentir à la conscience d'Helvétius qu'il avait peut-être, à cet égard, moins de reproches à faire à ces philosophes qu'à lui-même.

Et en effet, durant ses quinze années de méditations et de travail, Helvétius les voyait tous beaucoup, il lisait beaucoup leurs ouvrages qui sortaient des presses à mesure qu'il travaillait au sien; il avait reçu nécessairement de tous plus d'un genre d'émulation, de secours et de lumières; et les noms de ces précurseurs qui lui avaient ouvert et frayé plus d'une route, ou n'étaient pas prononcés dans le livre de l'*Esprit*, ou l'étaient

avec des éloges auxquels, avec le moindre orgueil, on aurait préféré le silence.

Ni Condillac, son maître bien plus encore que Locke; ni Vauvernagues, qui, dans le petit volume resté, par la mort de l'auteur, incomplet plus qu'imparfait, traitait le même sujet dans les deux mêmes divisions de l'*entendement* et de *la morale*, n'avaient obtenu d'Helvétius aucune mention glorieuse ou seulement honorable; l'*Encyclopédie* et ses deux éditeurs, dont les discussions si fréquentes sur la nature, les méthodes et les progrès de l'esprit humain faisaient tressaillir tous les esprits de joie ou d'effroi, ne figuraient avec aucun éclat dans un livre dont ils pouvaient exiger beaucoup de restitutions qui lui auraient fait perdre une foule de ses plus belles pages. On devinait aisément, en lisant le livre de l'*Esprit*, que l'*Esprit des Lois*, qui devenait chaque jour le livre de l'Europe, n'était pas celui d'Helvétius, et qu'il en ferait un jour plus de censures frivoles que d'éloges sentis; les doctrines et l'éloquence de Rousseau, qu'il était si nécessaire de combattre et si juste d'admirer, avaient été délaissées comme des déclamations; on eût dit enfin que, durant les dix années de la conception et de la rédaction du livre de l'*Esprit*, rien de notable pour la raison humaine n'avait

paru en France, ou qu'Helvétius, si généreux de sa fortune envers les gens de lettres pauvres, donnait, par son exemple, un certificat de vérité à l'un des plus jolis vers de La Fontaine :

L'or se peut partager, mais non pas la louange.

Aussi Diderot prenait-il bien sur cela sa revanche. *Dix ans plus tôt*, disait-il, *cet ouvrage eût été tout neuf; mais aujourd'hui l'esprit philosophique a fait tant de progrès, qu'on y trouve très-peu de choses nouvelles.*

Ces dix années étaient, précisément, celles où avaient été publiés les ouvrages dont le livre de l'*Esprit* parlait si peu ou si mal.

Un tort bien plus grave que toutes ces omissions était la manière dont Helvétius avait cru devoir rendre hommage à la gloire de Voltaire, fondée, dès lors, sur ses plus belles créations en tout genre, comme sur un long amas d'honneurs et de trophées.

Si aucun génie a pu être universel, c'est, sans doute, celui de Voltaire; et Helvétius établissait comme maxime générale, et sans exception, que le vrai moyen d'être médiocre dans tous les genres, c'est de vouloir tous les posséder. Quoique Voltaire fût très-supérieur dans des genres que lui seul avait réunis, on pouvait lui contester le

titre de *génie universel;* mais on n'avait à le contester qu'à lui seul. C'est donc lui qui était frappé. Quand même, en partant de la main qui l'avait lancé, le trait ne se fût pas dirigé sur lui, c'est la direction qu'il aurait reçue des Marivaux, des Trublet, et de plusieurs noms plus imposans, qui ne reconnaissaient à Voltaire que la *perfection de la médiocrité.*

Ailleurs, parlant des nouvelles beautés portées dans la tragédie depuis Corneille, Helvétius accordait à Racine plus d'*élégance*, à Crébillon plus de *chaleur*, à Voltaire plus de *spectacle seulement et plus de pompe;* mérite d'un machiniste et d'un décorateur plus que d'un poëte. Les plus fortes expressions des grands caractères, il les cherchait et les trouvait dans le *Catilina* si oublié de Crébillon; il ne parlait pas même de *Rome sauvée.*

Enfin, il ne rendait d'autre honneur à Voltaire que d'en citer quelques vers : il ne lui assignait sa place ni dans l'épopée, ni sur la scène tragique, ni dans l'histoire, ni dans cette foule de morceaux en prose et en vers qui sont les délices du goût et la lumière de l'esprit.

Que ce silence et ces éloges devaient paraître offensans, après le magnifique éloge de Voltaire par Vauvenargues!

C'est cette manière d'oublier ou de louer les premiers de vos contemporains, ajoutait M. Suard à Helvétius, qui les a blessés et qui nous a tous surpris. Lorsque les orages ont grondé sur votre tête, ils n'ont fait entendre que votre apologie et vos louanges; voilà une morale qu'il n'est pas facile d'expliquer par l'amour-propre et par l'intérêt personnel. Ils ne se sont permis de vous juger que lorsque la persécution s'est éloignée de vous; et, même alors, leur justice n'a rien eu d'une vengeance; ils n'en ont pas publié les arrêts; ils l'ont exercée comme à huis clos; ils l'ont tempérée par beaucoup d'éloges. Diderot, par exemple, a souvent dénombré les défauts qu'il croit voir dans l'*Esprit*; jamais sans finir le dénombrement par ces mots : *Il sera pourtant compté parmi les livres du siècle.*

Sans avouer ses torts, qu'il pouvait très-bien ne pas sentir, parce qu'ils pouvaient n'avoir pas été volontaires, Helvétius resta convaincu que les torts dont il était prêt à accuser ses amis n'étaient pas réels, et que c'était au milieu d'eux qu'il devait refaire toutes ses idées, pour les mettre aux plus rudes épreuves de leurs exathens et de leurs contradictions.

Tel fut le résultat des éclaircissemens demandés par Helvétius, donnés par M. Suard.

En parlant de je ne sais quel sénatus-consulte, fabriqué par trente ou quarante sénateurs faussaires, Montesquieu s'écrie : *que de malhonnêtes gens dans un seul acte!* que d'amis de la vérité, au contraire, dans cette histoire d'un seul livre philosophique!

Et ce ne fut pas, sans doute, le rôle de M. Suard qui fut le moins difficile, le moins digne d'estime. Se placer ainsi entre tant d'amours-propres irrités, faire à tous une part exacte de justice, donner les premiers torts, en lui parlant à lui-même dans le secret du tête-à-tête, à celui dont les ressentimens devaient être les plus animés et les plus profonds; le fixer par la persuasion à la détermination la plus avantageuse aux progrès que la raison publique peut recevoir de la philosophie : c'est là une conduite et une influence qui ne peuvent appartenir qu'à un homme dont la sagesse n'est pas une prudence habile, mais une vertu courageuse et éclairée.

Dès ce moment, il entra plus que jamais dans le plan de vie et de travail d'Helvétius d'appeler contre lui-même, au secours de la vérité, tout ce que les principes et les opinions du livre de l'Esprit avaient de censeurs redoutables à Paris, et tout ce que sa renommée attirait autour de lui d'esprits éclairés de toutes les parties de l'Europe.

Dans ses chasses de Voré, il ne fit plus un grand cas que de ce qu'il appelait *la chasse aux idées*; et à Paris, ses dîners furent plus fréquens et plus nombreux en convives d'esprit et de goût difficiles.

Un jour que sa femme amenait dans sa voiture un prince étranger qu'elle avait rencontré dans ses promenades du matin, le prince, apercevant dans les premiers appartemens une longue file de ces espèces de surtouts de souliers, destinés à les tenir propres, s'écria : *Ah! mon Dieu, que de claques! Prince*, lui dit madame Helvétius, *cela vous promet bonne compagnie*; et il faut se rappeler qu'elle était parente de la dernière reine de France.

Cette compagnie n'était jamais meilleure pour Helvétius que lorsque les plus âpres censeurs de l'esprit y étaient en nombre et en force.

Celui qui donne un bon dîner en dirige aisément la conversation; mais Helvétius ne voulait ni la diriger, ni la présider; il voulait seulement la faire naître. Il jetait ses paradoxes; et quand il avait mis la conversation en feu, il ne s'y mêlait plus; il gardait le silence; il voulait être sûr de ce sang-froid si nécessaire pour distinguer les traits souvent déliés de l'erreur et de la vérité, pour que les éclairs de l'esprit, quelque vastes

qu'ils soient, ne soient jamais pris pour les lumières de l'analyse. C'était là sa *chasse aux idées* dans Paris. Tous les convives en profitaient, mais lui plus que tous ensemble; les idées qui s'élevaient de toutes parts allaient vers lui plus directement; il les ramenait toutes à son but, à son nouvel ouvrage. Ainsi, dans les chasses des princes, c'est vers eux que la chasse dirige tout ce qu'elle poursuit, tout ce qu'on TIRE au vol ou à la course.

Les *propos de table* des Lacédémoniens et des sept sages de la Grèce, que Plutarque a jugés dignes d'être conservés à la postérité, ne pouvaient avoir ni plus d'intérêt, ni plus d'importance. Beaucoup de dîners de Cicéron, de Sénèque, des deux Pline, avaient le même caractère, et ne pouvaient être d'un genre plus élevé. Il était difficile qu'on agitât avec plus d'esprit des questions d'une plus haute philosophie, qu'on en fît sortir plus de clartés.

Ces jours-là, dit Saint-Lambert, *sa maison était le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la nation, et de beaucoup d'étrangers; princes, ministres, philosophes, grands seigneurs, littérateurs, tous étaient empressés de connaître M. Helvétius.*

Ce serait à l'homme de lettres qui approche, comme Fontenelle, d'un siècle de vie, à celui

qui, dans ces conversations chez l'auteur DE L'ESPRIT, a été si souvent et auditeur, et interlocuteur; à celui qui a publié, sur la conversation, en général, le morceau piquant et philosophique où les vues de Swift et les siennes réunies ne peuvent être distinguées; où cette réunion de l'esprit anglais et de l'esprit français fait si parfaitement sentir combien, dans tous les genres, leur alliance aurait d'utilité et de charme pour tous les peuples; ce serait à M. l'abbé Morellet à faire part à ceux qui aiment les lettres et la philosophie, de tout ce que sa mémoire a conservé de ces conversations sur un grand ouvrage qui servaient à en composer un autre; c'est lui qui, par ses souvenirs, pourrait rendre sensible, à tous, combien la conversation, qui met les pensées en mouvement, comme le théâtre les passions, est plus favorable au développement et à la correction des idées que l'éternel monologue de tant de volumes; lui qui nous dirait comment, dans ces entretiens, sans attendre de nouvelles éditions toujours trop incertaines, vingt variantes se succèdent, se perfectionnent dans quelques minutes; c'est M. l'abbé Morellet qui raconterait en foule des faits et des discours qui caractérisent l'esprit, le goût de M. Suard, son ami de tous les temps, et son collègue

durant plus de trente ans à l'Académie Française. L'homme de lettres qui écrit cette notice n'a guère de traditions que celles qu'il tient de M. Suard lui-même; et M. Suard, plus sensible à l'amitié qu'à la gloire, aura beaucoup couvert celles qui le regardent, des voiles de sa modestie.

Il en est, pourtant, qui font honneur à la sagacité, à la justesse, à la délicatesse de son esprit, et qu'il a transmises avec détails, parce qu'elles ont plus d'un rapport aux principes des arts, qu'il adorait, et à ceux de la raison, de qui il attendait tous les biens pour les hommes.

Malgré une sorte de timidité, dont quarante ans de célébrité dans les lettres et dans le monde, n'avaient pu le faire entièrement triompher, deux fois en un jour il se mit en scène et en lutte, une fois contre M. Helvétius, et tout de suite après contre Diderot; deux noms et deux talens qui ne pouvaient pas l'aider à vaincre sa timidité.

M. Helvétius, parlait de la puissance magique des beaux-arts, et surtout de celle de la musique; il voulait établir, que, mieux dirigée, elle donnerait à l'éducation une puissance égale sur toutes les âmes; il en donnait pour preuve qu'avec un fifre et un tambour on rend tous les soldats intrépides, on crée des héros.

Je ne conteste pas, dit M. Suard, que les mou-

vemens pressés et rapides d'un rhythme bruyant et fortement battu n'accélèrent les mouvemens du sang, du cœur, des pas. Le Limousin qui scie la pierre la laissera à moitié sciée pour s'enrôler lorsqu'il entend le tambour et le fifre. Mais il n'est pas encore devant les batteries de canons : c'est un mouvement courageux ; ce n'est pas encore une intrépidité héroïque. Les tambours et les fifres font courir à la victoire ou à la mort les braves, mais seuls, ils ne les forment pas. L'esprit de tous les soldats, plus encore, peut-être, que celui des autres hommes, est plein d'idées accessoires, de souvenirs qui lient les impressions présentes aux impressions passées. Ce sont les souvenirs glorieux attachés au pas de charge qui en font la musique des grenadiers. La première fois que le pas de charge fut entendu, on ne pouvait pas savoir ce qu'il voulait, ce qu'il demandait avec son rhythme précipité ; aussitôt qu'il eut fait courir une ou deux fois à la victoire ou à une mort glorieuse, cette langue des fifres et des tambours fut autrement claire et énergique que ces mots, *Précipitez-vous sur l'ennemi* ; et on ne l'entendit plus sans vouloir vaincre ou mourir.

Mais, reprit M. Helvétius, si vous ne reconnaissez pas des effets si directs et si prompts au rhythme d'un tambour et aux sons d'un fifre, vous

ne douterez pas au moins de ceux des vers de Tyrtée, assez puissans pour rendre aux soldats de Sparte tout leur courage éteint.

La question est beaucoup changée, répliqua M. Suard. Tyrtée faisait entendre bien plus que des sons; c'étaient de beaux sentimens rendus en beaux vers; et si le chant s'y mêlait, comme il est vraisemblable dans cette haute antiquité où le chant se mêlait à tout; si des vers héroïques étaient associés à une musique associée elle-même à d'anciens faits d'armes et de gloire, je crois tout facilement. De nos jours même, et très-près de nous, Frédéric a été à la fois le roi, le général et le Tyrtée de ses armées, non de citoyens, mais, de recrues, de vagabonds enrôlés.

Il n'y a eu qu'une difficulté, et pour le Tyrtée de la Grèce et pour celui de la Prusse, c'est d'avoir des soldats qui entendissent la langue des poëtes. De pareils soldats sont partout très-rares.

On en aura autant qu'on en voudra, dit avec fermeté Helvétius, partout où l'on aura une constitution et une éducation nationales, toutes les deux fondées sur la nature de l'homme.

M. Suard le pensait comme Helvétius; mais il sentait plus fortement combien il est difficile de donner les mêmes institutions et la même éducation à trente ou quarante millions d'hommes.

On conçoit combien devait être impatient de se mêler à de pareils débats ce Diderot, plus occupé encore des beaux-arts que des arts mécaniques sur lesquels il a tant écrit; ce Diderot dont LES SALONS ont tant influé sur le goût et sur le génie de nos peintres et de nos sculpteurs; qui a influé encore, par ses poétiques, sur le génie de Gluck: mais quand il voulut élever la voix, tout était fini, tout était d'accord.

Il voulait absolument avoir son tour; il ne l'attendit pas; il ne le fit pas même naître. Sans qu'on sût trop comment et à quel propos, au premier instant de silence, on l'entend parler très-haut de l'imagination, affirmer que dans le monde, dans les beaux-arts, dans la philosophie même, elle seule crée tout; qu'elle ne doit se taire un instant devant l'analyse et le calcul que pour reprendre LEUR BESOGNE lorsqu'ils croient l'avoir achevée; en disposer comme si elle était son ouvrage; se l'approprier, en y répandant ses couleurs et surtout ses mouvemens.

On lui crie de tous les côtés de la table, *l'imagination fait plus de fous que de sages et d'heureux*: il réplique; oui, quand elle est seule; mais là où elle ne domine pas; il n'y a que des morts ou des mourans; et les fous qu'elle fait valent encore mieux. Il ajoute:

« A-t-on dit de l'esprit DIVIN, qu'il remue doucement les grandes masses? Non : on a dit qu'il les agite, *mens agitat molem*. Les peuples sont de grandes masses, et pour les pénétrer, la raison, toute raison qu'elle est, doit les agiter. Si les âmes restent froides, elles restent fermées. Pour les ouvrir, il faut les échauffer. C'est l'œuvre de l'imagination, et non pas de ces méthodes géométriques qui ne lient et ne serrent les idées que comme les vents rigoureux du Nord serrent et unissent en glace les molécules d'eau. Je le sais, ce sont les âmes qui échauffent les âmes; mais d'une âme à toutes les autres, c'est l'imagination qui est le grand conducteur de toutes les flammes électriques. Il faut pousser les peuples à la vérité par l'éloquence; car cela est impossible à l'analyse seule; elle qui n'est qu'un guide. Les peuples sont pleins d'imagination; et de raison, ils n'en ont pas du tout : les puissans ne veulent pas qu'ils en aient. Parlez-leur donc de raison, mais dans la langue des Tyrtée plus que dans celle des mathématiciens. La raison se traîne, l'imagination vole : mettez la raison sur les ailes de l'imagination; elles voleront ensemble partout où il faut dissiper l'ignorance et détruire les erreurs. Voilà mon préambule achevé; voici où j'en veux venir. »

« J'admets en tout ce que disait tout à l'heure l'auteur de l'Esprit, de la puissance des beaux-arts, pour créer ou recréer de belles âmes et de belles nations; mais je lui demande pourquoi, lui, qui possède à un si haut degré l'imagination qui colore, il n'a pas préféré aussi l'imagination qui vole; pourquoi dans son ouvrage ces longues chaînes d'idées contiguës, continues, et toujours tendues de la même manière? On peut douter qu'on les ait beaucoup admirées; il est certain que peu les ont aimées. L'auteur de L'Esprit est philosophe et poëte; il couvre ses raisonnemens d'images; mais, grâce à sa méthode qui lie et enchaîne tout, ces figures d'un poëte ressemblent trop à des figures de géométrie. Si tout eût été un peu en l'air, si beaucoup de choses lui fussent comme échappées parmi toutes celles qui sont arrangées, on aurait moins vu ces longues lignes droites tracées à la règle, elles auraient disparu dans *la grâce de la soudaineté*. J'ajoute que ces formes rigoureuses, dans lesquelles on enclave les idées n'en garantissent pas toujours la vérité, et qu'elles aident souvent à découvrir l'erreur; ce qui est utile à tous, et pas du tout à l'écrivain, dont ce ne peut pas être l'intention. On a dit de Montaigne, dont le style a tant de charme et si peu de cette mé-

thode, que *c'est l'écrivain qui sait le moins où il va et le mieux où il est*. On aurait dû dire encore que bien savoir où l'on est, est le meilleur moyen de bien voir toutes les routes et de prendre celle qu'il faut suivre ; que là, par exemple, où il y en a quatre, après en avoir flairé trois, en quelque sorte, on peut, comme ces animaux compagnons et amis de l'homme, se lancer dans la quatrième sans l'avoir subodorée comme les autres. En un mot, au style qui veut m'instruire, comme à celui qui ne veut que plaire, je demande des allures ondoyantes, flottantes, brusques même quelquefois. Quand un philosophe a de l'imagination, je veux que l'imagination soit un peu *ÉBOURIFFÉE*. »

A ce dernier mot, auquel on n'était pas encore préparé après tant d'autres du même genre, un long rire circule autour de la table, et ces rires sont des applaudissemens. A ces applaudissemens succède un moment de silence ; et s'il eût duré, le triomphe de Diderot et de son opinion paraissait complet.

Critiqué et loué, caressé et blessé, Helvétius était rempli de beaucoup d'impressions contraires qui le pressaient et de parler, et de se taire : il se tut après avoir ri et applaudi de très-bonne grâce.

M. Suard crut devoir répondre, et il se hasarda à une lutte avec Diderot, après en avoir soutenu une contre Helvétius. Il était précisément à table vis-à-vis de Diderot.

« Philosophe, lui dit-il, vous avez parlé d'or, et vous avez pourtant beaucoup conclu, trop même à mon avis. Je doute fort que toutes vos conclusions soient aussi bonnes que vos idées et vos expressions ont été brillantes et originales. Votre *ébouriffé* va très-bien à l'imagination; je conseillerais à un peintre de vous le prendre, de le donner à la chevelure d'un poëte ou d'un prophète : c'est, depuis trois ou quatre mille ans, une partie de leur costume. On voit toujours Moïse descendant du Sinaï, de longues aigrettes de lumière courbées et éparpillées de son front sur ses deux tempes; Calchas s'avançant entre les deux partis *le poil hérissé*, le ministre d'Apollon faisant mugir le temple le regard furieux, la *tête échevelée*. Mais aucun souffle divin ne tourmente et n'inspire le philosophe; il n'a rien à révéler, et tout à démontrer. Une lumière qui naît de beaucoup d'observations bien vérifiées, bien rapprochées a des progressions, et n'a point des éclats; elle doit être répandue comme elle a été formée; elle éclaire surtout, non ceux qu'elle investit de toutes ses

clartés à la fois, mais ceux qui la voient par degrés naître, croître, s'étendre; elle est assez belle pour qu'on aime à la contempler avec une sorte de lenteur et de repos. Cette méthode, un peu symétrique, dont vous vous plaignez, et l'ordre qu'elle établit, ménagent l'espace, le temps et l'attention; elle raccourcit et aplanit tous les passages d'une idée à une idée, d'une vérité à une vérité : c'est elle qui donne aux pensées profondes cette clarté qui en est l'ornement, comme l'a si bien dit Vauvenargues. Vous avez indiqué, philosophe, une différence très-réelle entre deux attributs de l'imagination qu'on ne distingue pas assez : l'un celui de représenter les idées abstraites sous des images; l'autre celui d'imprimer aux idées, abstraites ou sensibles, un mouvement rapide qui les guide et les précipite à leurs résultats. Le premier de ces attributs est celui du poëte; le second, celui de l'orateur. Le philosophe peut bien tour à tour leur emprunter leur style : mais les emprunts qu'il fait à la poésie conviennent beaucoup plus à la raison, parce qu'une image est aussi une lumière; et les emprunts qu'il fait à l'éloquence sont trop dangereux, parce que des mouvemens très-rapides sont ceux qui précipitent le plus l'esprit dans toutes les erreurs. Le style de *l'esprit* a beaucoup de choses du

poëte, il n'a rien de l'orateur. L'auteur ne pouvait mieux faire son choix entre l'attribut de l'imagination qu'il devait prendre et l'attribut dont il devait se défendre. Il est plein de figures et d'images; il ne se permet aucun mouvement passionné; il vous laisse tout le temps de regarder tous ses raisonnemens sous toutes leurs faces pour mieux les adopter ou les combattre.

Dans l'ode même, *L'ÉBOURIFFÉ*, le désordre ne sont beaux que parce que là ils sont l'expression la plus fidèle des transports et du délire de l'imagination quand elle est émue par des tableaux et par des passions qui ne se succèdent pas, qui se croisent comme les flots sous des vents opposés.

Le sophiste doit cacher les routes de son esprit pour ne pas laisser voir qu'elles sont tortueuses; l'ami de la vérité doit les tracer en y entrant; il doit les retracer lorsqu'il en sort; cette double analyse, s'il s'est trompé, met ses erreurs au plus grand jour; et si ce n'est pas là son plus beau succès, c'est son premier vœu. La découverte d'une de ses erreurs est un bienfait pour lui, parce qu'elle en est un pour la raison humaine.

Avant de finir, je revieus, philosophe, à votre espèce d'effroi ou de dégoût pour un ordre très-régulier et très-visible. Au dire des

philosophes grecs, si épris du beau, qu'est-ce qui constitue la beauté ? C'est la régularité, l'ordre, de justes proportions. Et la grâce, qu'est-elle ? Le mouvement, mais un mouvement facile, doux, comme ceux des impressions et des affections heureuses. Horace, que vous aimez tant, dont vous parlez si bien, d'où fait-il naître la force du style et sa beauté ? *Virtus et Venus ;* de l'ORDRE, *ordinis :* et il ajoute, *ou je me trompe.* Des gens habiles de son temps n'étaient pas, sans doute, de son avis. Vous n'en êtes pas non plus aujourd'hui ; vous en étiez quand vous écrivîtes sur Térence ces pages pleines de verve et de goût, devenues l'ornement de mes *Variétés littéraires*, ces pages charmantes où le goût pur et doux du Ménandre latin est élevé par vous au niveau de la verve de Molière. »

M. Suard fut moins applaudi ; ses idées étaient moins originales ; il fut plus approuvé ; elles étaient plus conformes aux oracles du goût et de la raison dans tous les siècles.

De pareils débats au milieu tant de noms illustres de la France et de l'Europe, on doit le comprendre, étaient très-propres à donner à cette époque de notre littérature l'éclat qu'elle eut si vite chez toutes les nations, et qui n'en devenait que plus brillant par quelques excès.

On peut juger maintenant si ce tableau historique des conversations en France n'était pas nécessaire à la vie de M. Suard, pour la faire connaître, et à sa mémoire, pour lui faire rendre tous les honneurs qu'elle mérite. Il est tracé de souvenirs; mais des documens imprimés existent en assez grand nombre, pour lui servir de témoignages irrécusables et de preuves; l'omettre, c'était l'exposer à être défiguré par ceux qui l'auraient tracé, tôt ou tard, en la connaissant mal ou en voulant l'altérer : c'est à quoi je n'ai pu consentir. Le nom de M. Suard peut être plus cher aux personnes qui ont voulu exiger de moi ce silence; il ne peut pas être plus sacré. Je dois même et je vais m'arrêter encore un instant sur ces entretiens : c'est là que se montrent le mieux l'esprit du siècle de M. Suard, et le sien.

Chez les modernes, il y a des ouvrages qu'on n'appelle que dialogues; c'est un genre. Chez les anciens, la forme du dialogue était celle de la plupart des grands ouvrages philosophiques : on faisait d'un livre, consacré à des opinions importantes, le tableau mouvant des pensées de plusieurs personnages illustres, comme du théâtre le tableau des passions et des événemens héroïques; l'état des personnages exigeait un ton noble, et la conversation un ton familier; par là

se trouvaient bannis l'éloquence, qui a trop de séductions, et les syllogismes qui ont trop d'ennui; les discussions, devenues dramatiques, étincelaient de toutes parts en se heurtant. C'est le commerce des idées par la parole qui avait donné toutes ses formes au style des philosophes comme des poëtes.

Le grand avantage de la parole, je l'ai déjà remarqué, c'est de pouvoir rectifier les idées et les expressions à l'instant où elles s'égarent; de ne pas laisser aux germes si féconds de l'erreur le temps de prendre racine dans les esprits et de se multiplier au loin.

Les livres en dialogues, il est vrai, ont été rarement des conversations; ils n'en sont le plus souvent que des fictions et des images; mais la fiction elle-même a plusieurs des avantages de la réalité; elle force l'auteur à revêtir plusieurs caractères, à avoir, autant que cela lui est possible, plusieurs genres d'esprit et plus d'un genre de talent; il faut que, dans la lutte du dialogue, il donne aux interlocuteurs des ressources et des forces égales; il faut que le défenseur de la vérité triomphe, non parce qu'il a plus d'artifices et d'habileté, mais parce qu'il a une meilleure cause.

Dans les dialogues des convives d'Helvétius, on doit croire que l'opinion mise en avant par

Diderot, qu'on n'appelait dans sa société intime que *le philosophe*, a été une boutade de son esprit plus qu'une maxime de sa raison et un principe constant de son goût. Il a écrit, il est vrai, plusieurs fois, dans ce goût-là; mais il s'en faut bien que ce soit dans les ouvrages qui pouvaient lui mériter le mieux le nom de *philosophe*. Dans son article ART de l'encyclopédie, par exemple, l'un des plus beaux morceaux de toutes les langues, ce qui domine, ce qui seul paraît avec tous les attributs de son génie, c'est la série et l'enchaînement des vues d'une métaphysique profonde et vaste; c'est la méthode même des géomètres; il en avait assez étudié les artifices pour être sûr, qu'à mérite égal, d'ailleurs, celui qui a l'esprit géométrique surpasse dans tous les genres ceux à qui il manque. A la table d'Helvétius, il voulut, sans doute, agiter les esprits pour les mettre dans un grand mouvement d'idées, pour rendre la *chasse* plus abondante. Si c'était là son but, la réponse de M. Suard prouva, ce me semble, qu'il l'atteignit parfaitement.

Dans cette espèce de scène, M. Suard montre, avec une grande sincérité, et son caractère, et ses principes, et son genre d'esprit. Cet esprit, qui a moins de titres à la gloire parce qu'il a moins écrit, paraît, dans le débat, avoir au-

tant d'étendue que celui de Diderot ; et avec un peu d'attention, combien, dans sa réponse, on démêle d'autres qualités d'esprit non moins rares, non moins nécessaires à la formation d'un BON ESPRIT PUBLIC ! esprit sans lequel il n'y a parmi les peuples ni justice exacte, ni grandeur solide, ni bonheur durable ; avec lequel talens, vertus, prospérités, tout ce qui peut faire aimer et bénir l'existence, naîtrait rapidement et croîtrait incessamment chez tous les peuples ; qui lui-même, dans l'état actuel de nos lumières, quoique fort au-dessous de ce que notre vanité en présume, deviendrait facilement l'esprit de tous, si tout ce qu'il y a de bonne instruction répandue et presque perdue chez trois ou quatre nations, était réuni dans le plan d'une éducation de l'Europe. Nul homme de lettres n'a été plus éloigné, plus ennemi de toute exagération que M. Suard ; mais partout où il parlait, et devant les plus violens ennemis des systèmes d'Helvétius, comme à sa table, ce que M. Suard exprimait avec le plus de force, c'est ce qu'on peut et ce qu'on doit attendre, pour le bonheur des peuples, d'une éducation mieux dirigée sur les facultés mieux connues de l'esprit humain. A vingt-cinq ans et à quatre-vingt-cinq, c'était également sa pensée

dominante. A ce dernier âge, où on a à peine assez de force pour rêver au lendemain, il rêvait aux leçons qu'il faut préparer aux générations qui vont nous suivre : il est descendu au tombeau occupé d'un ouvrage sur la direction que doit recevoir l'instruction publique, pour rendre plus sacrés les droits des peuples et les prérogatives du trône. Il avait été encouragé et récompensé d'abord, dans ce travail, par un président du ministère, dont un travail sur le même sujet est un des plus beaux de l'assemblée constituante.

Il est, sans doute, une instruction publique qui convient à tous les gouvernemens, sans exception, et il ne peut y en avoir qu'une : celle qui porte une vive lumière sur les facultés de l'esprit humain et sur les langues par qui, seules, ces facultés sont dirigées ou égarées, qui sont, seules, l'art de penser. Des régens, fussent-ils JÉSUITES, s'ils ont comme le jésuite Buffier, la philosophie de Locke, avec infiniment plus de précision, et comme le jésuite Radonvillier, la même philosophie, avec le goût exquis de Voltaire; ce sont là les régens auxquels il faut confier l'instruction des peuples et des rois. Hors de là point de salut. On aura quelques beautés de style qu'on prendra pour des lumières, quelques rayons épars dans l'immensité des populations;

mais les ténèbres du chaos couvriront toujours la face de la terre.

Une observation qui avait frappé de bonne heure M. Suard, c'est le contraste de l'ancienne monarchie absolue, et de l'instruction des collèges, toute républicaine. Il en parlait sans cesse; c'est là ce qu'il aurait voulu corriger. C'est là ce que le dix-huitième siècle a corrigé en faisant naître la monarchie représentative, la meilleure de toutes les républiques pour nous et pour toute l'Europe.

L'objet de l'ouvrage entrepris par M. Suard, sous le premier ministère de la première restauration, était de rendre cette vérité plus positive et plus sensible. Une forte lumière, en effet, peut seule faire voir à tous que quoiqu'il y ait toujours contraste entre les mots, il n'y a plus de contraste entre la monarchie et la république. Ce ne peut être l'ouvrage que de la plus profonde analyse et de la plus claire. *Le sublime, en tout genre, est le don le plus rare :* sans doute : mais le sublime est ce qu'il y a de plus beau; il n'est pas ce qu'il y a de plus lumineux. Des jésuites, tels que Radonvillier et Buffier, ne se trouveront plus; leurs méthodes et leurs lumières peuvent se retrouver plus pures et plus étendues encore : elles brillent avec ces deux progrès, dans les ouvrages de M. Le-

marre sur les deux langues latine et française. Que le gouvernement lui établisse, au milieu de la capitale, une école expérimentale de l'étude des langues : qu'on ne craigne pas de lui accorder ce qu'il jugera lui être nécessaire ; le plus nécessaire pour lui sera le bonheur et la gloire d'un éclatant service rendu à l'instruction publique. Et ce n'est pas une école et un maître de langue qui enfleront LE BUDJET. Peut-être le gouvernement doit-il hâter, plus qu'on ne peut le croire, cette institution dans laquelle les universités verraient avec joie une invitation à l'imiter. Du haut de leur espèce de chaise curule, des recteurs, naguère encore, imposaient le joug des routines à l'esprit humain ; on le leur impose aujourd'hui ; et cependant, la confusion et le désordre envahissent toutes les idées et toutes les expressions : on ne s'entend plus, ni de parti à parti, ni dans les mêmes partis. Les temps de trouble, dit Voltaire, sont les temps des crimes ; et jamais les esprits n'ont été plus troublés. Des sciences sociales, toutes les folies passent aux sciences de la nature. On ressuscite celles qui étaient dans les sépulcres de l'antiquité ; on en crée de toute part de nouvelles. Des fous, qui ne manquent ni de science, ni de talent, parlent même un langage qui a des formes et des cou-

leurs de la raison ; et c'est pour porter des coups plus mortels à la raison, en s'approchant d'elle de plus près.

Deux des plus belles langues qui aient été parlées ou écrites sur la terre, considérées et enseignées par M. Lemarre, comme méthodes analytiques, seraient, dans une capitale, en proie à tant de sophismes furieux, comme ces lustrations d'Épiménide qui firent cesser dans Athènes le délire des factions, et la disposèrent aux sages lois de Solon.

M. Suard, qui revint, à plusieurs reprises, à l'examen de l'Esprit et des méthodes de M. Lemarre, n'en eut une opinion très-avantageuse, qu'après les dernières lectures ; il en fut de même de Chénier ; et le bel éloge qu'en a fait Chénier, M. Suard l'aurait signé. Il est certain aussi qu'après s'être converti lui-même, il opéra ou entreprit sur d'autres des conversions.

Quel était donc le secret ou l'art de M. Suard, pour ressembler si peu aux autres, et pour plaire ainsi à tous ; pour prodiguer son temps au monde au point d'avoir l'air de le perdre, et d'y exercer une influence plus sûre et plus heureuse que s'il l'avait réservé avec avarice aux grandes compositions dont il était si capable ?

Peut-être, pour lui dérober son secret nous

faudrait-il oublier plus de choses qu'en apprendre : c'est parce que nous en savons tant, et toutes si mal, que nous sommes si empêtrés dans nos orgueilleuses doctrines. M. Suard n'avait presqu'en rien de parti pris à l'avance ; il écoutait tout comme s'il l'entendait pour la première fois ; suivant une expression très-vulgaire et très-philosophique, *il se laissait faire ;* il arrivait de là qu'il sentait tous les motifs d'une opinion qu'il combattait, aussi distinctement que tous ceux de l'opinion qu'il défendait. Dans ces espèces de plaidoiries que nous faisons tous au tribunal de l'opinion publique, les siennes étaient rarement d'un avocat, et presque toujours d'un avocat-général. Entre ceux qui n'osaient pas assez, et ceux qui osaient trop, il poussait les uns, il arrêtait les autres ; il se tenait à égale distance des excès de l'audace et des peurs de la circonspection ; il ramenait toujours la pensée, à ce qu'elle est dans son étymologie, à UNE BALANCE.

Mais il avait pris toutes ses hésitations à Bayle, et rien de ce polémique offensif et défensif, de ces boucliers et de ces javelots des discussions, qui en font des combats. Au plus fort de ces luttes de l'esprit, son ton et ses accens étaient ceux d'un homme qui prête et qui demande des secours : on pouvait être tenté de croire qu'il n'avait point

de logique : c'est qu'alors sa conversation, qui ressemblait, disait-on, à celle des femmes, lui ressemblait davantage. Chez les *Femmes savantes* de Molière, C'EST LE RAISONNEMENT QUI BANNIT LA RAISON. Dans M. Suard, comme dans les femmes aimables, c'était la raison qui avait l'air de bannir le raisonnement.

Aussi convaincu que les plus hardis innovateurs du peu que sont encore ces progrès tant proclamés de la raison des peuples, sa crainte était presque égale, et qu'on les fît avec trop de lenteur, et qu'on voulût les faire trop précipitamment : c'est au temps, qui produit et qui détruit presque toujours en silence, qu'il aurait voulu confier la destruction des erreurs du temps et des siècles.

Il en distinguait de deux espèces : les unes de croyance et de théorie, seulement, qui ne sont que des traditions et des maximes confuses ; les autres liées à des intérêts garantis longuement par les lois et par les sociétés, revêtues par là de presque tous les caractères des propriétés les plus respectables.

Ni les unes ni les autres, eussent-elles leurs origines aux premiers jours du monde, ne lui paraissaient irrévocablement consacrées. Mais les premières, n'étaient jamais à ses yeux que comme

ces fautes de calcul et de chiffre qu'il faut vérifier et corriger en vérifiant : les autres ne pouvaient lui paraître aussi saintes que la vérité, mais il les jugeait aussi inviolables que les lois. La maxime *il est bon qu'un seul périsse pour tous*, lui semblait l'iniquité la plus atroce lorsqu'elle n'est pas le dévouement magnanime d'un seul; ce qu'il pouvait le moins concevoir, c'est comment, aux époques d'innovations, qui ne sont pas rares dans l'histoire du genre humain, les grandes sociétés, si puissantes en moyens d'indemniser tous les sacrifices, ne font pas des sacrifices même des accroissemens de fortune et d'honneur. Il avait pour ces avarices des puissances, d'où naissent tant de catastrophes, autant d'horreur que La Fontaine de mépris pour cette petite avarice de ménage qui est si mauvaise ménagère.

La manière de parler de M. Suard, son élocution, était singulièrement appropriée au ton de ses discussions.

Il n'aspirait jamais qu'à être clair, et il l'était sans effort; mais cette clarté avait un charme qu'il était aussi difficile d'expliquer que de ne pas sentir; on ne l'admirait pas; on l'aimait.

C'était, probablement, quelque chose d'assez semblable à cet atticisme qui, dans la Grèce,

et à Rome, était mis à un si haut prix; qu'on regardait comme la perfection des entretiens familiers, et quand il était joint au sublime, comme sa grâce. Il n'est pas très-surprenant qu'il respirât beaucoup dans le langage d'un homme de lettres distingué, qui, dans une si longue vie, a plus cultivé son goût que son talent, et qui, trente ans avant qu'il fût nommé secrétaire perpétuel de la seconde classe de l'Institut, avait déjà balancé les suffrages de l'Académie Française, avec Marmontel, pour en être le secrétaire.

Ce qu'il importe le plus de remarquer, je le crois, c'est le rôle très-influent qu'il a exercé, avec un langage si paisible, dans ces révolutions de la philosophie déjà assez bruyantes pour annoncer de très-loin des révolutions qui auraient des tempêtes. De toute l'existence de M. Suard, dans ces époques, et de la manière dont il y a figuré, sort avec éclat une vérité frappante : c'est qu'à de pareilles époques, et pour les gouvernemens, et pour les peuples, les esprits de la trempe de M. Suard sont de véritables présens du ciel, qui, moins rares, ou retarderaient les révolutions, pour les mieux préparer, ou les sépareraient, en les exécutant, de tant de catastrophes qui les rendent terribles.

Mais ce serait mal encourager les esprits de ce

caractère que de vouloir arrêter l'essor de ceux avec lesquels ils forment un grand contraste. C'est par ce contraste même que les uns et les autres arrivent au but que leur a destiné la nature, de servir différemment, mais également, à l'amélioration et au perfectionnement des destinées humaines. Cent fois M. Suard l'a dit et l'a imprimé, la pensée ne doit trouver de limites que dans la pensée; elle se borne et s'arrête elle-même; aucune autre puissance ne peut l'arrêter. Que les nations et les puissances ouvrent donc un champ sans limite à ces discussions sur les intérêts du genre humain; c'est l'unique moyen qu'ils ne soient jamais discutés sur des champs de bataille.

LIVRE IV.

L'amour de tout ce qui est vrai, c'est-à-dire, la philosophie, n'est pas, sans doute, plus rare dans les jeunes gens que le goût des lettres, qui leur est si naturel; mais, en tous lieux et en tout temps, ce qui est rare, c'est que cet amour des lettres et de la philosophie soit celui qui d'abord domine le plus leurs âmes; et dans aucun lieu autant qu'à Paris, espèce de capitale des plaisirs de l'Europe, ainsi que des arts agréables; et dans aucun temps comme au dix-huitième siècle, où toutes les conditions de la société, plus rapprochées par deux grandeurs assez nouvelles, le talent et la fortune, rapprochaient aussi en plus grand nombre des femmes faites pour inspirer des passions, et des jeunes gens prêts à se passionner pour les femmes aimables.

Les changemens déjà faits et ceux qui se faisaient encore dans les opinions, dont l'influence est la plus grande sur les mœurs, qui les ren-

dent ou plus sévères, ou plus voilées, ou plus faciles, contribuaient en bien et en mal à donner de nouveaux caractères au commerce des deux sexes, à les rendre ou plus heureux, ou plus malheureux l'un par l'autre. Ce monde, toujours brillant de luxe et de galanteries depuis les premières années de la splendeur et des amours de la cour de Louis XIV, offrait, en plus grand nombre que jamais, des femmes qui sortaient à peine de l'autel, et qui avaient déjà perdu le long bonheur promis par de saints nœuds, et à côté d'elles, sous leurs yeux, où l'on surprenait des larmes, s'offrait aussi, avec tous les désirs et tous les moyens de plaire, une jeunesse décorée des grâces du bel âge et de celles de leur esprit, beauté ou parure toute nouvelle dans plusieurs états de la société.

Dans des codes de morale dont elle fondait les bases sur la nature de l'homme, la philosophie dictait sur les mœurs des lois moins austères que celles de la religion ; mais, au nom même du bonheur que les passions promettent toujours et qu'elles donnent si rarement, elle réprimait avec toutes les forces réunies de la raison, de la conscience et du talent, ces égaremens dont les scandales avaient été, long-temps, plus affichés et proclamés que couverts de voiles et de silence,

cette immoralité follement raisonnée, ces crimes des plaisirs dont la cour du régent avait donné et transmis les exemples.

Dans l'affaiblissement des principes religieux, qui, seuls, par leurs indemnités immortelles, obtiennent des sacrifices entiers, une morale sensée et sublime contenait les désordres dont on s'énorgueillissait naguère; elle les réparait même, quelquefois, par l'indulgence dont les imperfections de la nature et celles des sociétés humaines font un devoir et une justice.

Cette indulgence, puisqu'elle est inévitable, paraissait nécessaire. Des hypocrites ont voulu la flétrir; des philosophes trop hardis l'ont portée trop loin : ils l'appelaient à leur aide pour faire plus rapidement de plus nombreux prosélytes à des vérités plus importantes encore, pour le genre humain, qu'une morale austère et des lois somptuaires contre les plaisirs. Cette indulgence de la philosophie ne fut-elle pas plus d'une fois celle du Dieu des évangiles? et quand celui qu'on a si bien nommé le RÉDEMPTEUR parla-t-il plus avec toute cette force de la conscience, et cette grâce toute céleste que respirent ses paroles?

C'est par cette indulgence, heureusement associée à tout ce qu'exige à la rigueur l'ordre social et celui des familles, que les mœurs publiques, vers

le milieu du dix-huitième siècle, couvrirent, au moins, de décence toutes les faiblesses, et y mêlèrent souvent les vertus les plus réelles et les plus aimables; cette vérité est une de celles, comme nous le verrons, que M. Suard a eu deux ou trois occasions publiques et d'établir, et de faire applaudir par ce cri des hommes rassemblés en grand nombre, qui est aussi le cri de la nature et de la conscience. Il en trouvait lui-même les témoignages et les preuves dans les souvenirs de sa jeunesse et de ses premières années à Paris.

Abandonnée de son mari, qui avait quitté la France sans dire à sa femme où il allait, madame de Kr..... rencontrait souvent M. Suard dans ces sociétés embellies de tout ce qu'y portent de charmes les femmes qui y cherchent le bonheur, de tout ce qu'inspirent de délicat la culture et la jouissance habituelle des arts du goût, de la noblesse qu'impose aux idées, aux procédés, même aux manières, la présence des hommes revêtus d'éminentes fonctions. Des grands seigneurs, respectés pour leur caractère plus encore que pour leur rang et pour leurs titres; des ministres qui ont eu dans leurs places plus de lumières encore que de puissance, s'occupaient du sort de madame de Kr... avec un inté-

rêt tendre, dont elle était digne. Au milieu de tant d'appuis et de protections, son cœur, jeune et délaissé, avait d'autres besoins, et ce cœur fut touché des sentimens qui lui furent offerts par M. Suard.

Quelques traits racontés devant celui qui écrit ces mémoires, et qu'il n'a pu oublier, suffiront peut-être à faire connaître le genre d'esprit et le caractère de cette femme trop sensible pour n'être pas beaucoup exposée à des malheurs; et il n'est pas du tout indifférent d'en donner une idée quand on écrit la vie de M. Suard. Rien, en général, ne peint mieux les hommes que le choix de celles qu'ils adoptent pour donner ou pour recevoir les seuls vrais embellissemens de la portion même de la vie qu'il est le plus facile d'embellir.

M. Suard écrivait un jour à son père à côté de madame de Kr... : quand elle jugea qu'il était vers la fin de la lettre, elle lui adressa ces mots si simples et si touchans : *Dites-lui que je le remercie.* Que c'est bien là le mot d'une femme qui se croit à jamais heureuse!

Dans une abbaye à quelques lieues de Paris, madame de Kr... avait une sœur religieuse; elle aimait cette sœur comme les femmes les plus capables d'amitié ne s'aiment guère que lorsqu'elles

n'ont point d'amant. Toutes les années, elle allait passer avec sa sœur une vingtaine de jours ou un mois; et, pour ne pas s'en séparer un instant, elle se faisait presque religieuse elle-même pour ce mois-là. Elle écrivait à M. Suard : *Je ne manque jamais de suivre ma sœur au chœur et aux offices; je me prosterne avec elle au pied des autels, et je dis, mon Dieu, qui m'avez donné ma sœur et mon amant, je vous aime et je vous adore.*

Elle serait trop peu éclairée la religion qui repousserait toujours de ses autels ces expressions d'un sentiment et d'un bonheur que ses dogmes ne légitiment pas. Sa liberté toute entière a été sans doute rendue à une femme par le mari qui l'a abandonnée sans retour; et si des lois positives lui défendent un second époux, les lois plus puissantes de la nature l'invitent et l'autorisent à disposer de son cœur lorsque celui à qui elle le donne, libre comme elle, ne viole non plus aucun engagement et aucun devoir. Les cultes les plus rigides n'ont jamais déshonoré du nom de *pardon* l'indulgence et la grâce que tous ont accordées à ces sentimens qui remplissent les vues de la nature et qui ne blessent pas celles de l'ordre social. D'autres femmes se confessent à un prêtre : madame de Kr..... se confessait à Dieu même; d'autres demandent pardon à Dieu : madame de

Kr.... lui offrait sa reconnaissance et son amour. Madame de Kr..... parlait à la fois à Dieu de son amant et de sa sœur : il fallait bien que les deux sentimens fussent également purs dans cette âme tendre. Qui peut ne pas répondre à sa voix par le vœu que son bonheur se perpétue autant que son amour ? Mais il était trop parfait pour avoir une longue durée ; il devait trouver sa fin assez prochaine dans des imperfections de la nature qui pourraient bien en être des lois.

La différence des âges entre madame de Kr... et M. Suard était légère : elle eût été dans la plus juste proportion si M. Suard eût été le plus âgé ; mais la proportion était en sens inverse : car il faut bien parler quelquefois la langue du calcul pour ces imprudentes et intéressantes passions qui calculent si peu elles-mêmes.

Trop léger pour observer beaucoup, même ce ce qui importe le plus au bonheur, le monde voit fréquemment et la naissance et la fin trop rapprochées de ces unions que peu de voiles couvrent, et ne remarque pas assez pourquoi elles sont les plus douces de toutes quand elles commencent, et pourquoi elles touchent si vite à leur terme, où se trouvent tant de regrets et de douleurs.

La femme qui n'a qu'un lustre de plus que le

jeune homme arrivé à peine au-delà de vingt ans, quoique, déjà, avec quelques charmes de moins, croît encore, tous les jours, en beauté et même en grâces; c'est elle qui connaît le mieux, qui seule connaît, son cœur, celui de son amant, et ce monde qui les attire au milieu de tant de dangers. Elle l'enflamme, et elle l'éclaire; et cette intelligence supérieure, si prompte et si sûre, vient de son âme et non de sa raison; elle est toute en impressions, en inspirations; elle doit paraître divine.

Dans quelque carrière qu'il entre, s'il y voit la gloire, à vingt ans, un jeune homme l'adore; il ose à peine l'aimer; s'il l'aime, il n'ose y aspirer. Que de talens et que d'amours même pour la gloire, la timidité de cet âge a étouffés! mais, aimé d'une femme, à ses yeux et à son cœur au-dessus de la nature, le jeune homme ne se juge plus téméraire de prétendre à quelque immortalité; il croit voir celle qu'il aime lui en tresser les couronnes: elle s'en occupe plus que lui, et elle en est plus belle et plus heureuse. Ce que dit Armide, *la gloire est une rivale qui doit toujours m'alarmer*, n'est vrai que de cette gloire militaire qui brave la mort et l'absence. Presque toutes les autres, écartent les rivales, ou aident celle qui est aimée, à peu les craindre. Le

monde ne saura jamais combien de fois il a dû à des femmes ignorées les hommes illustres qui l'ont honoré et éclairé : aussi est-ce la seule ambition qui sied à leurs charmes et qui conserve leur bonheur. Toute ambition personnelle de ce genre, les dépare, les vieillit, ternit sur leur front tout ce qui y reste de jeunesse. Mais une femme ne l'est qu'à demi, lorsqu'elle n'a pas toutes les ambitions pour un amant, pour un mari, pour un fils ; lorsqu'il ne manque pas à sa félicité de les porter sur le trône de l'univers.

Quelle époque de la vie pour un jeune homme épris du premier amour, et pour une femme qui jouit du second, sûre qu'il n'y en a pas un troisième ! En quelque partie du globe qu'ils respirent et qu'ils s'aiment, l'imagination les voit sous les plus beaux cieux et sous les plus beaux ombrages ; mais, quelque part qu'elle aime à les placer pour accroître leur félicité, si leurs âges sont inégaux, les jours du bonheur seront, pour eux, peu distans des jours du malheur ; à peu près, comme dans ces magnifiques climats de l'Indoustan, qui ne sont pas sous l'équateur, et n'en sont pas très-loin, des lignes légères séparent le ciel le plus doux du ciel des tempêtes.

Une femme qui n'avait que trop connu elle-même les passions dont elle devait être la proie

et la victime, et qui avait observé celles des autres avec l'intérêt d'un cœur tendre et la finesse d'un esprit attentif, assignait aux plus longues un lustre de vie seulement. Tout, dans les âges peu assortis, concourt à les rendre plus courtes encore.

Il est bien fugitif ce moment de la vie des deux sexes où tous les avantages, toutes les supériorités sont du côté de la femme qui a quelques années de plus; et bientôt, les années ne semblent plus s'avancer du même pas dans l'un et dans l'autre : celles de la femme, qui touchent à des bornes ou à des pertes, sont plus rapides; celles de l'homme, qui sont des progrès ou des acquisitions, plus lentes. La beauté et la grâce, perfections si délicates, et attributs du sexe le plus faible, s'altèrent aisément; la force, attribut essentiel de l'homme, croît et s'augmente jusqu'aux deux tiers d'une vie bien conduite, et peut se conserver entière jusqu'à la vieillesse. Il est plus d'un vieillard dont les rides mêmes promettent la force, et ne trompent pas.

Rien n'achève la destruction de la beauté et de son empire, comme les soins de conserver la fraîcheur et de cacher l'âge. On ne demande l'âge d'un homme que lorsqu'on est impatient de le voir arriver tard à celui où finit la puissance

et s'endort le génie ; et Voltaire est le seul qui ait dit, mais non pas le seul qui ait prouvé aux impatiens, que *SON GÉNIE NE SE COUCHE PAS SI VITE*. On est plus tôt las encore d'entendre parler de la beauté d'une femme et du bonheur qu'elle reçoit d'un amant fidèle. Si l'on ne demande pas non plus son âge, c'est qu'on prétend le savoir pour l'exagérer ; celles des années qu'elle peut avoir de trop, on les double au moins : calomnie qui refroidit son amant, même alors qu'il a l'extrait baptistaire sous les yeux.

Les inégalités de l'esprit se multiplient, s'il est possible, dans un plus grand rapport encore. La femme, dont tous les trésors se forment si vite, et qui gagne tant à les préserver de toute atteinte, avait besoin de tout ce que l'intelligence peut avoir de plus précoce ; elle est encore dans l'enfance, et elle a déjà tous les pressentimens de toute sa vie ; son innocence même l'aide à tout deviner ; et, dans le silence de sa modestie, tout ce qu'elle voit, sans le regarder, tout ce qu'elle entend, sans l'écouter, confirme tout ce qu'elle a deviné avant d'avoir rien appris. Mais hors de certains intérêts de son existence comme femme, tout dans la nature et dans la société, est pour elle bien peu de chose ; et là s'arrêtent communément ses progrès.

L'homme, au contraire, qui peut gagner autant qu'il peut perdre en se jetant un peu étourdiment au milieu de tous les hasards de la vie, observe mal très-long-temps, parce qu'il observe sans beaucoup de crainte; ses impressions, long-temps confuses, ne le troublent ni ne l'éclairent. L'homme jeune, en général, comme Montaigne, qui fut toute sa vie jeune, va sans trop se soucier de savoir où; ses talens même, il les couve et les féconde souvent sans savoir ce qu'il fait; et il n'est pas rare que celui qui porte un génie dans son sein, à vingt ans encore ne soit qu'un sot enfant. Mais au premier faisceau de lumière, tout se démêle à ses yeux; sa vue embrasse et l'horizon apparent et l'horizon réel de la vie humaine; tout ce qu'il voit se transforme en principes féconds; et c'est lui, à son tour, qui a l'air de deviner, quoiqu'il ne fasse que conclure. L'inspiration, qui, lors même qu'elle n'est qu'une illusion, a tant de grâces et tant de rapports avec les puissances célestes, passe de la femme à l'homme; et elle ne se déplace plus.

Qui ne croirait que l'homme doit être fier de tant de prééminences qu'il acquiert sur sa compagne? Il en est malheureux; il n'en est pas une qui n'enlève quelque chose à son bonheur. Ce n'est pas

le moindre enchantement d'un homme qui a plus de tendresse que d'orgueil, d'être à la fois éclipsé et éclairé par celle qu'il aime, de ne réfléchir que la lumière qu'il reçoit d'elle. Il n'y a pas de culte où l'adoration ne se compose de beaucoup d'admiration ; et alors que quelque genre de supériorité a commencé par être l'un des charmes d'une femme ou l'un de ses pouvoirs, pour paraître moins belle, il suffit qu'elle paraisse moins supérieure.

Tout cela ne put pas se faire sentir à un homme aussi modeste que M. Suard : il ne vit point madame de Kr.... descendre des hauteurs où il l'avait d'abord adorée ; il ne crut point être monté lui-même à ces hauteurs : mais il sentit leurs rapports changés, et son cœur aussi. Sans cesser de l'aimer, il cessa d'en être amoureux ; son amour ne changea point d'objet ; il ne s'envola point ; il s'éteignit.

Tous les deux malheureux, ce n'est pas madame de Kr..... qui le fut davantage. Cesser d'aimer est peut-être une plus grande perte encore que cesser d'être aimé ; et, dans le premier malheur, il y en a deux qu'on s'impute. Aux âmes délicates l'innocence est loin de suffire toujours pour ne pas s'accuser ; elles sont souvent sans reproches, et non pas sans remords. Elles

ne peuvent croire les douleurs, dont elles sont cause, expiées par celles qu'elles souffrent.

Dans ces situations, qui ne se renouvellent que trop souvent, de faux regards, des gestes faux ou défaillans, des mensonges de tous les genres, offrent aux âmes vulgaires de perfides et vains secours; sans les adoucir, elles dégradent leurs douleurs. M. Suard, lorsque son cœur était interrogé par celui de madame de Kr....., ne savait que faire des aveux, ou garder le silence, qui est un aveu encore. Ils mêlaient leurs larmes; ces larmes prolongeaient les peines qu'elles soulageaient un moment. Ils ne pouvaient ni se comprendre, ni se consoler, ni s'éloigner l'un de l'autre. La santé de M. Suard en était profondément altérée.

C'est du dehors, et même d'assez loin, que tous les deux devaient recevoir la force dont ils avaient également besoin, et dont ils manquaient également.

A Lille, en Flandre, venait de mourir subitement le chef d'une famille honorée et nombreuse, et d'un commerce de librairie considérable. Le fils aîné, destiné, par des études et par des talens mathématiques, à une chaire de professeur ou à l'arme du génie, à l'instant où ce coup de foudre le frappa avec sa mère et ses frères et sœurs, ne

se sentit plus d'autre vocation que celle d'être le père de sa famille et le chef du commerce de sa maison. Placé à Lille, entre Paris, où se faisaient les livres les plus lus dans l'Europe, et la Hollande, où s'en faisait le plus grand commerce, il lui fut aisé de voir que nos richesses littéraires sont devenues pour les deux hémisphères des richesses commerciales, mais que, nées en France, elles ne servaient guère qu'à la fortune de quelques négocians de Leide et d'Amsterdam. Il voulut les faire servir à la sienne, à celle des talens qui en sont parmi nous les créateurs, à celle des négocians français, qui commençaient à entrevoir qu'elles pourraient être bientôt les marchandises les plus précieuses pour les échanges des deux mondes, et les plus demandées. Sur cette idée s'éleva tout le plan de sa vie.

Sa maison était trop loin, à Lille, de ces sources auxquelles il voulait ouvrir d'autres canaux et donner d'autres directions. Il en laisse tout le fonds à sa mère, et avec des capitaux confiés à sa probité seule et à son génie, tous les deux empreints sur une superbe figure, il se rend à Paris, il y mène deux sœurs pour gouverner son ménage, il s'établit dans le quartier le plus littéraire et alors le plus magnifique, près de la Comédie française et du café Procope, rendez-vous

de tous les talens et de tous les goûts de l'esprit, centre de ce faubourg Saint-Germain, où les plus belles bibliothèques étaient une partie du luxe de toute la haute noblesse et le besoin réel de beaucoup de nobles qui pensaient comme les La Rochefoucault et les Danville.

Cette même activité qui avait élevé son esprit aux théorèmes transcendans de la géométrie et son âme à l'ambition de la gloire militaire associée à celle des sciences, l'élève au-dessus de toutes les routines de l'état que lui font embrasser la piété filiale et la tendresse fraternelle. Son premier but, comme négociant, ne peut être que sa fortune; mais en portant le regard le plus attentif sur ses moindres intérêts personnels, il aperçoit que, pour être plus sûr d'atteindre les plus grands, il doit tous les lier aux intérêts des lettres et de ceux qui les cultivent, à ceux de l'esprit public de la France, à ceux de l'esprit humain. Il ne veut ni imprimer ni vendre indifféremment tout ce qui est bon et tout ce qu'on est sûr de vendre. Parmi toutes les espèces de productions, il en distingue trois dont le débit, infaillible et rapide, formera une vaste circulation et de métaux, et de lumières.

1°. Ces feuilles qui donnent, ou mois par mois, ou semaine par semaine, ou jour par jour,

des comptes exacts de ce qui se fait, de ce qui se pense et de ce qui s'écrit de plus digne d'être connu sur l'état politique et littéraire des peuples ; cette même importance qu'il leur attribuait comme commerçant, Franklin la leur a attribuée comme créateur de républiques ; et l'on sait avec quel succès il les a employées à l'indépendance de l'Amérique anglaise.

2°. Ces dictionnaires, où l'on trouve si facilement et si promptement les connaissances qu'on n'a pas et dont on peut avoir à chaque instant besoin ; ces livres, que tout le monde lit, parce que tout le monde lit des articles et non pas des ouvrages ; qui rendent toutes les idées populaires en les traduisant de la langue des savans dans celles des peuples. Les mêmes avantages avaient été reconnus aux dictionnaires par Bayle ; et son dictionnaire, qui a tant enrichi de caisses et d'esprits, a prouvé combien ils leur appartiennent.

3°. Ces chefs-d'œuvre où tout est nouveau ; dont les pensées et le style, en sortant des presses, agrandissent le champ des sciences, des arts, des lettres, de l'entendement humain ; ces ouvrages, tels qu'il en paraît à peine dix à douze dans les plus beaux siècles, mais qui fournissent incessamment de nouvelles matières aux dictionnaires et aux journaux.

M. Pankouke n'a guère fait d'entreprise d'une autre espèce.

Les auteurs et les ouvrages le plus de son goût et de sa raison n'obtenaient aucune préférence exclusive dans ses entreprises et dans son commerce. Les œuvres de Voltaire et les feuilles de Fréron, des articles de Linguet et des articles de La Harpe, tout entrait, suivant les temps et les circonstances, dans ses spéculations; il avait, comme imprimeur-libraire, une maxime qui devrait être gravée dans tous les codes, c'est qu'il n'y a d'autres juges des opinions et des goûts que le goût et l'opinion publique des nations; c'est qu'entre le mauvais génie et le bon, plus la lutte est ouverte et violente, plus elle est courte, plus le vrai et le beau sont sûrs de paraître bientôt avec ce charme et cette évidence qui en rendent le triomphe universel et éternel.

A lui et par lui a commencé une amélioration très-remarquable dans l'existence des gens de lettres, tenus si long-temps dans la pauvreté par les gages avilissans qu'ils recevaient des imprimeurs-libraires, et par les récompenses très-honorables, mais mesquines, des puissances. Ce qu'il pouvait gagner de trop sur eux, il le croyait perdu pour sa fortune personnelle. Il les enrichissait, pour s'enrichir lui-même; il voulait les

rendre indépendans de lui, comme de toute la terre, sûr qu'avec leur indépendance s'éleverait leur génie, se féconderaient toutes les sources des richesses de la presse et de la librairie. Il commença un jour l'exécution d'un traité avec un écrivain qu'il connaissait à peine, par lui avancer cent mille francs qui n'entraient pas dans les conditions du traité. C'était bien là les calculs d'un géomètre et d'un libraire transcendant.

Des vues si grandes, des procédés si nobles le rendaient l'égal et l'ami des hommes de génie pour lesquels travaillaient ses presses. Sa voiture était souvent rencontrée sur la route de Montmorency, allant chez Rousseau; de Montbard, chez Buffon; de Ferney, chez Voltaire; et, comme les œuvres de ces immortels écrivains étaient devenues des affaires d'État, de leurs retraites, sa voiture le portait chez les ministres du roi, à Versailles, qui le recevaient comme un fonctionnaire ayant aussi un portefeuille.

Un éclat si nouveau ne soulevait aucune jalousie parmi ses confrères, parce que cet éclat se répandait sur eux, parce que, dans les embarras de leurs affaires, il donnait toujours, le premier, l'exemple des sacrifices, et que son exemple était suivi de tous dès qu'il l'avait donné. On croit assister à la naissance d'une de ces maisons de

l'Italie dont la souveraineté commença par des comptoirs, par des livres de commerce, par des balles de laine, et qui eurent assez le sentiment de la vraie grandeur, alors même qu'elles régnèrent, pour laisser au haut de la maison originaire la poulie qui avait servi à élever les balles dans les magasins.

Quand il aurait vécu dans des pays et à des époques où une pareille ambition aurait pu être la sienne, l'orgueil de M. Panckouke aurait fait des rêves plus doux : il voulait être riche, il le voulait beaucoup, parce qu'il était persuadé que, dans les monarchies absolues, il n'y a d'affranchissement réel et de vraie *manumission* que celle des grands caractères unis aux grandes fortunes; il voulait être riche, pour être généreux avec tout ce qu'il aimait, avec sa femme, ses enfans, ses amis, avec les talens dont son état l'environnait; et ces jouissances si nobles, si désirables pour la raison même, il les a presque toujours possédées. Ses maisons de Paris et de Boulogne réunissaient, comme celles d'Helvétius et du baron d'Holbach, l'élite des gens de lettres, des artistes et des savans. Il n'imprimait pas seulement les ouvrages des autres; il en imprimait qui étaient de lui. Dans le tracas de tous les détails d'un commerce de plusieurs millions, il

trouvait le temps d'écrire et en sentait le besoin. Il traduisait l'Arioste ; il sondait les profondeurs de la nature du beau ; il cherchait à simplifier, pour ses enfans, les règles de la grammaire française. Ce n'étaient pas là de grandes compositions, mais c'était la preuve qu'il pouvait en faire. Dans les salons de sa femme, dans les cabinets d'étude de ses enfans, des partitions ouvertes sur des pianos, des chevalets chargés de dessins, tout respirait le goût des arts, et laissait à peine apercevoir le mouvement des affaires par lesquelles il donnait une nouvelle impulsion à celles de la France et de l'Europe.

C'est le tableau de cette vie de M. Panckouke qui a fait demander plusieurs fois à ceux qui en étaient les témoins, pourquoi ceux qui font les livres ne sont pas ceux qui les impriment ; pourquoi le génie et l'industrie réunis dans le même homme, ne sont pas, à la fois, les sources de sa fortune et de sa gloire ?

Ce mélange de gloire et de gain n'a rien qui puisse importuner l'âme la plus fière ; il étendrait l'indépendance de l'homme de lettres ; il garantirait à ses travaux plus d'instans libres qu'il ne leur en enlèverait : des presses montées et inspectées par des Voltaire et par des Buffon, ajouteraient au respect dû à la liberté de la presse.

Des deux sœurs de M. Pankouke, toutes deux très-jeunes lors de leur arrivée à Paris, la plus jeune était la seule jolie; elle était aussi la seule qui eût beaucoup cultivé son esprit, dès l'enfance, mais dans les livres seulement du commerce de sa maison, où respiraient le goût, les principes et la raison des Fénélon, des Massillon, et du Fablier de madame de La Sablière. Elle les savait par cœur, sans avoir voulu les apprendre, et sans les citer jamais. Son instruction était presque son secret; et c'était le seul qu'elle eût.

La librairie de son frère, où se trouvaient appelés tous les partis de la littérature, était un peu comme ces temples de l'Allemagne, où catholiques, luthériens et calvinistes célèbrent tour à tour et presque ensemble les offices de leurs différens cultes. Parmi tant d'hommes qui tous cherchent leur génie dans leur sensibilité, dont le cœur s'enflamme si aisément, on peut croire que les hommages ne furent pas épargnés à une jeune personne arrivant de la province et joignant déjà aux charmes de la figure, le mérite de sentir et d'aimer les talens dont ils se disputaient la prééminence. Parmi les faiseurs d'héroïdes, de drames, de romans, de vers fugitifs, qui tous se croyaient mieux inspirés par elle, se montraient avec modestie, mais avec assiduité, de jeunes

mathématiciens, dont la figure aurait été enviée par des poëtes élégans, et qui, quoique jeunes encore, avaient déjà reculé les bornes des mathématiques. M. Suard, encore jeune aussi, ne pouvait pas paraître avec tous ses avantages; une profonde mélancolie semblait lui donner plus d'années, et un bras en écharpe déclarait avant son amour, un violent accès de goutte dont il n'était pas très-bien guéri encore. Cependant, à peine ils se furent vus qu'il fut comme décidé au fond de leurs âmes qu'ils s'appartiendraient l'un à l'autre. Cette impression, également forte et douce dans tous les deux, n'était pas une de ces passions subites qu'on ne voit guère que dans les romans. Ces passions, qui ont tant de charmes, ont plus de tourmens encore; elles remplissent de doutes, de trouble et d'alarmes, les cœurs dont elles s'emparent; leur violence, qui s'apaise et s'irrite tour à tour, annonce assez qu'elles ne doivent pas remplir toute la vie. Le sentiment dont furent pénétrés à la fois M. et madame Suard (car on peut déjà leur donner le même nom), plus modéré et plus profond, tirait sa modération de sa profondeur même et de la certitude d'y trouver un bonheur que ne pourraient pas épuiser des siècles de vie. On verra avant la fin de ces mémoires combien leurs cœurs les trompaient peu. Celui qui les

écrit ne leur prête rien; il emprunte tout de ce qu'ils ont dit ou écrit eux-mêmes. C'est ainsi qu'il faut écrire l'histoire; et les romans même, c'est ainsi qu'il faudrait les écrire, aux noms près et aux événemens. Tous les sentimens devraient être historiques.

Vingt ou vingt-cinq ans après cette première entrevue, dans des lettres imprimées et non signées, madame Suard parlait à son mari de la promptitude et de la sûreté des jugemens du cœur, et elle ajoutait : « Je me rappelle que je devinai » presque tout ce que vous valez, la première fois » que je vous vis : l'accord de vos accens et de » votre langage, de vos manières et de votre » physionomie, m'annonça un homme aussi hon- » nête que je le trouvai aimable; et l'intérêt de » vos regards me promit un ami. Il faut que ce » soient là des indications justes de l'âme et du » caractère, puisque vous m'avez tenu parole en » vertus comme en amitié. »

Il est rare que les âmes très-délicates veuillent exercer tous leurs droits; les devoirs, alors même qu'ils sont très-rigoureux, ont pour elles quelque chose de plus sacré. La sœur de M. Panckouke, qui trouvait en lui la tendresse d'un père, y voyait aussi l'autorité; et M. Panckouke ne pouvait voir un bon parti pour sa sœur dans M. Suard, sans

aucune fortune et sans assez de santé pour trouver par ses talens de l'aisance comme de la célébrité. M. Suard attendait presque avec la même soumission le consentement de madame de Kr..... Leurs sentimens et les obstacles qu'ils éprouvaient, également sans voile et sans mystère, donnèrent pour appui à leur union des personnages assez considérables pour lever les obstacles, et pour devenir ensuite, par leur crédit dans le monde, comme une puissance protectrice d'un mariage fait sous leurs auspices.

Ce fut chez M. de Buffon, et par les témoignages réunis de M. de Buffon lui-même, du baron d'Holbach et de madame Helvétius, que M. Pankouke resta persuadé que nul homme au monde n'était plus propre que M. Suard à rendre sa sœur heureuse : ce fut chez M. et madame N... que madame de Kr.... fut convaincue que rien ne pouvait adoucir ses regrets, s'ils pouvaient l'être, comme le consentement qu'elle donnerait au bonheur de l'homme qu'elle aimait toujours; et, dès ce moment, il ne manqua plus que la consécration des autels à deux âmes auxquelles la bénédiction nuptiale était déjà donnée par ce sentiment si prompt et si semblable qui les avait dévouées l'une à l'autre.

Un pareil intérêt de tant de personnes con-

sidérables, quand il aurait été passager, quand il aurait trouvé son terme dans son succès, défendrait et honorerait, sans doute, ce monde, tant accusé, et avec si peu d'exceptions, d'être inaccessible à tous les sentimens de la nature, de leur être fermé par sa légèreté, par ses plaisirs, par son luxe opulent : mais après les avoir conduits aux autels, le même intérêt suivit M. et madame Suard dans leur *petit ménage :* c'est le nom d'amitié qu'on lui donnait dans ce grand monde où il est à croire que les ménages ont trop rarement le même bonheur.

Quoique les hommes de lettres de quelque distinction fussent tous, à cette époque, sinon attirés, comme M. Suard, au moins appelés dans les plus hautes sociétés de la capitale, il était presque sans exemple que leurs femmes le fussent également. On sait que c'est par les femmes, surtout, que les conditions se distinguaient. En Allemagne, les séparations et les barrières étaient presque comme celles des castes indiennes, ou même comme celles des espèces vivantes. On était parvenu, au-delà du Rhin, à croire que les distinctions de rang naissaient de la nature, et qu'elles fondaient la société. En France, où l'on aimait beaucoup les priviléges, mais plus encore l'esprit et les plaisirs, l'orgueil n'avait

peut-être jamais porté son délire à cet excès ; des jouissances moins vaines l'en avait toujours préservé ; et dans ce siècle même de Louis XIV, où tout ce qui s'approchait du trône semblait se séparer de la nation, les étiquettes avaient beau vouloir mettre les classes à plus grandes distances, des goûts et des talens communs resserraient les intervalles. Entre les femmes même, les séparations ne se maintenaient plus que par la différence des fortunes. Les hommes de lettres allaient dans le grand monde, parce qu'ils pouvaient y aller sans être riches. Leurs femmes, ne pouvant y paraître sans être ruinées ou éclipsées, y étaient souvent inconnues. Leurs maris pensant à elles et à leurs petits ménages, dans ces cercles brillans, pouvaient dire comme ce personnage de Destouches :

Ici je suis garçon, là je suis marié.

Ces cercles brillans aimaient assez M. Suard pour ne pas vouloir le séparer de la compagne qu'il venait de prendre. Hommes et femmes, on les voyait courir de leurs hôtels, de leurs palais, et même du pavillon de Flore, à la porte d'un homme de lettres et de sa femme. Des visites reçues et à rendre, cette foule de rapports qui, dans une ville comme Paris, naissent et se multiplient les

uns des autres, tout attira et retint assez longtemps madame Suard dans ces sociétés des gens de lettres et des gens du monde qui auraient pu convenir à son goût si elles avaient convenu à sa fortune. Plus d'une fois même, dans ce tourbillon qui ne trouble que les âmes vides et faibles, elle trouva des personnes et des affections propres à ajouter aux charmes de la solitude qu'elle préférait à tout. Dans un moment d'une absence très-courte de son mari, elle y fit une rencontre très-heureuse pour tous les deux.

L'amitié bienfaisante de madame Geoffrin pour les gens de lettres, qu'elle aimait comme ses enfans, lui faisait exercer sur eux comme une espèce de tutèle. Attendu qu'elle savait beaucoup mieux qu'eux arranger le cours de toute une vie, et qu'elle avait dans sa raison, quoiqu'impétueuse, une confiance très-fondée, elle les soumettait à ses directions; et des conseils tendres ressemblaient un peu trop quelquefois à des ordres. Quand M. Suard lui parla du mariage qu'il allait faire, et d'un mariage sans dot, elle le vit déjà dans l'indigence, manquant de tout pour lui, pour sa femme, pour ses enfans. Elle n'avait pas même voulu l'écouter ni l'entendre. Le mot d'un philosophe souvent cité dans son salon, de Bâcon, s'était gravé avec effroi dans sa

mémoire, *une femme et des enfans sont des otages qu'un homme donne à la fortune*; et, sans doute, accoutumée à chercher les malheurs les plus secrets pour les soulager, cette âme excellente avait vu dans plus d'un réduit ignoré combien sont amères et cruelles les douleurs que la fortune fait souffrir à ceux de qui elle a reçu de ces otages. M. Suard ne pouvait se faire comprendre d'elle, et la comprenait très-bien; elle le touchait, mais elle ne pouvait le changer. En se mariant, il avait cessé de voir cette amie si généreuse. Il n'avait pas attendu son consentement comme celui de madame de Kr.... Il n'avait pas cru devoir à un excès de raison le même respect ou les mêmes ménagemens qu'à un sentiment malheureux et qu'il avait inspiré.

Madame Geoffrin et madame Suard, qui ne s'étaient jamais vues encore, se rencontrent dans un salon, se voient, se parlent, sont enchantées l'une de l'autre, sans du tout se connaître. Dès qu'elles entendent prononcer leurs noms, elles sont dans les bras l'une de l'autre; dès le lendemain, madame Geoffrin va chercher madame Suard; au premier instant du retour de M. Suard, elle va les chercher tous les deux. En embrassant M. Suard, elle s'écriait : *J'avais tort. Même sans dot, elle valait mieux*

que le célibat le plus tranquille et le mariage le plus riche. Ne croit-on pas lire l'histoire, le drame ou le roman d'une mère indignée contre un mariage qu'elle n'a pu empêcher, et le bénissant lorsqu'un hasard heureux lui fait rencontrer celle qui est sa fille ?

Madame de Marchai, quoiqu'elle en eût l'éclat et le crédit, n'était pas encore alors précisément ce qu'on appelait *une grande dame*, mais elle était déjà l'amie intime de M. Dangivilliers dont elle devait bientôt recevoir la main et le nom ; et M. Dangivilliers, d'abord menin du dauphin (Louis XVI), et depuis son ministre de Paris, avait renouvelé parmi les courtisans le phénomène du caractère si vrai et si franc de Montausier ; et au milieu des arts dont il était le ministre, il favorisait de son goût personnel et de tous les moyens de sa place ce goût de l'antique qui renaissait, et qui n'est que le goût de la nature dans ce qu'elle a de plus simple et de plus beau ; car l'idéal est loin d'être le surnaturel. La figure même de M. Dangivilliers avait quelque chose de cet idéal que tous les arts du dessin réalisaient sur la toile, sur le marbre et sur le bronze. D'Alembert, qui ne flattait pas les ministres, le nommait *l'Ange Gabriel*, parce qu'il était, en effet, comme les anges, chargé des prières de la

terre au ciel, et des ordres bienfaisans du ciel pour la terre. Jamais les noms de Thomas, de Ducis, de M. Suard, n'étaient prononcés par lui autour du trône que précédés du mot *mon ami*; et il les aimait réellement, il en était réellement aimé: ce n'était pas un vain titre qu'il prenait et qu'il donnait.

Madame de Marchai, passant continuellement des appartemens qu'elle avait à Versailles à ceux qu'elle avait au château des Tuileries, dans le pavillon de Flore, réunissait, dans tous, les talens et les caractères que M. Dangivilliers estimait et recherchait le plus, et dont le commerce est le plus nécessaire à ceux qui sont ou doivent être les ministres des rois. Elle fut une des plus empressées à se rendre au *petit ménage*, à les enlever, en quelque sorte, mari et femme, pour le pavillon de Flore; à leur faire prendre l'engagement d'en être toujours.

Ce qui étonna le plus, dans ce pavillon, madame Suard, et je dirai bientôt pourquoi, ce fut madame de Marchai elle-même; non que, comme madame du Deffant, elle trouvât aucun ridicule dans la chevelure de madame de Marchai, qui était immense, mais d'une couleur et d'une nuance charmantes; dans ses dents, qu'elle montrait ou qui paraissaient beaucoup, mais qui

étaient superbes ; dans son pied, qui portait à peine son petit corps, mais parce qu'il était très-petit lui-même ; c'étaient là des beautés pour madame Suard comme pour M. Dangiviliers. Nommer madame de Marchai *Pomone*, comme la nommait madame du Deffant, à cause des fruits abondans, énormes, exquis qu'elle cultivait de ses propres mains dans ses jardins de Montreuil, et dont elle ornait avec profusion ses tables et celles de ses amis : ce n'était pas donner un jour de plus à l'âge de madame de Marchai, plus près encore, dans les saisons de la vie, de celle des fleurs que des fruits. Ce qui était avancé dans cette dame, c'était son esprit, dont l'activité, au lieu de se disperser et de se perdre dans la foule des petits objets, des petits intérêts et des violentes passions, dont le grand monde n'est que trop le théâtre, se portait et se fixait par goût sur les objets et sur les questions qui pouvaient le plus éclairer sa raison, et le plus servir aux prospérités de la France.

Dans un temps où tout était économiste ou anti-économiste, madame de Marchai avait bravé les ridicules que ces théories si nouvelles et si belles avaient encourus, pour embrasser et pour défendre les vérités qui leur méritaient la reconnaissance de toute la partie du genre humain qui

parle d'ordre social, et qui paraît y prétendre sans beaucoup s'en occuper.

Elle avait été douée d'une force suffisante d'attention et d'intelligence pour saisir dans la variété infinie de leurs détails, et dans l'unité de leur tendance au même but, ce vaste ensemble de travaux agricoles, manufacturiers, d'échanges faits par le commerce de près à près, et de loin à loin; ces vues plus hautes et plus vastes encore qui ne *réjouissent pas la terre ouverte par un soc couronné de lauriers*, mais qui la fécondent par les lumières des sciences physiques; espèce d'engrais céleste, dont la chaleur accroît la fertilité du sol par la succession même de ses dons sans relâche, et sans épuisement; qui soumettent à l'homme la force des élemens et les lois du mouvement pour transformer quelques vapeurs qui s'évaporent, quelques fumées qui disparaissent, en leviers aussi puissans et plus avérés que ceux avec lesquels Archimède sauva Syracuse; qui font des fleuves, des torrens et de la flamme des ouvriers de nos ateliers et de nos usines : ces autres vues plus glorieuses peut-être encore et plus chères à l'humanité, parce qu'elles naissent des lumières et doivent faire naître des vertus; ces axiomes qui laissent dans leur indépendance naturelle, c'est-à-dire sans

limite aucune, les travaux, les industries et les échanges ; qui renversent les barrières des nations comme celles des provinces ; qui ouvrent l'univers à l'univers.

Au premier moment où parurent dans la langue presque hiéroglyphique du docteur Quesnay, ces doctrines qu'on a nommées *politiques*, et qu'on nommerait volontiers *religieuses*, il arriva aux économistes ce qui était arrivé à Pygmalion, ils tombèrent et ils restèrent à genoux devant leur ouvrage ; ils l'adorèrent ; ils n'écrivirent plus, long-temps, que des cantiques. Mais les vérités doivent être bien démontrées avant d'être chantées : on ne trouva pas à tous ces économistes la voix très-juste. Parce qu'on riait à bon droit de leurs hymnes, on se mit à rire sans scrupule de leurs preuves. Ils promettaient des miracles comme à Saint-Médard ; on crut ne voir, comme à Saint-Médard, que des convulsions. Pour comble de triomphe ou de joie de leurs ennemis, un de ces économistes les plus sujets à ces accès d'enthousiasme et d'extase, devint fou ; ce qui peut arriver à bien d'autres que des économistes, comme ne l'a fait que trop voir le sublime et malheureux Torquato.

Ces mêmes doctrines tant baffouées par la haine, qui sait être gaie pour être plus cruelle,

reproduites au pavillon de Flore par madame de Marchai, l'étaient avec simplicité et avec clarté. A ce grand jour, tous voyaient facilement ce qui manquait encore à ces doctrines pour s'élever à cette *évidence* dont elles se croyaient environnées comme d'une couronne de diamans; en frayant la route à tous, elle faisait espérer que plus d'un arriverait au but; madame de Marchai faisait en France pour la science économique de Quesnay, foulée aux pieds, ce que la marquise du Châtelet avait fait pour la physique de Newton et pour la métaphysique de Leibnitz.

Ce qui rendait plus facile à cette dame la mission qu'elle n'avait reçue que de son goût, c'est qu'aucun souffle de l'esprit de parti, si inique et si contagieux, ne pouvait approcher de son esprit ou en troubler le jugement. Tout ce qui s'écrivait et se publiait pour et contre; les lettres de M. Turgot à l'abbé Terrai, et le livre de M. Necker sur le commerce des grains; les dialogues de l'abbé Galiani, où l'esprit étincelle plus qu'il n'éclaire, et leur réfutation par l'abbé Morellet, où il n'y a jamais une étincelle, et où il y a toujours une bonne logique; tous ces écrits étaient à côté les uns des autres, parmi les livres de madame de Marchai, sur ses cheminées, dans sa mémoire.

Un moyen cependant, et un peu dangereux, se présenta à son imagination, comme très-légitime, pour amener tôt ou tard le triomphe de sa cause, non comme sienne, mais comme bonne : on pouvait confondre trop aisément ce moyen avec ceux qui sont à l'usage de l'esprit de parti et de secte ; mais il était impossible qu'il ne servît pas tour à tour aux deux partis ; et, par là, il rentrait dans le domaine des discussions publiques.

C'était l'époque où les éloges des grands hommes étaient proclamés par l'Académie Française avec le plus d'éclat pour sujets des concours d'éloquence ; et du salon de madame de Marchai arriva à l'Académie, sans qu'aucun académicien s'en doutât, l'idée de proposer l'éloge de Sully, le ministre et l'ami de Henri IV, le ministre et l'ami de cœur des économistes. Dans la troisième partie de cet éloge, si supérieure aux deux premières, l'un des plus beaux morceaux de Thomas et de notre langue, tous les principes de Quesnay, sortant comme d'eux-mêmes de l'administration et des opérations de Sully, les économistes, dont ne parlait pas le discours, parurent à la nation protégés par un Roi qu'elle adore, par un ministre qu'elle révère, par l'éloquence qui triomphe toujours si aisément d'une nation si sensible à ses beautés.

Quelques années après, l'Académie, craignant que Sully et Thomas n'eussent mis dans la balance trop de poids, présenta le nom de Colbert aux hommages de l'éloquence. Son premier essai dans le genre oratoire valut à M. Necker une couronne, et promit à la France un ministre; les notes, très-supérieures au discours, parurent non d'un homme qui devait être un jour ministre, mais d'un homme qui l'avait déjà été. Dans l'éloge de Thomas, l'exposition des principes et des opérations de Sully, ne put avoir que la troisième partie seulement du discours : le discours tout entier de M. Necker fut consacré à l'administration de Colbert; et les notes s'étendaient sur tous les principes de la formation et de la circulation des richesses.

Ce n'étaient donc plus Henri IV et Sully qui pouvaient paraître trop en faveur à l'Académie : c'étaient Colbert et Louis XIV.

Ils ne le furent point dans la nation; et le problème resta problème.

Quoique sur cette scène de discussions trop importantes et trop nationales pour ne pas s'étendre de proche en proche sur toutes les classes où l'on savait penser et parler, M. Suard n'eût pris, entre les contendans, aucun rôle public et connu, il s'en faut bien qu'il lui eût été possible d'y demeu-

rer étranger, placé, comme il l'était, par une égale amitié, entre les uns et les autres, entre M. Necker, par exemple, qu'il voyait tous les jours, et M. de Condorcet, vivant alors avec lui dans la même maison.

Et, ce qui était remarquable, ce qui caractérise parfaitement la tenue habituelle de l'esprit et de l'âme de M. Suard, c'est qu'en examinant ces questions avec M. de Condorcet, on eût dit qu'il penchait pour M. Necker, et en les traitant avec M. Necker, qu'il était du parti de l'ami intime de Turgot.

Cette immuable indécision entre des antagonistes, criant tous à l'évidence; cette manière de passer de l'examen d'une doctrine à l'examen de la doctrine opposée, de découvrir dans l'une et dans l'autre, également, ce qu'elles ont encore d'obscur et de faible, de leur indiquer à l'une et à l'autre comment elles pourraient se donner plus de lumière et plus de force; ces secours prêtés à toutes les deux comme si on voulait qu'elles triomphent tour à tour ou qu'elles tiennent la conviction générale dans un équilibre perpétuel; ce procédé peut surprendre : on croit voir un soldat qui passe d'un camp à l'autre, et qui s'évertue dans tous les deux à y fixer la victoire tant qu'il y est. Mais bientôt la surprise cesse : on dé-

couvre que c'est le procédé d'un esprit très-pénétrant pour qui tout est douteux dans ce qui lui laisse ou lui donne beaucoup de doutes; qui efface de tous les côtés, pour mieux voir à travers moins de mots; procédé assez semblable à celui de l'algèbre sur les coefficiens.

Dans les ouvrages de goût, *on veut cacher l'endroit que l'on sent faible*, parce qu'on n'est jamais assez sûr de son talent, pour être sûr de mieux faire; parce que le censeur marque bien d'*un crayon sûr* ce qui le blesse, mais n'écrit pas au-dessus, ou à côté, ce qui charmerait tous les goûts.

Dans les ouvrages de raisonnement, le censeur qui marque un endroit faible le fortifie par cette marque même; effacer, c'est suppléer : car le vice d'un raisonnement est corrigé dès qu'il est bien aperçu.

Dans les ouvrages même de goût, si on avait deux amis travaillant pour le même théâtre ou pour la même académie sur un même sujet, aucun des deux aurait-il le droit de se plaindre de celui qui les éclairerait tous les deux de sa censure, et les aiderait même tous les deux de son talent?

Et lorsqu'il s'agit des questions les plus importantes pour les nations, que sont l'intérêt et la

gloire de nos amis les plus chers, auprès de l'intérêt suprême de ces questions et de la vérité?

Les antagonistes, qui des deux côtés appelaient M. Suard à leur aide, avaient un sentiment si vif et si égal des avantages qu'eux et leur cause en pouvaient retirer, qu'après avoir été chargé par M. Necker de l'examen et de la correction des épreuves de son ouvrage sur le commerce des grains, il le fut bientôt après des épreuves de sa réfutation par M. de Condorcet : confiance, comme on le peut croire, qui ne se bornait pas à des fautes d'impression ; confiance facilement accordée, des deux côtés, à une franchise si peu usitée, si noble, si propre à toucher des âmes qui, même en combattant, cherchent, non leur triomphe, mais celui de la vérité.

J'ajouterai à ces faits un fait qui s'y rattache très-naturellement, mais si peu connu qu'il exige, comme beaucoup d'autres, une espèce de révélation qu'on ne ferait point si elle n'était également honorable pour tous les noms qu'il faut citer.

Frappé des lumières et des beautés de tant de genres qui éclatent de toutes parts dans le grand ouvrage de M. Necker sur l'administration des finances, M. de Guibert, soldat citoyen, philo-

sophe éloquent, dans qui la France pouvait retrouver Catinat, qu'il a si dignement célébré, avait fait imprimer une suite de lettres très-belles sur le bel ouvrage d'un ex-ministre des finances : dans ces lettres, l'enthousiasme de la louange était sanctionné par des censures, et, ce qui était plus délicat encore, peut-être, par des rapprochemens inévitables des noms de Turgot et de Necker; ces noms glorieux le devenaient davantage par leur parallèle; mais ils avaient des partisans exclusifs qui croyaient l'un outragé par ce qui honorait l'autre; et les idolâtres ne souffrent pas les parallèles. En dispensant des couronnes, M. de Guibert allait en recueillir une lui-même. Mais on eut des alarmes; on craignit d'irriter des passions assoupies et non éteintes. C'est à M. Suard, principalement, que la question fut soumise, comme à l'arbitre le plus éclairé et le plus délicat des convenances, des ménagemens, de tout ce qui agit sur l'opinion publique, de tout ce qui peut trop l'agiter. Il pensa qu'il était mieux que l'ouvrage prêt à paraître ne parût point; et ni chez M. Necker, où l'on perdait tant d'éloges que toute la maison s'appropriait, ni parmi les amis de Turgot, qui l'aimaient comme Socrate était aimé de ses disciples et Caton de Brutus, ni dans l'âme de M. de Guibert, qui

ne pouvait sacrifier un succès qu'à une vertu, il ne s'éleva la moindre réclamation, le moindre murmure contre le décret d'un simple homme de lettres qui exigeait tant de sacrifices de la passion qui en fait le moins, celle de la gloire.

Je n'ai pas pu penser que cette anecdote fût indifférente à la mémoire de plusieurs noms illustres du dix-huitième siècle, ni à celle du siècle même. Quant aux doutes, on peut en élever sur tout; il n'y en a pas qui puisse infirmer un fait dont plusieurs témoins sont vivans.

Ce qui est possible, c'est que j'aie représenté M. Suard avec trop d'hésitation entre les économistes et ceux qui en combattaient les opinions. Il ne voyait, il est vrai, l'évidence que sur les enseignes des deux partis; mais, en toutes choses, ses préférences d'instinct étaient pour ce qui s'offrait à lui avec certaine mesure et certaines limites; il n'en trouvait pas assez dans ces dogmes si vastes et si absolus des économistes, qui se réduisent tous à ce mot si connu, devenu pour eux axiome : *laissez-les faire, laissez-les passer*. Parmi tant d'intérêts de l'ordre social, dont tous les mouvemens peuvent être des chocs, il désirait l'œil d'un gouvernement éclairé, qui, en laissant tout faire, surveillât tout; il désirait une main puissante qui

ne tînt pas seulement les routes ouvertes, aplanies et sûres, mais qui y plaçât des *garde-fous*. En un mot, car je dois et je veux plus dire encore ici sa manière de voir que ce que j'en pense, depuis deux ou trois siècles, les grandes sociétés, en Europe, lui avaient paru s'améliorer, par des progrès si continus et si accélérés, sous des monarchies absolues de droit ou de prétention, qu'en désirant, même pour les monarques, qu'ils cessassent d'être absolus, il désirait pour les peuples, dans toutes leurs affaires, une intervention toujours présente et une direction souvent active. Il n'était ni esclave ni républicain; et, comme tous ceux qui méditent ou qui rêvent, il voulait faire l'homme et les peuples à son image.

La politesse avec les femmes, qui a parmi nous tant de scrupules, n'empêchait pas M. Suard d'opposer ses doutes et ses difficultés au prosélytisme spirituel de madame de Marchai, comme aux dogmes de Quesnay et à *l'évangile du produit net* de Mirabeau le père. Il mettait plus de grâce dans ses discussions avec les femmes, mais non pas moins de force : c'était encore un hommage qu'il leur rendait; et pour celles qui comprenaient très-bien les choses dont elles parlaient avec chaleur et avec élégance, si

ce n'était pas une occasion sûre de procurer des triomphes à la vérité, c'en était une de briller dans ces réunions nombreuses formées si souvent des représentans des lumières et des puissances de l'Europe. Cette ambition et cette joie des succès d'un jour, si sévèrement jugées quand on ne peut y prétendre, sont l'amour de la gloire en petit et en détail; et partout cet amour est, après la vertu, le plus noble et le plus utile des sentimens du cœur humain. Madame de Marchai étonnait et enchantait ceux même qu'elle ne convertissait pas : et madame de Marchai ne se refusait pas des jouissances qui, en flattant son amour-propre, flattaient aussi son amour pour le bien et pour la France.

Madame Suard, très-jeune, et qui n'avait cultivé que ce genre de littérature qui peint aux âmes sensibles les sentimens qu'elles ont connus ou qu'elles doivent connaître, était émerveillée de la facilité de madame de Marchai à parler de tant de choses si difficiles; en admirant ce qu'elle ne pouvait assez comprendre, elle aurait voulu la comprendre en tout, sûre de l'admirer encore davantage. Celle qui, en économie politique, tenait tête aux savans et pouvait instruire les ignorans, n'était pas pour madame Suard, comme pour madame du Deffant, UNE POMONE,

c'est-à-dire, une divinité un peu âgée; elle était une femme jeune encore, et qui possédait dans son esprit, dans ses connaissances et dans ses vertus, des moyens de prolonger ses succès et son bonheur sur tous les âges de sa vie.

Les économistes et madame de Marchai n'étaient les objets des dérisions de madame du Deffant, que parce qu'elle les comprenait dans sa haine pour tout son siècle, auquel elle ne pardonnait point de ne pas la regarder comme la première des femmes pour quelques impiétés piquantes qu'elle avait dites, et que Voltaire avait citées. Et combien les fureurs de sa haine l'avaient dépouillée de tout ce qu'elle avait pu avoir d'esprit! de quelles grossières et ineptes injures elle a rempli ses quatre volumes de lettres! Pour elle, M. de Malesherbes est un *sot*, M. Turgot un *sot*, et un *animal*; *animal* et *sot* sont les seules variétés de son style en jugeant de tels hommes!

M. l'abbé Morellet l'a mise en parallèle avec madame Geoffrin, et c'est à madame du Deffant qu'il accorde *la supériorité en esprit, en instruction et en talent*. Sans doute, ces prééminences lui ont paru peu de chose en élevant madame Geoffrin si haut par le caractère, par les vertus, par l'amour et le respect attachés à son nom dans

toute l'Europe ; sans doute, il a voulu aussi honorer sa propre modération dans une cause où il était partie lui-même ; mais de si nobles motifs, en l'honorant, l'ont trompé. Arrachez des quatre volumes de madame du Deffant deux ou trois pages, sa lettre surtout sur Montaigne ; tout le reste n'est rien qu'un bavardage facilement écrit, et ne peut être lu avec un grand plaisir que par ceux qui ont plus de haine qu'elle encore pour un des plus beaux siècles de l'esprit humain ; et ces deux ou trois pages même sont très-inférieures à plusieurs morceaux de cette *ignorante*, de cette madame Geoffrin, descendue à près de quatre-vingts ans au tombeau sans croire rien laisser d'écrit sur la terre : tels que sa lettre sur l'éducation qu'elle avait reçue de sa grand'mère, et qu'elle adresse à l'impératrice de Russie ; sa lettre à Marmontel, sur les motifs et sur les effets de son voyage et de son séjour auprès du roi de Pologne ; sa réponse à M. le baron de Gleichen, qui lui avait parlé de la considération qu'elle avait dans toute l'Europe ; son morceau sur le cas qu'elle faisait des ingrats et de l'ingratitude, qu'on croirait un jeu d'esprit et un paradoxe si on ne sentait, depuis le premier mot jusqu'au dernier, que c'est l'expression simple et sincère de cette bienfaisance divine

qui, en répandant tous les biens, a le besoin de rester invisible. Il n'y a pas un de ces morceaux qui ne soit fort au-dessus de la meilleure lettre de madame du Deffant, celle sur Montaigne; tous sont dignes de Montaigne lui-même; tous ont plus d'un caractère commun avec *les Essais*. Madame Geoffrin, ainsi que Montaigne, respectait son ignorance comme le principe actif et fécond d'un esprit indépendant et original; comme Montaigne elle en faisait sortir des lumières qui manquent à tous les livres.

Après avoir lu ces pages de madame Geoffrin, et son portrait tracé par M. l'abbé Morellet, ceux qui ont des vertus, et ceux qui n'en ont que l'amour, peuvent difficilement entendre prononcer ce nom, digne d'un culte public, sans lever au ciel des yeux en larmes, comme madame Suard toutes les fois qu'elle passait devant la maison où madame Geoffrin avait vécu, et où de si longues douleurs l'ont conduite au tombeau.

Ce qui honorerait le plus la mémoire de madame du Deffant, si cela n'était pas très-près d'un ridicule, c'est que, à soixante-treize ans, et aveugle, elle a eu une amitié passionnée, c'est-à-dire, presque de l'amour, pour un Anglais qui en avait plus de cinquante.

Ce théâtre du monde, où elle n'avait aucun

désir de jouer un rôle, était pour madame Suard un spectacle qui attachait ses regards, par cela même qu'il lui était très-étranger ou très-nouveau. M. Suard, qui connaissait si bien ce théâtre; avait jugé que sa femme y obtiendrait, sans s'en douter, des succès d'autant plus remarqués qu'ils seraient beaucoup en contraste avec ceux qu'on y prétend et qu'on y obtient.

En général, et même peut-être toujours, le jugement le plus sûr et le plus vrai sur une femme est celui que son mari en a porté, à tous les âges, dans tous les temps; et, personne au monde, pas même un amant, n'aurait pu penser plus de bien de madame Suard que son mari, nul n'en pouvait dire autant, sans dire encore tout ce qu'il en pensait.

Il était cependant très-loin de la flatter; il lui refusait beaucoup de qualités d'esprit, en lui accordant toutes celles que quelques pages sur divers sujets, et un volume sur madame de Maintenon, ont si bien fait connaître. Quoique les femmes plus que les hommes voient tout en détail, quoique cette disposition, naturelle à la sensibilité fine et délicate de leurs organes, les rende plus qu'on ne croit très-propres à l'analyse, qui n'est, après tout, que le don de voir en détail réduit en art; M. Suard observait sou-

vent, et riait en l'observant, combien sa femme avait peu d'aptitude et de goût pour ces analyses devenues à la mode chez beaucoup de celles même qui ne renonçaient pas aux agrémens et aux avantages de la frivolité.

« Jamais, disait-il, ma femme n'aura une opi-
» nion sur le *produit net* dont elle entend parler
» savamment et pertinemment tous les jours.
» Elle n'est pas plus habile à saisir un ridicule
» qu'une vérité abstraite. Elle n'observerait pas
» qu'elle a à côté d'elle un fat ou un sot, si elle
» n'en était avertie par l'ennui qu'elle en reçoit;
» et alors elle est capable, non d'en rire, mais
» d'en mourir. Ces aperçus ingénieux qui bril-
» lent et s'évanouissent dans des expressions lé-
» gères; ce tact du monde qui n'est pas le sen-
» timent du cœur, mais celui de l'esprit, et sou-
» vent de la malignité; tout cela lui est étranger;
» elle le sait, et n'en a aucun regret. Mais pla-
» cez-la devant un tableau de la nature; que les
» beautés en soient grandes, douces ou riantes,
» son imagination s'en empare également; ses
» expressions les rendent toutes avec vivacité et
» fidélité dans l'instant même, et des mois après.
» Une vérité démontrée lui échappe; une vérité
» rendue par une expression de Bossuet ou de
» Montesquieu est pour jamais dans sa pensée

» avec toute sa hauteur et toute son étendue.
» Elle lit tous les romans, toutes les histoires,
» et n'en oublie rien. Quand je veux en avoir
» des extraits, je m'adresse à sa mémoire; et si
» l'ouvrage est touchant et pathétique, l'extrait
» l'est souvent davantage. Vauvenargues ne sent
» pas mieux qu'elle ce qui distingue glorieusement
» Racine de Corneille; et les plus éloquens pa-
» négyristes de Fénélon sont restés au-dessous de
» ce qu'elle éprouve en le lisant. Elle est trop
» heureuse de lire de beaux vers et de la belle
» prose pour avoir des tentations d'écrire; et,
» si jamais cela lui arrive, on m'attribuera
» peut-être ce que j'aurais été incapable de
» faire. »

Un homme qui fut long-temps le plus intime ami de l'un et de l'autre, mais surtout de madame Suard; un homme que n'a pu, sans doute, arracher entièrement de son cœur la révolution, dont il a été l'une des plus grandes victimes, si l'on mesure la grandeur de ces catastrophes par celle des talens utiles au monde qui y périssent; M. de Condorcet, parlait à peu près d'elle comme son mari; et il ajoutait : *Je donnerais la moitié de ma géométrie pour le talent que possède madame Suard, sans le savoir : elle est éloquente dès qu'elle est émue, dès qu'on blesse son cœur.*

ou son goût : aussi je remarque que les femmes dont l'adresse modère l'amour-propre, évitent de la blesser.

Condorcet, lui-même, ne se doutait pas combien il avait d'éloquence, tout géomètre qu'il était, lorsque les grands objets et les grands intérêts de l'humanité, appelaient, rassemblaient, pressaient sous sa plume ces vérités fécondes en bonheur dont il a tant accru la fécondité et le nombre, lorsque, comme historien de la vie de Voltaire, et quelques années après, comme historien de l'esprit humain, il se plaçait, par l'étendue, par la force, même par l'éclat des tableaux, à côté du peintre de Charles XII, du siècle de Louis XIV, des mœurs et de l'esprit des nations; lorsque dans le parallèle d'un bon et d'un mauvais ministre, dans la faveur et dans la disgrâce, il élève les grandeurs et les félicités de la disgrâce du ministre vertueux et proscrit, si au-dessus des hommages et des adorations qui environnent toujours et qui épouvantent souvent les crimes du ministre en place.

Quoiqu'avec ces dons de l'esprit et de l'âme que reconnaissaient en elle ceux dont elle avait besoin d'être, non flattée, mais aimée, madame Suard pût espérer de partager dans le monde les sentimens et les succès qu'obtenait depuis long-

temps son mari, et dont il était presque impossible qu'il se séparât, l'extrême médiocrité de leurs moyens d'existence, peut-être aussi la préférence de madame Suard pour une vie un peu solitaire, les déterminèrent à des sacrifices devenus nécessaires pour n'être pas contraints à en faire de plus grands.

Il fut convenu que la femme se renfermerait dans sa condition et dans son ménage; que le mari se rendrait seul aux invitations et aux empressemens des hautes sociétés; mais que toutes les soirées, sans en excepter une, depuis l'heure où les spectacles finissaient alors, il les passerait chez eux, seuls ou avec des amis trop chers pour être très-nombreux.

Beaucoup de maris, dans les grandes villes, prennent de ces engagemens; peu les remplissent. Jamais M. Suard n'a manqué volontairement aux siens; ce n'était pas pour y être fidèle; c'était pour satisfaire au besoin de son cœur comme du cœur de sa femme.

Pour bien les connaître tous les deux, il faut connaître ces soirées, il faut connaître les moyens, grands et petits, par lesquels ils en faisaient les momens les plus heureux de leurs journées.

Il n'est que trop ordinaire que les hommes aimables dans le grand monde, ne le soient que

là, ou le soient infiniment moins dans une vie domestique; il leur faut un théâtre, et non pas un ménage; ils vivent pour les succès, non pour le bonheur; dès qu'ils ne peuvent pas être applaudis, ils ne font rien pour être aimés; ils ont même à se reposer plus d'une fois de plus d'un effort qu'ils ont fait pour plaire, de plus d'une contrainte qu'ils ont imposée à leurs défauts; ils respirent chez eux en mettant leurs défauts à l'aise : quand ils n'ont que de l'humeur, ils font grâce à leurs femmes ; ils n'imaginent pas qu'on puisse leur en demander davantage.

Un homme à qui l'on proposait de consacrer par le mariage une liaison ancienne (on en connaît l'histoire), dit : *Je ne demande pas mieux, mais quand je serai marié, où irai-je passer mes soirées?* Cet homme n'imaginait pas qu'on pût les passer agréablement chez soi. C'est le contraire que croyait M. Suard. Aussi tout ce que M. Suard pouvait avoir de bon, d'aimable, de spirituel et d'intéressant, il l'avait à un bien plus haut degré dans son intérieur que sur la scène du monde. Cela tenait à beaucoup de causes et de beaucoup de genres.

Je l'ai dit, mais il est difficile que j'aie pu persuader combien cet académicien, qui a dépassé de près d'un lustre quatre-vingts ans; qui, dès

sa première jeunesse, avait montré tout le courage et toute la fermeté d'un homme; qui avait eu si long-temps de nombreux succès dans ces sociétés brillantes où presque tous prennent une confiance si présomptueuse; combien M. Suard avait inutilement tenté toute sa vie de triompher de sa timidité; le trouble que ce sentiment donne couvrait d'un voile plusieurs de ses qualités et de ses avantages; ce voile, partout il l'écartait ou le soulevait; il ne s'en débarrassait jamais entièrement. Excepté, peut-être, sur un champ de bataille, s'il eût été militaire, jamais il n'aurait pu déployer sur aucun grand théâtre tous les talens qu'il pouvait avoir. Le mot de *gloire* mis à côté de son nom l'aurait toujours fait rougir.

Il a laissé des lignes tracées sur des papiers volans où ce sentiment est indiqué. Ce même sentiment est exprimé tout aussi naïvement dans ce Vauvenargues dont la pensée et l'éloquence sont si hardies, et qui chargeait à la tête de son régiment un simple jonc à la main.

Et M. Suard et sa femme n'étaient jamais mieux pour tout le monde que lorsqu'ils étaient près l'un de l'autre. Par leur seule présence mutuelle, ils s'aidaient à paraître avec tout leur mérite. C'est que ce n'était qu'alors qu'ils étaient aussi heureux qu'ils pouvaient l'être. On a dit que

le bonheur embellit; l'esprit et les talens en reçoivent plus de charmes encore que la beauté.

Des causes qui tenaient à la fois à leur goûts, aux arrangemens sur lesquels ils avaient établi leur vie, à des changemens légers en apparence dans l'esprit public de cette époque, concouraient à rendre leurs soirées plus agréables et plus intéressantes.

Madame Suard, recueillie sans être sauvage, aimait mieux son ménage que le monde; mais elle aimait à entendre parler du monde sans y aller; elle était plus occupée de ses sentimens que des sciences; mais leurs progrès, sur lesquels on fondait tant d'espérances, elle ne voulait pas les ignorer; ils étaient une partie de la gloire de plusieurs de ses amis; M. Suard apportait dans la ruche domestique les sucs de ces fleurs, les unes charmantes, les autres superbes.

Madame Suard, de son côté, faisait d'autres récoltes dans les champs les mieux cultivés de la littérature anglaise et française; et ces moissons, les femmes, pour la première fois, pouvaient les faire sans exposer leur santé, en la recouvrant même, si elle était altérée.

Il est des hommes à qui seuls semble appartenir le don de persuader des vérités inutilement démontrées par beaucoup d'autres; et l'on ne s'en

étonne que parce qu'on a beaucoup plus remarqué les divers degrés et les diverses nuances des talens qui charment le goût, que de ceux qui éclairent la raison. Tous, dans la littérature et dans le monde, parlent du goût pour faire entendre, par cette confiance, qu'ils ont le plus exquis en partage; précisément comme autrefois les grands seigneurs et les merveilleux parlaient toujours du *bon ton*. Boileau seul, qui, peut-être, avait assez de goût, parle, comme il convient, de la raison, et veut que les écrits *empruntent d'elle seule* et leur prix et même LEUR LUSTRE. On aurait mieux compris et plus respecté cette loi plus étendue encore que toute la poésie et toute l'éloquence, si l'on avait fait toutes les distinctions entre *découvrir* une vérité, *la démontrer*, la faire *sentir* et *aimer*. *Nous avions tous dit que les mères doivent nourrir leurs enfans, M. Rousseau seul s'est fait obéir*; et ces paroles sont de Buffon.

C'est quelquefois à force d'être évidente et familière qu'une vérité devient indifférente et inaperçue; et rien n'exige plus de génie que de produire sur les âmes et sur les esprits, avec un lieu commun, tous les effets des découvertes. Plusieurs des hommes doués de cette sorte de talent nous sont venus de l'Helvétie et surtout de Genève.

Ni homme ni femme au monde ne pouvaient ignorer combien l'exercice est bon à la santé; tous pouvaient comprendre facilement combien il est naturel que la vie, qui n'est elle-même qu'une suite de mouvemens, soit maintenue par le mouvement même et fortifiée; et, cependant, les femmes à Paris perdaient leur santé faute d'exercice. Il était plus question de leurs vapeurs que de leurs charmes. Tronchin arrive de Genève; à peine il a parlé, toutes les femmes sortent de leurs maisons, et ce n'est plus pour être promenées dans leurs voitures ou dans un fiacre comme la Phylis de Voltaire, c'est pour MARCHER ELLES-MÊMES; elles courent, avec canne ou sans canne, sur les boulevarts, sur les ponts, dans les rues, dans les jardins. Ce qu'en obtient Tronchin les prépare et les dispose à mieux obéir à Jean-Jacques. Leur santé est rétablie, les enfans seront nourris par leurs mères. On ne voyait presque plus sous les ombrages de nos jardins publics, ce qui les embellit davantage; les femmes devenues vaporeuses parce qu'elles avaient été renfermées, étaient chaque jour plus renfermées parce qu'elles étaient chaque jour plus vaporeuses. Les magnifiques ombrages des Tuileries et du Luxembourg qui n'étaient peuplés que de grâces et de Vénus de marbre le sont bientôt par des beautés bien plus animées que

celle que Pygmalion adora en la voyant sortir de son ciseau. Sous leur silence qui n'est pas celui des forêts, elles portaient, sans étonner personne, les enchanteurs qu'elles ont inspirés, les La Fontaine, les Racine; leur attention, fortifiée avec leur santé, les rendait capables de méditer Pope, Richardson, Robertson, lectures préférées de madame Suard. Son mari était enchanté de l'en entendre parler dans leurs soirées; il en profitait souvent le lendemain dans ses travaux du cabinet et dans ses conversations du monde.

C'est dans ces promenades dont sa santé eut longt-temps trop besoin, et dans ces lectures qui furent toujours son goût dominant, que madame Suard passait les portions de la journée où elle était séparée de son mari; et c'est à son mari, c'est à leurs soirées qu'elle pensait, plus encore qu'aux beautés de la nature et des arts dont elle était environnée. Ce vers heureux qu'il est impossible de lire sans le retenir :

Si je ne la voyais, je l'attendais du moins,

ce vers charmant, qu'on croirait de La Fontaine, et qui est de Fontenelle, exprime une partie du bonheur de madame Suard, mais la moindre seulement : à l'heure convenue elle voyait toujours son mari; c'était là sa félicité.

Il était rare que quelqu'un vînt interrompre ces tête-à-tête ; il était rare aussi qu'ils ne fussent pas terminés par l'abbé Arnaud, demeurant toujours avec eux et rentrant toujours assez tard. L'abbé semblait avoir vu et entendu, chaque jour, tout ce qu'on voit et tout ce qu'on entend dans Paris, où l'on entend et où l'on voit tant de choses : les Fantoccini et le Théâtre Français, Gluck, Préville, Le Kain, LA FEMME SAUVAGE et *le Grand Tarara ;* tout était de son goût et de son ressort ; tout lui fournissait des récits intéressans, piquans et divertissans.

M. Suard n'était que de l'Académie Française ; l'abbé Arnaud était de l'Académie Française et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres. Cela variait encore et enrichissait singulièrement les comptes rendus de la journée. Suivant les dissertations qu'il avait entendues à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'imagination mobile de l'abbé Arnaud était montée ou sur le ton de la plus haute épopée antique, ou sur le ton de la gaieté la plus bouffonne ; et le dernier ton lui allait aussi bien que le premier ; le contraste même avec sa taille et sa tête d'Hiérophante le rendait plus comique.

L'abbé Arnaud aimait réellement beaucoup sa patrie et son roi ; mais ce qu'il avait le mieux

exercé dans la lecture héroïque de l'Iliade, ce n'était pas son courage; en vivant beaucoup avec Achille, l'abbé était resté poltron : à la nouvelle ou à la menace du moindre revers pour la France, il était consterné et tremblant.

M. Suard qui recevait et qui lisait régulièrement les papiers anglais, seuls papiers de l'Europe écrits alors avec liberté et vérité, en savait toujours plus sur ces nouvelles que tous les nouvellistes de Paris : il traduisait ces papiers qu'on voyait de toutes parts sur sa cheminée, ses tables, son piano; et la sécurité qu'ils rendaient à l'abbé était pour lui un véritable bienfait : *vous me faites du bien*, lui disait-il, *je pourrai dormir.* C'était un si grand bien pour lui qu'il était évident que son amitié pour M. Suard en était augmentée.

Avec ces mêmes papiers et les vues qu'ils faisaient naître, l'état réel de l'Europe et des deux mondes était souvent mieux connu dans un petit ménage de Paris que dans les cabinets des grandes puissances; et les deux académiciens qui voyaient tous les jours des hommes puissans, pouvaient rendre cette connaissance utile à leur patrie. Des faits exacts, un esprit juste, voilà tout ce qui est nécessaire à la science et à l'art d'un homme d'Etat; et quand l'esprit est celui d'un

homme privé, comme il a plus de temps à lui qu'un homme public, ce n'est pas la place de l'homme public, c'est celle de l'homme privé qui est la meilleure pour bien voir ce qui est et ce qu'il faut faire. Il faut croire que cette vérité a été sentie par plus d'un ministre, puisqu'il y en a eu tant qui ont consulté si souvent M. Suard; il faut croire encore que plus de ministres consulteraient plus d'hommes privés, si ceux qui leur donnent des conseils les donnaient avec moins de suffisance et plus de connaissances.

Dans ce grand monde, où M. Suard seul continuait d'aller, on ignorait combien le petit ménage était heureux : on savait combien il manquait de fortune. Des personnes dont les unes avaient assez de crédit pour procurer des places, les autres assez de richesses pour rendre riche un homme de lettres, sans beaucoup retrancher de leur superflu, se seraient disputés ou réunis pour y porter de l'aisance. Mais, pour convenir aux places, il ne faut être ni au-dessus ni au-dessous : il faut être juste au niveau; et l'homme de lettres qui a quelque supériorité dans le talent ou dans l'esprit, est, à quelques égards, au-dessous des plus petites places, et à d'autres égards, au-dessus des plus grandes. Il n'est propre à aucune. C'est toujours son œil et jamais sa main

qu'il doit porter sur les affaires et sur les choses humaines.

Il n'est guère plus facile de lui faire accepter, en présent, une fortune toute faite : M. Suard n'en donna-t-il pas la preuve lorsque, très-pauvre, il se démit d'un surnumérariat avec traitement, mais sans travail, et lorsqu'il refusa les dix mille francs si peu nécessaires au généreux baron d'Holbach ? Tout homme délicat résiste aux bienfaits, non comme ingrat, mais comme reconnaissant ; et l'homme de lettres, en ce genre, doit être plus délicat encore que tout autre homme. Les autres ne mettent en gage que leur indépendance : il y met bien autre chose encore. Cette vertu si douce de la reconnaissance peut donner à sa pensée, et des bornes et des chaînes. Pourra-t-il émettre dans toute leur franchise et dans toute leur étendue des opinions par lesquelles son bienfaiteur pourra être affligé ou ruiné ? J'oserai le dire, il serait à désirer que l'homme de lettres fût sans patrie : la reconnaissance qui le lie à elle depuis le berceau jusqu'au tombeau, il ne l'acquitte que trop, sans s'en apercevoir, en préjugés qui la flattent, en opinions funestes au reste du monde. La pensée est universelle ; c'est le cœur qui a une patrie ; et tandis qu'il y a des règles pour rendre la pensée

juste, le cœur a trop d'illusions pour les régler toutes.

La sagesse des siècles, les proverbes n'ont point dit que l'amitié est entretenue par les bienfaits, mais *par les petits présens*. Leur refus serait même une rupture. M. Suard ne les refusait jamais, il en faisait souvent, et ceux qu'il recevait tiraient leur plus grand prix du partage qu'il en faisait avec ses amis. Sa table, par exemple, n'était pas toujours aussi petite que son ménage : les pourvoyeurs étaient des hommes qui avaient des chasses à eux ou qui étaient les capitaines de celles de Versailles. Ils la garnissaient de perdrix, de faisans, de gibiers de toute espèce : c'était trop pour des dîners, et c'était assez pour les festins de la littérature. Les gens de lettres les plus distingués y étaient invités, et peu manquaient de s'y rendre. Bernardin-de-Saint-Pierre et Jean-Jacques ont été d'avis que de pareilles fêtes et leurs galas rendent les créations des philosophes plus lumineuses, comme celle des poëtes plus brillantes. M. Suard voyait et faisait remarquer d'autres avantages dans celles qu'il donnait, grâce à ses pourvoyeurs : c'était un rapprochement et une espèce d'alliance entre les plaisirs de deux grandeurs différentes, celle des hommes puissans, et celle des hommes à talens.

Quand j'ai lu ces détails écrits par madame Suard, j'ai cru lire *la Maison d'Horace*, ouvrage d'érudition qui ne semble pouvoir qu'instruire et qui est charmant, qui vous enchante comme les vers du poëte dont il fait savamment connaître la maison.

Les noms de ces Français qui faisaient des présens comme *les Gallus*, *les Varus*, et *les Mécène*, ajoutent encore à ces analogies. C'était l'auteur de ce tableau des siècles, comparés et appréciés par ce qu'ils ont fait pour le bonheur de l'espèce humaine, de ce livre de *la félicité publique*, qui n'a pu faire encore que celle de Voltaire, mais qui peut concourir réellement à celle des nations par les routes qu'il leur indique, par les espérances qu'il leur donne; c'était le marquis de Chatellux; il appelait les lièvres et les lapins qu'il envoyait *ses pièces fugitives*, mot gai, mais plus dans le goût de l'hôtel de Rambouillet que de celui de la maison d'Horace; c'était M. Le Roi qui, dans la capitainerie des chasses de Versailles, était plus occupé à observer les animaux en philosophe qu'à les tuer en chasseur, et qui, en écrivant ses excellentes lettres sur les animaux, faisait servir l'amusement favori des rois à l'instruction des peuples; c'était le marquis de Beauveau qui, ap-

pelé par sa naissance, par son génie et par une intrépidité rare, même en France, aux trophées des Condé et des Turenne, bénissait la paix qui lui dérobait une gloire toujours sanglante ; et semblable, en cela seul, à ce premier des Césars, qui avait approfondi les analogies de sa langue en même temps que la guerre, entrait dignement à l'Académie Française comme grammairien, et, avec le titre de prince, se plaçait entre Duclos et Beauzée.

Quoique sa plume ne fût pas, à beaucoup près, aussi laborieuse et aussi féconde qu'élégante; quoique les compositions littéraires le plus universellement goûtées rapportent plus à ceux qui les impriment et qui les vendent qu'à ceux qui les écrivent ; M. Suard saisissait pourtant aussi, très-heureusement pour son premier besoin, le bonheur de sa femme, les occasions qui s'offraient à lui d'ajouter par son travail à sa réputation et à l'aisance du ménage.

Célèbre déjà dans toute l'Europe par son excellente *Histoire d'Écosse*, et prêt à publier son *Histoire de Charles-Quint*, très-supérieure à l'*Histoire d'Écosse*, quoiqu'en dise l'abbé de Mably, M. Robertson invita d'avance M. Suard à la traduire. L'original et la traduction sortis des presses presque le même jour, accueillis avec

la même admiration à Paris et à Londres, firent presque le même honneur au traducteur et à l'auteur. Ce phénomène, car c'en est un, puisqu'il n'avait jamais eu d'exemple, et n'en a pas eu depuis, tenait surtout à ce que ce chef-d'œuvre a l'air, dans notre langue, d'y être né et non transporté. L'école écossaise avait, il est vrai, beaucoup multiplié entre les deux idiomes les analogies d'expression, et les conformités de construction : mais l'élégance de Robertson, si rare dans les ouvrages originaux, n'aurait jamais pu se trouver dans la copie de M. Suard, si le traducteur n'avait pas été aussi, dès long-temps, dans tous les secrets de la langue anglaise. Robertson, par l'étude profonde du français, et M. Suard, par l'étude profonde de l'anglais, s'étaient, pour ainsi dire, également avancés l'un vers l'autre; et il était indifférent à leurs pensées dans laquelle des deux langues elles fussent écrites. Elles devaient être originales dans toutes les deux.

Ce ne peut être un petit avantage pour la France de trouver ce caractère de style dans l'introduction à *l'Histoire de Charles-Quint*, qui est moins une introduction qu'une histoire universelle de l'Europe moderne, depuis le Bas-Empire jusqu'au seizième siècle; histoire très-abré-

gée, sans doute, mais qui, comme *les Considérations sur les Romains*, ne réduit les faits que parce qu'elle les choisit et les lie de manière à tout éclairer par leur liaison et par leur choix.

Rien ne se ressemble moins que le style de Robertson et de Montesquieu ; l'un toujours périodique ; l'autre toujours concis et serré ; ce par quoi ils se ressemblent, c'est une certaine manière de chercher et de voir les événemens dans leurs causes, pour en former des chaînes, où tout soit principe et résultat.

Mably n'a tracé le tableau que de la féodalité de la France, Hume que de l'Angleterre, Mariana et Ferrera que de l'Espagne, Leibnitz que de l'Allemagne, dix à douze écrivains italiens que de l'Italie ; Montesquieu et Robertson ont tracé le tableau de la féodalité de l'Europe ; et peut-être du monde.

C'était l'opinion de M. Suard, et c'est pour cela que je lui accorde tant de confiance.

Après cette traduction de l'*Histoire de Charles-Quint* qui plaçait M. Suard, comme écrivain, parmi les meilleurs de notre langue, tous les regards, et surtout ceux des membres les plus distingués de l'Académie Française, se portèrent sur lui pour une des premières places qui viendraient à vaquer.

A l'époque même la plus glorieuse pour la littérature française, au siècle de Louis XIV, jamais ces places n'avaient eu tant d'éclat, jamais elles n'avaient été disputées par tant d'aspirans; c'était le résultat de deux circonstances qui agissaient séparément, mais qu'il faut réunir pour juger de ce qu'était l'Académie Française au moment où elle appela M. Suard à l'un de ses fauteuils.

Deux choses donnaient, l'une, une sorte de splendeur nationale aux séances publiques de l'Académie; l'autre, une direction meilleure et une utilité plus grande aux travaux intérieurs et secrets de son Dictionnaire; la première était née des éloges décernés aux grands hommes dans les concours de l'éloquence; la seconde, des progrès de l'analyse long-temps écartés du Dictionnaire, et enfin portés dans ce travail que, seuls, ils peuvent rendre utile à la langue et à l'esprit de la nation qui la parle.

La gloire de l'éloquence de Bossuet était née dans les temples; celle de l'éloquence de Thomas dans l'Académie elle-même; et, sans doute, les éloges du Dauphin, de Descartes et de Marc-Aurèle atteignent, dans ses plus grandes hauteurs, le vol de L'AIGLE BRILLANT DE MEAUX.

La vraie analyse, lorsqu'on n'en faisait usage

que dans les sciences, ne fut regardée que comme un instrument de mathématique ou de physique : lorsque Dumarsais, Condillac, Duclos, d'Alembert et Diderot l'eurent portée dans les grammaires et les vocabulaires, on vit qu'elle était la lumière des langues, et que celle des langues l'était de la raison : toute cette lumière éclairait dans l'Académie le travail du dictionnaire depuis l'édition de 1763.

Par son goût, dont la pureté et la délicatesse étaient généralement reconnues, aucun homme de lettres de cette époque n'était plus capable que M. Suard de figurer dignement parmi les juges de ces concours de poésie et d'éloquence, où ne voudrait jamais entrer le génie, même naissant, si des talens sublimes y étaient injurieusement balancés avec des talens médiocres ; par ses études approfondies de plusieurs langues modernes, toujours en échange de mots, de tours et de figures, entre elles et avec notre langue, nul ne pouvait porter plus de connaissances et plus d'analyse dans ce travail du dictionnaire, dont l'importance est si peu sentie, et si mal jugée lorsqu'on ne sait pas que la métaphysique la plus profonde et la plus claire y suffit à peine.

Deux places vaquèrent presque à la fois ; l'abbé

Delille fut nommé à l'une, M. Suard à l'autre.

Tous les deux, dès long-temps, étaient, à plus d'un titre, distingués dans ce qu'on se permettait alors de nommer la haute littérature; mais leurs titres décisifs, il fallait l'avouer, étaient des traductions; les traductions en vers, comme plus difficiles, étaient moins décriées, et celle des Géorgiques, déclarée, si long-temps, impossible, avait reçu les applaudissemens dus aux créations. Le style de la traduction de l'Histoire de Charles-Quint parut assez parfait à l'Académie pour effacer à jamais le décri des traductions en prose, pour appeler en même temps dans son sein l'abbé Delille et M. Suard. Mais l'envie, qui n'a jamais pu être du même avis que le public et l'Académie, jeta les hauts cris contre cette nomination de deux traducteurs à la fois.

Les élections de l'Académie étaient de leur nature irrévocables; il ne pouvait y avoir lieu à aucun appel de Philippe à Philippe, ou des juges en tumulte aux juges attentifs; l'envie songea à surprendre au roi le refus de son approbation; prérogative du trône destinée à rendre les élections plus glorieuses, non à les annuler; car une place littéraire n'est pas une place administrative; et sous les gouvernemens les plus absolus, les lettres forment une république. Cepen-

dant, la sanction est refusée par un prince facile et doux, l'un des Bourbons, qui a le moins aimé à déployer sa puissance contre l'ordre et le cours naturel des choses.

Le refus avait été sollicité et surpris par un maréchal de France, plus honorablement connu dans sa jeunesse par les grâces de sa personne et de son esprit, par l'éclat de plusieurs succès brillans à la guerre, par l'amitié de Voltaire et par ses dédicaces, par son gouvernement même de la Guyenne, où le plus grand reproche encouru par lui fut d'avoir trop gouverné par des plaisirs et par des fêtes.

En surprenant le monarque, le duc de Richelieu avait atténué autant qu'il était possible le tort si grave de la surprise; il avait fait indiquer du haut du trône deux autres noms considérés dans la nation et dans les lettres; et tout à coup, cette affaire, qui touchait à tant de passions qui ne sont pas les moins irritables et les moins irascibles, prit une tournure qui égaya tout chez une nation dont la gaieté éclate beaucoup dans tous les combats.

Il fallut donner un motif quelconque au refus de la sanction : on en imagina un qui aurait convenu parfaitement à une scène de comédie. M. Suard n'avait jamais écrit une ligne dans l'En-

cyclopédie ; l'abbé Delille n'en avait jamais lu une page : on leur trouva à tous les deux le crime d'être encyclopédistes.

Le rire fut universel ; il se communiqua même aux exclus. L'abbé, cependant, se mettait en fureur le matin avec ses amis ; il ne riait que le soir dans les salons où l'on ne veut que rire. M. Suard souriait et se consolait facilement de n'être pas encore de l'Académie, par la certitude d'en être bientôt. La promesse royale était donnée qu'aucun obstacle ne leur serait opposé aux prochaines élections.

Tout l'intervalle, comme on peut croire, fut beaucoup mis à profit pour discuter et pour rabaisser un poëte et un homme de lettres auxquels cet accident allait procurer l'honneur d'être nommés deux fois à ces places si décriées et si enviées.

Traduire en très-beaux vers français les beaux vers latins de Virgile, et *quelquefois égaler son auteur* ne pouvait pas être un mérite facilement ravalé par le seul nom de *traducteur* ; il fallait donc prouver, contre l'impression générale et presque unanime, que les beaux vers français étaient mauvais : on en avait pris la tâche au premier instant de leur éclat ; on la reprit de nouveau ; mais les éditions des Géorgiques fran-

çaises se multipliaient plus encore que les critiques; et les vers français et les vers latins gravés, pour ainsi dire, en regard les uns des autres, sous les presses de Belin, se gravaient de même dans la mémoire des amis passionnés et éclairés de la poésie, dans cette mémoire qui est le véritable temple du goût.

Il fallait que le mérite de la traduction de l'histoire de Charles-Quint fût aussi bien incontestable; car, ne pouvant en nier l'élégance et la supériorité, on s'avisa de contester sa traduction elle-même à M. Suard; dernière mais habile ressource de la haine pour les talens, bien sûre, en ôtant le mérite d'un ouvrage à son véritable auteur, de ne le donner à personne.

Toutefois, ce qu'on reprochait le plus à M. Suard, c'était d'avoir trop peu écrit; reproche qui pourrait contenir et mal cacher un éloge. Tant il y a de maladresse dans la haine des talens!

Il ne sera pas, peut-être, hors de propos ici, et sans utilité pour l'avenir, d'examiner ce que doivent valoir et peser aux élections, dans les balances académiques, et *la quantité* et *la qualité* des ouvrages. On ne paraît pas les distinguer assez.

La première n'est que le produit d'un travail

souvent répété; la seconde, seule, caractérise et mesure le génie, le talent, le goût.

Si le talent est le même dans vingt volumes, les vingt ne l'élèvent pas plus haut qu'un seul; il reste seulement à la même hauteur. A beauté égale dans l'eau et dans les feux, un gros diamant se vend et s'achète plus cher, mais la matière et la composition n'en sont pas moins divines dans un petit, lorsqu'il a les mêmes élémens et le même éclat.

Répéter les actes, ce n'est plus proprement les produire; c'est le premier qui est la véritable production. Si, depuis que les globes célestes et les espèces vivantes ont été semés dans l'immensité de l'espace, les innombrables générations qui se succèdent ne sont que des développemens des premiers germes, toute la création et toute la puissance créatrice étaient, sans aucun doute, dans ces germes premiers : le reste n'en est qu'une suite, le reste n'ajoute rien aux adorations et à l'amour que nous devons à l'éternel ouvrier.

C'est aller chercher haut les exemples et les preuves à propos de quelques vers et de quelques lignes de prose : mais je ne les cherche point, je les prends où je les vois, et je les vois où elles sont. Il n'y a rien d'inouï à trouver les compa-

raisons qui nous éclairent sur nous-mêmes dans celui qui nous a faits à son image.

Qu'on paye donc le travail, et qu'on le paye cher; sans lui tout meurt, ou s'engourdit; le génie même, qu'il ne crée point, sans le travail ne produit plus; mais qu'on ne le paye point, exclusivement, avec la monnaie de la gloire, réservée à des inspirations antérieures au travail. Si Molière n'eût fait que le seul *Misanthrope*, le seul *Tartufe*, les *Femmes Savantes* seules, son génie, sans doute, se fût moins manifesté, ou moins souvent; mais se fût-il manifesté moins tout entier? N'eût-il pas été également le premier génie comique de tous les siècles? N'eût-il pas été Molière?

Je reviens à cette comparaison qui s'est jetée à travers mes idées, et que j'ai été tenté d'écarter. Si, au lieu de tant de milliards de mondes solaires et planétaires, l'Éternel n'en eût laissé échapper que la moitié de sa main ou de sa parole, n'aurait-il pas été la même puissance, le même créateur?

Ce n'est pas des ouvrages d'un homme de lettres que l'Académie a besoin; c'est de lui-même; c'est lui et non le recueil de ses œuvres qui aidera, dans les concours, à prévenir des erreurs fortifiées de sourdes intrigues, à empêcher qu'une couronne ne soit posée sur un talent mé-

diocre, et un affront sur le talent supérieur; c'est lui qui, dans les discussions du dictionnaire, répandra sur les mots une lumière qui, des mots, se répandra sur tous les esprits et sur toutes les idées.

Cent morceaux, chacun peu considérable, mais tous excellens, forment, par leur réunion, un volume digne d'une haute considération et de toutes les places académiques. M. Suard en a fait davantage; il les avait éparpillés, peut-être oubliés : ils seront cherchés, recueillis; en les rapprochant de sa personne, dont le souvenir ne se perdra point, et de l'introduction française à l'histoire de Charles-Quint, l'un des exemples de la langue de Massillon et de Voltaire, la postérité jugera si les fauteuils académiques ont reçu beaucoup d'hommes de lettres plus capables de concourir aux services que la nation attend de l'Académie Française.

Une seconde nomination, confirmée avec empressement et avec joie par le trône, y fit entrer M. Suard en 1775.

Son discours de réception, la réponse que lui fit Gresset, venu d'Amiens pour lui répondre, le compte que M. de La Harpe rendit dans le *Mercure* des deux discours, et une lettre de Voltaire à M. Suard, qui va paraître aujourd'hui pour la première fois, font de cette séance une

de celles qui tiennent par le plus de rapports intéressans à toute l'histoire littéraire du dix-huitième siècle.

M. Suard, dont la faible voix et l'accent timide n'étaient pas du tout propres à faire éclater les applaudissemens, ne fut pas précisément beaucoup applaudi; mais cette attention, qui devient plus vive et plus profonde à mesure qu'elle se prolonge; ces regards reconnaissans, réunis et fixés sur celui qui porte la parole, jusqu'à ce qu'il ait cessé de parler; tout garantit à M. Suard, à sa femme et à leurs amis un succès qui deviendrait plus brillant à mesure que le discours imprimé aurait plus de lecteurs.

Gresset, qui ne croyait pas avoir perdu son talent pour la comédie depuis qu'il était devenu dévot, avait imaginé de faire de presque toute sa réponse comme la petite pièce à la suite du *Méchant*. Elle fit infiniment plus rire que le *Méchant*, et ne lui fit pas, à beaucoup près, le même honneur. Le choix de son sujet, auquel rien ne l'obligeait et rien ne l'attirait, fut une erreur difficile à comprendre. De la province, où il était depuis plusieurs années, et où il avait beaucoup oublié ce Paris qu'il avait si bien vu de la lucarne de sa chartreuse, il avait été frappé justement, mais beaucoup trop, du ridicule d'une

vingtaine de mots qui avaient pris leurs origines et leurs étymologies dans les boutiques des marchandes de modes, même dans les boutiques des selliers. Il crut la langue de Molière, de Regnard et la sienne en un plus grand danger encore que par ce *marivaudage* dont la corruption n'alla guère au-delà de Marivaux, quoiqu'elle pût en séduire beaucoup d'autres, lorsqu'on la retrouvait jusque dans le roman de *Marianne*; La Bruyère avait été moins effrayé de l'accueil fait à ces mots qu'il nomme *aventuriers*, et dont les aventures cessent si vite dans le monde et dans la langue, quoiqu'elles commencent quelquefois dans le besoin de nouveaux mots pour de nouvelles idées.

Gresset, persuadé, non sans quelque apparence, qu'il était comme le président de la langue au moment où il présidait l'Académie Française, voulut mettre à profit un jour si solennel pour effacer sous le ridicule des mots dont tout le monde ne se servait que parce que personne n'y faisait attention; auxquels c'était faire beaucoup trop d'honneur de les faire entendre à l'élite de la nation en pleine académie. Dès les premiers, les applaudissemens furent si bruyans, si universels, si continus, que Gresset lui-même ne put se méprendre à leur intention. Ils ne cessèrent

que par la crainte d'affliger l'auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à notre poésie, et qui font nos délices.

Un critique aussi éclairé que M. de La Harpe ne pouvait pas laisser échapper l'occasion de faire sentir combien le public, et surtout celui qui était assidu aux séances de l'Académie, avait eu peu besoin d'être prémuni contre un danger qu'il avait si peu couru; il le fit sans être du tout trop sévère; peut-être même, sans l'être assez; et quoiqu'il semble que lorsque M. de La Harpe est indulgent pour d'autres que lui-même, il faille l'être au moins autant que lui, il est difficile d'accorder la grâce qu'il accorde *à l'homme d'esprit* qui, le premier, appela CHENILLE *un habillement négligé*, parce que, ajoute-t-il, cet homme d'esprit était *bien sûr d'être un brillant papillon quand il serait paré.*

A moins que le créateur du mot ne l'eût mis dans tous les secrets de sa CHENILLE et de sa PARURE, il se pourrait que la moitié au moins de tout cet esprit appartînt à M. de La Harpe; et comme des questions de mots étaient bonnes à discuter, quand il s'y mêlait, on aurait pu lui observer qu'un homme d'esprit de soixante ans qui sortait le matin en *chenille* ne pouvait être un *brillant papillon* avec aucune parure; qu'un

papillon n'est pas une chenille parée ; que ses ailes, ses brillantes couleurs lui appartiennent autrement que des habits ; que c'est par lui-même qu'il brille, et non par ses vêtemens.

M. de La Harpe s'arrête beaucoup plus sur le discours de Gresset, qu'il voulait critiquer, que sur celui de M. Suard, qu'il devait louer. Sur la louange il fut rapide, il glissa, et en glissant il tomba dans une méprise plus étrange encore que celle de Gresset : il se trompa sur le sujet qu'avait traité M. Suard.

Le sujet de son discours, dit M. de La Harpe, *ne pouvait être plus intéressant pour l'assemblée devant laquelle il devait être prononcé. C'est la défense des lettres et de la philosophie contre les calomnies de la haine et les préjugés de l'ignorance ; il fait voir que la philosophie, bien loin de nuire aux arts, les a soutenus dans leur décadence ; que, bien loin d'être ennemie de l'autorité, elle a fait connaître les véritables droits des princes, et les avantages d'une obéissance paisible ; que, bien loin de combattre la vraie religion, elle a servi à l'épurer, et à en réformer les abus.*

Si tel eût été uniquement le sujet, M. Suard n'eût traité qu'un lieu commun ; il n'aurait pu faire que des réponses communes à l'ignorance et à la haine ; son discours n'aurait eu aucun

moyen *de beaucoup intéresser* une assemblée éclairée; il n'eût pas été plus admis que celui de Gresset, où celui de Gresset ne se trouve pas, dans le recueil des discours de réception, et où celui de M. Suard figure, sans être éclipsé, non loin de ceux de Buffon et de Voltaire.

Son sujet fut tout autre; et M. de La Harpe n'a pu les confondre que dans un de ces momens d'inattention où l'esprit ne va pas des mots qui se ressemblent aux choses qui diffèrent.

Il ne s'agissait pas seulement de confondre la haine et d'éclairer l'ignorance, mais de mieux fixer les doutes du goût et de la raison; de décider si cette philosophie précise née des nouvelles méthodes, portée dans les talens de l'imagination, les desséchait, dans la morale, la corrompait; il s'agissait, en un mot, de savoir si l'analyse qui ne peut être que la méditation bien dirigée, féconde les inspirations du génie, ou les étouffe; si la vérité et la vertu sont amies ou ennemies; si, ce qui nous éclaire le plus sur les principes de nos devoirs est ce qui nous expose le plus à les méconnaître et à les violer.

C'était précisement le magnifique sujet déjà proposé il y avait près de vingt ans par l'Académie elle-même, et qui, traité par un jeune jésuite au fond d'un cloître et au pied des autels (le père

Guénard), enrichit notre langue d'un discours où la plus haute éloquence sortait de la plus profonde analyse, d'un discours qui, à beaucoup d'égards, fut le précurseur et le modèle de l'éloge de Descartes par Thomas.

M. Suard, en traitant le même sujet n'ignorait point qu'il n'était pas nouveau, et ne le traita pas du tout de la même manière; il ne s'éleva pas, comme le jeune solitaire, à ces hauteurs d'où le génie dicte des lois à la pensée et aux opinions; il répandit plus de ces lumières qui entrent dans tous les yeux, de ces sentimens qui pénètrent toutes les âmes. Le père Guénard avait beaucoup pris dans Bacon, dans Descartes, dans Buffier, et beaucoup dans lui-même; il avait tout vu dans la vaste lumière de cinq à six principes d'analyse et de philosophie; c'était l'esprit humain, affranchi par un jeune homme lui-même dans les chaînes d'une congrégation. M. Suard, vivant depuis plus de vingt ans autour des ateliers, des salons et des théâtres, prouvait, par les faits, combien ce monde, poli par les beaux-arts, en jouit davantage depuis qu'il les juge mieux; combien, dans tous les genres, une sensibilité réfléchie est la plus propre aux talens, la plus fertile en beaux ouvrages; combien la pensée et l'imagination se ressemblent davantage depuis

que l'une et l'autre ont reçu plus d'audace de cette analyse, dont les procédés paraissent si circonspects et dont les résultats sont si souvent des merveilles; combien, enfin, la morale, celle de la justice et non des privations, celle des vertus bienfaisantes et non des vertus austères, avait rétabli son empire ébranlé par l'hypocrisie, depuis qu'elle avait reçu de nouveaux fondemens de cette philosophie accusée de la corrompre.

Des différences analogues à celles de leurs points de vue se faisaient remarquer dans les styles du père Guénard et de M. Suard.

Le solitaire, comme pour prouver par son style même qu'il y a pour l'analyse une autre langue que l'algèbre, s'abandonne sans s'égarer à tout l'essor de son imagination et de son âme passionnées l'une et l'autre, parle d'abstractions en images, revêt des figures les plus hardies les idées les plus profondes, soulève la chaîne entière de ses démonstrations par les mouvemens les plus audacieux de l'éloquence. La philosophie, dans le jeune religieux, prépare, amène, gouverne du haut des cieux les révolutions des méthodes et des idées, comme la religion dans Bossuet, prépare, amène, gouverne du haut du ciel les révolutions de la foi et des em-

pires : c'est le même ton : l'accent prophétique de l'un, l'accent philosophique de l'autre, sont les mêmes.

Le récipiendaire qui tire tous ses faits et toutes ses preuves du beau monde et des beaux-arts dont il parle et pour lesquels il parle, ne s'éloigne pas à ce point de leur langage ; c'est par des degrés insensibles qu'il élève le sien à la langue du père Guénard ; et lorsqu'il y est monté, on a peine à s'en apercevoir. C'est le ton des meilleurs écrivains du siècle de Louis XIV immédiatement après les plus grands, mais entremêlé de quelques-uns de ces traits hardis, et toujours adoucis de la prose de Voltaire.

Dans ce discours, si bien pensé et si bien écrit d'un bout à l'autre, trois morceaux ressortent avec éclat, comme des bouquets tissus d'or dans une étoffe de la plus pure soie ; le tableau de la littérature et de la philosophie dans la Grèce aux premiers jours de leur naissance, dans ces jours où c'est la nature qui parle aux philosophes comme aux poëtes ; le portrait de Voltaire, tant de fois peint par des hommes qui savaient sentir et peindre, et qui pourtant fit tressaillir les quatre-vingts ans du grand homme dans ses retraites du Jura, comme si on lui avait révélé toute sa grandeur pour la première fois ; la pein-

ture, ou plutôt l'histoire fidèle de plusieurs travers du dix-huitième siècle, subjugués et corrigés par le théâtre comique qui n'est jamais aussi puissant que lorsqu'on mêle quelque attendrissement, quelques larmes à la gaieté et au rire. ET C'EST LA QU'ON ENTEND LE CRI DE LA NATURE, ce vers de Gresset cité devant lui par M. Suard, les fit couvrir tous les deux des mêmes applaudissemens.

Quelques lignes écrites ou dictées entre les Alpes et le Jura faisaient alors à Paris, bien plus que les articles du *Mercure*, la réputation et des vers et de la prose. A la lecture du discours de M. Suard, Voltaire se sentit pressé de lui écrire de ces lignes, comme à Thomas après la lecture de l'éloge de Descartes. Voici sa lettre toute entière.

Lettre de M. de Voltaire à M. Suard, sur son discours de réception à l'Académie Française.

« J'ai, monsieur, plus d'un remercîment à vous faire. Je n'ose vous parler d'un portrait dans lequel je ne dois pas avoir l'impudence de me reconnaître. Mais s'il était vrai que vous eussiez voulu soutenir un pauvre vieillard sur le bord de son tombeau, contre la sainte cabale qui ameute les Sabatiers, jugez quelle obligation

vous aurait ce bonhomme, et comme il marcherait gaîment vers sa dernière heure.

» C'est d'un plus grand bienfait que je voudrais vous rendre des actions de grâces publiques. Savez-vous qu'un curé de votre pays et de mon voisinage a fait un assez gros livre pour prouver que je suis le plus religieux des hommes, et que j'ai eu bien de la peine à empêcher qu'il ne fût imprimé, tant la bonté extrême de cet honnête curé aurait fait rire la malignité humaine.

» Je vous dois cent fois plus de reconnaissance, et la saine partie du public autant que moi pour votre très-étonnant discours, pour cette vertu courageuse dont vous avez donné le précieux exemple, pour cette raison victorieuse avec laquelle vous avez confondu les ennemis de la raison. Le jour de votre réception sera une grande époque. Il y a si peu d'intervalle entre Fénélon, condamné par un arrêt du conseil, et votre discours, que je suis encore tout stupéfié de votre intrépidité; il est vrai qu'elle est accompagnée d'une grande sagesse ; vous êtes couvert de l'égide de Minerve en frappant à droite et à gauche avec l'épée de Mars.

» Je dois me taire sur ceux qui ont eu le malheur de retarder le jour de votre réception. J'en ai gémi pour eux. Je me flatte qu'ils verront com-

bien ils avaient été trompés. Vous ne vous êtes vengé qu'en les éclairant. Il faudra bien qu'ils pensent enfin comme le public.

» Voilà, Dieu merci, une nouvelle carrière ouverte. Il faut jeter dans le feu presque tous les discours précédens, qui n'ont été que de fades éloges en style académique. Je vois enfin les véritables fruits de la philosophie, et je commence à croire que je mourrai content. J'ai craint, pendant quelque temps, qu'on ne rendît quelque arrêt pour supprimer le nom de philosophe dans la langue française. Je vais relire votre discours pour la quatrième fois. Si mes quatre-vingts ans et mes maladies me permettaient de me remuer, j'irais vous embrasser vous et vos amis.

» Adieu, monsieur; point de formule gothique de très etc., etc, je suis trop votre redevable, etc., etc. »

Il n'est pas naturel que tout le monde jouisse autant que celui qui écrit ces mémoires d'une justice si glorieuse rendue à M. Suard; mais nul n'en pourrait détruire l'autorité, en rappelant la grâce que Voltaire mettait dans toutes ses réponses à tous ses admirateurs : on distingue très-bien, parmi tant de réponses, le remercîment du compliment, le compliment de l'éloge, l'éloge exagéré par les vers de l'éloge motivé par la vérité

et par la simplicité de la prose. Voltaire a parlé de l'éloge de Descartes comme de l'Iphigénie en Aulide, et du discours de réception de M. Suard comme de l'éloge de Descartes : c'est la même vérité ; tout est senti dans les trois admirations, mais senti par Voltaire, dont l'esprit est toujours si juste, et pourtant toujours si près de l'enthousiasme.

On voit qu'en écrivant à M. Suard, Voltaire était heureux de ce qu'il venait de lire. M. Suard, il y avait vingt ans, avait donné la même joie à Montesquieu, trop près du tombeau, mais assez sensible encore pour donner le même éclat à sa reconnaissance. Si ce rapprochement s'est fait dans la mémoire de M. Suard, qu'il a dû être heureux lui-même d'avoir si bien profité des occasions de donner de telles joies aux deux premiers génies de son siècle, et peut-être de tous !

Cette espèce de dignité littéraire, dont il venait d'être revêtu, un peu plus d'aisance qu'elle assurait au cours entier de sa vie, les produits assez considérables de *l'Exposé succinct* de la querelle de Hume et de Jean-Jacques, de *l'Histoire de Charles-Quint* et des *Variétés littéraires*, imposaient à M. Suard une sorte d'obligation, ils lui fournissaient quelques moyens d'avoir dans le monde une existence moins privée,

et plus partagée avec sa femme. Ce fut alors qu'entre eux et quelques académiciens, quelques gens de lettres et quelques gens du monde, plus occupés encore de littérature que du monde et des affaires, s'établirent ou devinrent plus fréquentes des relations et des réunions, dont les plus remarquées et les plus long-temps suivies eurent lieu toutes les semaines chez madame Saurin et chez madame Suard.

Dans ces soupers, les convives étaient loin d'être aussi nombreux et les *galas* aussi splendides, que dans les dîners d'Helvétius et du baron d'Holbach, d'où la philosophie cependant éloignait toujours les excès du luxe : mais les réunions, beaucoup moins nombreuses, par cela même, étaient facilement plus intimes. Dans les premières, la philosophie était le premier objet; dans les secondes, la littérature, le monde, les destinées des pièces de théâtre et de leurs auteurs, les arts du dessin et de la musique qui, avec des instruments si peu analogues, ont tant d'analogie avec la poésie et l'éloquence.

D'ordinaire, les rassemblemens n'étaient un peu complets qu'à l'heure où finissent les spectacles. Tous ceux qui arrivaient, apportaient des différens théâtres et des divers mondes qu'ils avaient visités, les jugemens les plus accrédités ou les

plus étranges sur les ouvrages et sur les événemens dont la renommée s'occupait un moment avec passion, et avec autant d'avis opposés qu'on lui donne de voix. Toutes les opinions tumultueuses des cercles de Paris venaient subir un nouvel examen dans ce cercle resserré, moins pour y être jugées avec l'orgueil des arrêts, que pour servir à voir les objets sous toutes leurs faces et toutes leurs facettes. Nul, pas même M. de La Harpe, ne songeait dans ces réunions à les ériger en tribunaux : M. de La Harpe voulait être à lui seul un tribunal dans le Mercure ; et tous songeaient à se mettre en état de paraître avec honneur devant la nation et la postérité, seuls tribunaux suprêmes.

Les objets du goût étaient toujours les plus appropriés à l'état et aux travaux de presque tous ; mais, lorsque le président Tascher exposait l'état des colonies françaises agitées par l'heureuse révolution des colonies anglaises de l'Amérique ; le président Dupaty, les preuves si philosophiques et si éloquentes de l'innocence de trois infortunés condamnés à la roue ; la correspondance de Voltaire, avec d'Alembert, Condorcet et M. d'Argental, cette foule d'erreurs et de victimes que les vices des lois accumulaient dans les temples de la justice ; alors on ne parlait

plus que de ces grands intérêts des nations et de l'humanité. Parmi tant de gens dont les lettres étaient l'état, ou qui les aimaient avec passion, les lettres, dans leur plus grande beauté, ne paraissaient plus alors qu'un ornement de l'esprit et de la société, ou l'expression la plus heureuse des vérités utiles aux peuples.

C'est sous ce point de vue, qui les ramenait tous à leurs plus augustes origines, que l'on considérait aussi les beaux-arts, sujet aussi ordinaire que la littérature des conversations de M. Suard, de l'abbé Arnaud, et de toutes les sociétés où leur goût exerçait quelque influence.

Cette qualité, que les deux amis avaient en commun, et qu'ils n'ont guère partagée au même degré qu'avec Diderot, était une de celles qui les distinguaient le plus honorablement l'un et l'autre de tant de littérateurs qui donnent des bornes si étroites à leurs vues en les renfermant dans la littérature, en ne voyant jamais des drames dans les tableaux, des tableaux dans les drames, dans les uns et dans les autres des puissances alliées à la puissance de la morale et des lois des nations; c'est ainsi que dans la Grèce en avait parlé toute l'école de Socrate, et même toutes les écoles d'Athènes. Le *Journal étranger* et les *Variétés littéraires*, font foi

que l'abbé Arnaud et M. Suard, dans une foule de morceaux qui respirent toute l'élégance de notre langue, ont tenu le même langage que ces philosophes de l'antiquité qui ressemblent tant à des législateurs. Tous ces morceaux n'ont pas été recueillis; il en est qu'on ne trouve encore que dans le *Journal étranger*, et dans lesquels, en parlant de quelques restes d'architecture couverts de ronces autour du Vésuve et dans les déserts de la Calabre, les deux journalistes regrettent pour les mœurs des peuples modernes l'influence de ces édifices, où, même sans être animées par les ciseaux des sculpteurs, les pierres parlaient à la pensée et à l'âme; où l'architecture, dans des cités fondées par des philosophes, n'était pas chargée seulement d'élever un palais, un théâtre, un temple, mais des hameaux, des bourgs, des villes, dont les plans, conçus et exécutés à la fois, mettaient en harmonie et en accord les édifices de la société entière, les demeures des citoyens, les temples, les salles de spectacle, les rues, les places, les marchés, les quais et les fontaines des républiques.

Celui qui écrit ces mémoires se rappelle qu'un jour où M. Suard exposait en détail ces souvenirs gravés par leur grandeur dans son ingrate mémoire, l'un de ceux dont il était écouté avec le

le plus d'intérêt, M. Roulier de Létang, homme aimable et éclairé, ami d'un architecte qui a prouvé plus de génie qu'il n'a obtenu de renommée, parce qu'il a conçu plus de plans qu'il n'en a exécutés (M. Boulai), cita deux projets de cet artiste, dont l'exécution prouverait que, pour ces merveilles, ce n'est pas toujours les architectes qui ont manqué aux nations, mais les nations aux architectes : le premier de ces projets était un tombeau de Newton; il avait pour sépulcre un globe mobile, celui de la terre, roulant autour des cieux, dont Newton a découvert et démontré les lois; l'autre un temple à l'Éternel; la forme de l'édifice n'était ni un carré plus ou moins long, ni une rotonde, ni la croix grecque, mais un sphéroïde comme celui des sphères célestes : des portes de bronze, de toute la hauteur du temple, en s'ouvrant sur les quatre façades, et sur leurs gonds immenses et harmonieux, devaient en découvrir au loin tout l'intérieur et à la cité entière et aux temples subalternes placés autour par une tolérance universelle. Ces plans exposés par la parole de M. de Létang, avec autant d'élégance que par le crayon de M. Boulai, furent couverts d'applaudissemens comme de beaux vers.

C'est la mémoire de quelques entretiens de ce

genre dont il avait été le témoin, et où il aurait été le premier personnage si sa parole eût été aussi éloquente que son style, ce sont de tels effets éprouvés sur lui-même qui ont sans doute fait dire à Jean-Jacques : *Êtes-vous en doute d'avoir quelque génie? allez passer un an à Paris; et si vous en avez un, vous le sentirez fermenter dans votre sein.* On peut l'en croire; il ne voulait flatter ni Paris, ni ses soupers, ni ses talens, ni ses artistes; mais il aimait à raconter ce qu'il avait senti, et ce ne fut qu'après avoir passé un an à Paris, qu'il se connut lui-même.

Chez madame Saurin, c'était assez souvent son mari, déjà octogénaire, qui terminait les soirées et les soupers, non par de sévères observations de sa longue expérience, ce qu'on aurait pu attendre de l'auteur de *Spartacus*, de *Blanche et Guiscard*, et de la charmante pièce *des Mœurs du temps*, mais le verre à la main, la tête couverte de quelques cheveux blancs, et, comme le vieillard de Théos, chantant, dans quelques couplets qu'il venait de faire, tout le bonheur qu'il devait à sa compagne, à ses amis et à ses convives.

Chez M. Suard, où il y avait deux réunions par semaine, quoiqu'il n'y eût qu'un seul souper, les réunions étaient plus nombreuses, plus litté-

raires, plus entremêlées de talens, dans tous les arts, de noms distingués de toutes les conditions, d'étrangers déjà illustres, ou qui devaient bientôt l'être.

On a prétendu que ces soirées de madame Suard étaient présidées par d'Alembert, comme on avait dit que celles de madame Geoffrin l'étaient par Fontenelle; pour le prouver, on est descendu jusqu'au petit détail d'un siége plus élevé pour M. d'Alembert, et dont on a fait presque un trône. S'il y avait des trônes dans les sciences pour le génie de l'invention, un tel trône aurait été érigé à d'Alembert dans l'Académie des Sciences, au milieu des mathématiques appliquées aux lois physiques de l'univers; il ne l'eût pas été dans un salon où il venait chercher, non sa gloire, mais ses amis. Ce fauteuil, très-haut en effet, lui était destiné parce que sa faible santé en avait trop besoin, parce qu'il ne pouvait digérer le peu qu'il mangeait que presque debout.

Si, au lieu d'insulter aux douleurs d'un grand homme, on avait voulu les ennoblir, l'occasion s'en offrait facilement : il était très-rare que sa gaieté l'abandonnât dans ses souffrances; et, en faisant rire, il faisait penser. Sublime comme géomètre, il l'était souvent encore comme Tacite; et son ami Condorcet, j'ai failli dire son fils, a

eu raison de lui reprocher d'avoir trop préféré les analyses faciles d'une littérature légère à ce pinceau vigoureux de l'histoire, qui a peint avec tant d'impartialité et de vérité Christine de Suède, les Jésuites, et les révolutions de la philosophie.

Dès l'approche des beaux jours, ceux qui formaient ces sociétés toujours heureuses quand le bonheur public n'était pas menacé, allaient chercher des lieux où l'on goûte encore mieux l'amitié et les talens, parce qu'on y jouit en même temps de la nature.

Les uns se rendaient, attirés par M. Watelet, à ce *Moulin-Joli*, l'un des premiers essais et l'un des premiers modèles, autour de Paris, de ces jardins anglais, art tout nouveau, dont Watelet dictait la théorie, comme Morel, en la mettant en pratique chez lui-même; art charmant qui ne *se cache pas seulement sous l'air de la nature*, mais qui se transporte au sein de la nature elle-même pour se perdre dans la foule et un peu dans la confusion de ses beautés les plus magnifiques, de ses hasards les plus heureux, de ses accidens les plus terribles.

Les autres à AUBONNE, chez M. de Saint-Lambert, qui n'avait aucun besoin de se créer des jardins au milieu de cette vallée de Montmorency,

si belle par les collines élégantes qui la terminent à l'œil de toutes parts, en lui laissant partout assez d'espace pour s'égarer et pour se perdre ; si riche en fleurs et en fruits de toutes les formes et de toutes les couleurs. L'auteur *des Saisons*, à côté de celle *qui l'avait choisi pour embellir sa vie*, éloigné de tout ce qui aigrissait à Paris son humeur un peu difficile, menait à Aubonne une vie qui ressemblait beaucoup à son poëme et au conte si philosophique et si aimable de *Sara Th*..... Il ne faisait pas apporter des fleurs au premier service, parce qu'alors, disait-il, l'odeur des mets est très-agréable ; mais dès qu'on ne veut plus en manger, ajoutait-il, on ne veut plus les sentir ; et alors comme *Sara Th*..... il parfumait sa table des fleurs les plus odorantes.

Quelquefois, tous ensemble se rendaient à SAINT-OUEN, chez M. Necker, déjà célèbre avant la double immortalité de ses ouvrages et de ses ministères, secondé, même dans ses travaux d'homme d'État, par madame Necker, un peu éclipsée depuis entre son mari et sa fille, mais éminemment distinguée aussi par son esprit, par ses lumières, par ses vertus, et la seule des femmes des ministres dont les hospices et les pauvres ont gardé et garderont éternellement la mémoire : l'auteur de CORINNE n'était encore alors qu'un

enfant, mais cet enfant écoutait déjà les hommes de génie qui avaient comme entouré son berceau pour réunir sur elle les dons brillans que le ciel avait partagés entre eux.

Ici s'offre un fait trop honorable à la mémoire de M. Suard pour qu'il me soit permis de le taire; parmi tant d'hommes du premier ordre, M. de Malesherbes, Buffon, Thomas, M. de Guibert et M. Suard eurent toujours les premières places dans la considération, dans la confiance et dans l'amitié de toute cette maison devenue une maison de la France sans en recevoir le titre de la succession longue et lente des générations féodales.

Quelque variété que missent dans ces réunions les maisons, soit de ville, soit de campagne, où elles avaient lieu, elles en devaient recevoir bientôt une nouvelle chez un abbé; celui-ci n'avait rien de commun *avec ce riche abbé fou de l'architecture*, toujours à la porte du temple du goût, jamais dedans : il appartenait plus à la philosophie qu'à l'Eglise : il ne pouvait pas être du tout riche : il n'était pas non plus fou d'un seul art; il les aimait tous; tous charmaient, pour l'adoucir, sa raison non sévère, mais très-exacte et un peu mordante : c'était l'abbé Morellet. Les réunions chez lui étaient des déjeuners; et, pour

les transformer en petites fêtes, il les avait fixées aux premiers dimanches de tous les mois.

Les esprits, les arts, les goûts, ne sont plus ou ne paraissent plus tout-à-fait les mêmes dans une matinée et dans une soirée, dans un déjeuner et dans un souper. Les heures où l'astre du jour commence à mettre la nature entière dans un mouvement nouveau de toutes ses créations, semblent aussi destinées aux grands travaux de l'homme et de la société. Un instinct et un ordre universels ont placé chez tous les peuples au moment où le jour et les travaux cessent, ces jouissances des arts qui rendent le repos même actif et fécond. La musique surtout, qui ne doit tant de charmes incompréhensibles qu'à beaucoup de mystères de notre sensibilité, aime peu à être entendue dans le grand éclat de la lumière du soleil, et beaucoup dans la demi-obscurité des temples, dans la demi-clarté des théâtres, des salles de concert et de leurs faibles luminaires. Sur les vaisseaux des épopées grecques et latines, c'est toujours de nuit, c'est à la pâle lueur de la lune que la lyre chante le cours des astres au bruit des proues qui sillonnent les mers silencieuses et attentives.

L'abbé sentait à merveille cet inconvénient de l'heure de ses déjeuners; mais il croyait

avoir des moyens d'y obvier. Quoiqu'il fût loin d'être un grand dignitaire de l'église gallicane, l'abbé avait, pour ainsi dire, sa chapelle ; et sa chapelle avait, parfois, une musique à laquelle ne pouvait être comparée aucune autre musique que celle des rois. Les compositeurs y étaient souvent en personne ; et c'étaient les Philidor, les Grétry, les Gluck. Hulmondel, Caillau, Mélico, d'autres artistes italiens et français, tous dignes de figurer ensemble, étaient les exécuteurs. Les compositeurs eux-mêmes se mêlaient souvent à l'exécution : unique moyen, peut-être, de donner à l'archet sur les cordes du violon, aux mains sur les touches du piano, aux rubans ou cordes de la voix, tous les mouvemens et toutes les expressions de l'âme des compositeurs. Les conviés les plus assidus à cette musique toujours variée et toujours ravissante, étaient l'abbé Arnaud et M. Suard, d'Alembert, Marmontel, l'abbé Delille, M. de Vaine, les femmes de la société de madame Suard et de madame Saurin. Là, plusieurs gens de lettres et plusieurs philosophes étaient musiciens ; ils ouvraient et lisaient une partition comme une brochure ; là, les musiciens, soit compositeurs, soit exécuteurs, étaient gens de lettres ou auraient pu l'être. Le seul sur lequel on puisse avoir sur cela des doutes, c'est Phili-

dor; on a dit de lui assez plaisamment : *c'est un sot; il n'a que du génie.* Ce prétendu sot avait épuisé, dans les combinaisons de son esprit, les combinaisons profondes et infinies du jeu des échecs : il avait donc, au moins, deux génies, celui des échecs, et celui de la musique; et quand on en a deux de cette force, pour sentir l'harmonie et les pensées des Cicéron, des Virgile et des Horace, il n'a pu manquer que d'y avoir songé, et de l'avoir voulu.

Il n'avait rien manqué à Grétry : aussitôt qu'il a eu publié plusieurs volumes de littérature et de philosophie, on a pu voir à quelle profondeur des sources du cœur et de l'esprit humain il puisait la vérité tour à tour si piquante et si touchante de ses conceptions et de ses expressions musicales.

Deux faits prouveraient seuls que les sources où puisait Gluck étaient les mêmes et plus profondes encore. Notre Montaigne presque tout entier, et dans sa propre langue, était dans la mémoire de ce compositeur allemand; et quand cet Allemand parlait français, on aurait cru encore très-souvent qu'il *citait les Essais.* Il en avait toute l'originalité énergique, il en avait cette naïveté qui, à force d'ingénuité, ressemble quelquefois à la subtilité, qui lui est si opposée. Le second des

deux faits est d'avoir pris la plus théâtrale de toutes ses expressions musicales, la plus élevée au-dessus de tout l'art des Orphées, non dans les secrets de la composition, mais dans les cris du peuple entier de Vienne ou de Prague soulevé par la faim, et ne répondant aux exhortations de ses maîtres que par un seul mot répété violemment, unanimement, et presque avec les périodes d'un rhythme, *du pain! du pain!*

Quelle école de musique on aurait pu organiser avec de tels musiciens! combien elle aurait pu être au-dessus de ce titre de *Conservatoire*, titre servile ou idolâtre qui n'annonce et ne promet aucun progrès, et avec lequel, cependant, l'école a fait faire tant de progrès à toute la théorie de la musique, grâce à Saret, son directeur, et au chant français des progrès plus difficiles et plus heureux encore, grâce à l'un de ses professeurs, à Garat, qu'on a nommé l'Orphée de la France, et qui ne sait pas plus lire la musique savamment notée que ne le savait, probablement, l'Orphée de la Thrace, qui sortait des forêts.

Avant de chanter, il fallait déjeuner, et les déjeuners de l'abbé Morellet étaient délicieux: il n'en abandonnait le soin à personne; tout y était de son invention et de son ordonnance;

il les variait de mois en mois, et chaque variété était un perfectionnement. S'il ne créait pas lui-même de nouveaux instrumens pour les préparer, ce qui lui arrivait quelquefois, il appelait à son aide tout le génie, en ce genre, et des Anglais, et des Anglo-Américains.

Ce vers de La Fontaine, qu'il est si important de bien entendre :

Que le bon soit toujours camarade du beau,

ce vers était devenu, au dix-huitième siècle, la maxime et la pratique familières aux grands et aux petits ménages : et dans la pratique, le bon n'était pas seulement camarade du beau, il lui était supérieur, il avait le premier rang. Pour être plus sûr de maintenir cette hiérarchie, les maîtres empiétaient et usurpaient souvent sur les fonctions des domestiques. Jamais, par exemple, dans les heureux jours de la France, et même dans quelques jours d'orage, le café, chez M. Suard, ne fut fait que par lui-même ; et dans ces *nuits attiques* que j'ai retracées, plus occupé de rappeler ce qu'on y disait que ce qu'on y prenait, j'ai oublié ou négligé de raconter que, sans du tout interrompre la suite et le cours de ses vues sur les causes qui forment et qui déforment si rapidement, les siècles, les beaux-arts et

la philosophie, M. Suard combinait du coup-d'œil le plus juste tous les élémens du punch le plus exquis, et prévenait l'épuisement des idées en transformant ainsi de petits verres parfumés d'arome et de citron dans les calices féconds d'Horace, FÆCUNDI CALICES.

On sait combien Franklin a été inventeur en ce genre, tout en arrachant la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans; combien les combinaisons et les attentions étaient plus délicates et plus fines encore dans le salon d'Apollon de madame de Volmar; or Julie n'est là que Jean-Jacques.

Une autre influence de ce vers de La Fontaine, précepte excellent, à la fois, de poétique, de morale et de bonheur, c'est d'avoir fait de la *sobriété* une condition aussi nécessaire à la bonne chère qu'à la santé, aux délicats, qu'aux sages : tout était égal à Franklin, à Jean-Jacques, à l'abbé Morellet, à M. Suard, pourvu que tout fût parfait, et qu'on mangeât *de peu et peu*. On ne connaît, dans l'antiquité même, que deux hommes aussi sobres que les philosophes du dix-huitième siècle; le premier, c'est le maître du monde romain, Auguste, dont les pourvoyeurs cherchaient les dîners et les soupers dans tout l'univers, et qui était si petit mangeur, *minimi cibi;* le second, c'est Sénèque, qui possé-

dait des millions sans en être possédé, et qui, sujet à des accès de friandise, se mettait alors avec délice au pain et à l'eau : il semble que ce soit là le régime de la pensée et du génie; celui de Newton du moins n'en différait pas beaucoup; celui de Montesquieu et de Voltaire s'en rapprochait également ; et aucun de ces phénomènes de sobriété n'a senti défaillir son génie, même après avoir franchi l'âge avant lequel il est ordinaire aux autres de sentir défaillir jusqu'à leur mémoire.

C'est par ces déjeuners exquis et sobres qu'on se disposait, chez l'abbé Morellet, à tous les sons et à tous les accords d'une musique qu'on aurait pu, sans figure et sans exagération, appeler angélique, si les anges avaient des sexes et des passions. C'est là pour la première fois, dans Paris, que fut entendu cet Orphée de Gluck que Jean-Jacques aurait voulu ou ne jamais entendre ou entendre toujours. Aux premiers accens de Mélico chantant la romance, tous les cœurs et tous les yeux furent en larmes ; on se crut transporté sur les monts de la Thrace; on oublia Gluck qu'on avait sous les yeux ; on ne savait si ces chants étaient ou ceux de Virgile, ou ceux d'Orphée lui-même. Dans les supplications aux larves et aux furies, on crut voir tous les enfers émus ; et lorsque Gluck, les représentant tous à

lui seul, faisait rétentir les terribles *non* comme s'ils avaient été conçus à l'instant par son génie, on croyait voir Mélico enveloppé de démons et de torches, dans une chambre, comme Orphée dans les Enfers.

A côté de son oncle et formée par ses leçons, chantait une jeune nièce de Gluck, que l'abbé Arnaud appelait LA PETITE MUSE, et à qui ce nom était resté comme nom propre. Sa voix n'était qu'un souffle, mais celui de l'âme, et jamais de cantatrice, jamais de *prima dona*, avec toutes les merveilles de leurs voix et de leurs talens, n'ont donné aux âmes de si touchantes et de si profondes émotions. J'en ai entendu les récits faits par des personnes qui n'avaient pas le même degré de sensibilité, à beaucoup près, et qui étaient également touchées encore, en les racontant long-temps après. Il n'y aurait pas eu de sculpteur qui n'eût dit le lendemain, en prenant le ciseau : *Le marbre n'est plus dur.* C'est bien là un mot du génie d'un art enflammé par le génie d'un autre, et qui, dans son ivresse, croit improviser des divinités sur le marbre. Ce fut aussi dans un de ces déjeuners qu'on entendit pour la première fois, dans Paris, des sons inconnus à toutes les oreilles, et qu'on pouvait croire descendre du ciel ; c'étaient ceux de l'har-

monica; HULMANDEL touchait les verres sans qu'on pût les voir, et sans qu'on le vît lui-même.

C'est là, encore, que Roucher et Delille, dont les succès alors se balançaient, chantaient les mêmes phénomènes et les mêmes beautés de la nature, comme en ces vers *alternés* si chers aux muses :

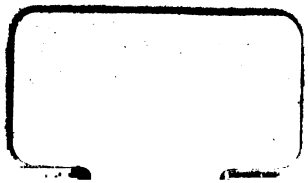
AMANT ALTERNA CAMENÆ.

Il y avait plus d'essor, plus d'extase dans Roucher, dans ses regards et dans ses accens; plus de toutes les sortes de richesses d'images et d'harmonies poétiques dans les vers de Delille. Mais ceux qui suivirent long-temps presque toutes leurs lectures observaient avec quelle habileté Delille apprenait de Roucher même à lui devenir assez supérieur pour qu'on ne les comparât plus. Les diamans de Delille ne sont assez souvent que les pierres de Roucher mieux taillées, plus étincelantes d'esprit et de feux. Roucher, à quelques égards, a été le Lucrèce de Delille; et, dans ses derniers poëmes, en renonçant à tant de pureté et à tant de scrupule, Delille, avec beaucoup de bonheur pour sa gloire, est devenu lui-même le Lucrèce plus encore que le Virgile de la France.

Ces vers de deux poëtes, alternés comme s'ils avaient été improvisés, communiquaient quelque

chose de leur inspiration à l'abbé ordonnateur de la fête ; et l'auteur de tant d'analyses excellentes d'économie politique chantait tous ses convives, hommes et femmes, dans des couplets charmans où tous étaient peints de traits ingénieux et fidèles, comme dans une galerie de portraits très-ressemblans. Tous remarquaient, et nul n'en était jaloux, que M. Suard était toujours celui qui était peint avec le plus de vérité et d'agrément.

On ne cessait de se croire dans un déjeuner et dans une fête d'Athènes que dans les rues de Paris, dans sa voiture ou dans un fiacre. Il n'est pas impossible que de pareilles matinées aient contribué à porter les jours de M. l'abbé Morellet vers ce siècle de vie qu'il dépassera si les vœux publics sont remplis.....

FIN DU TOME PREMIER.

MAY 1 6 1945